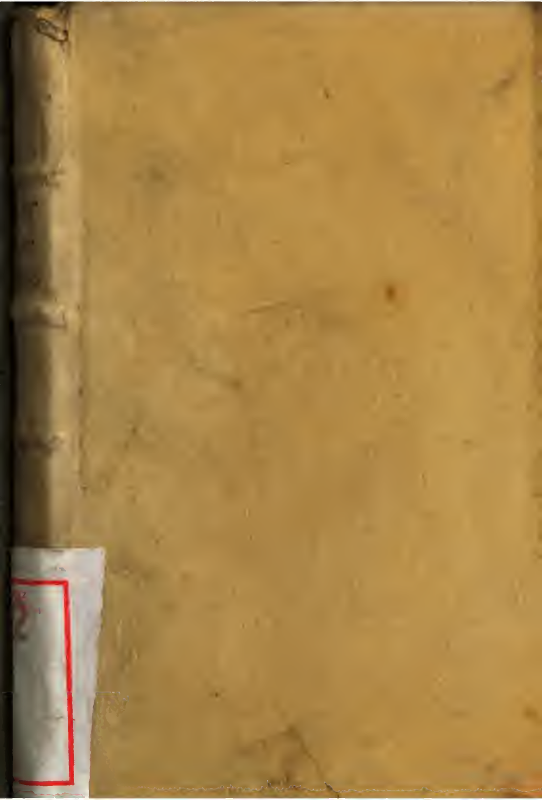




INTRODUCTION

A

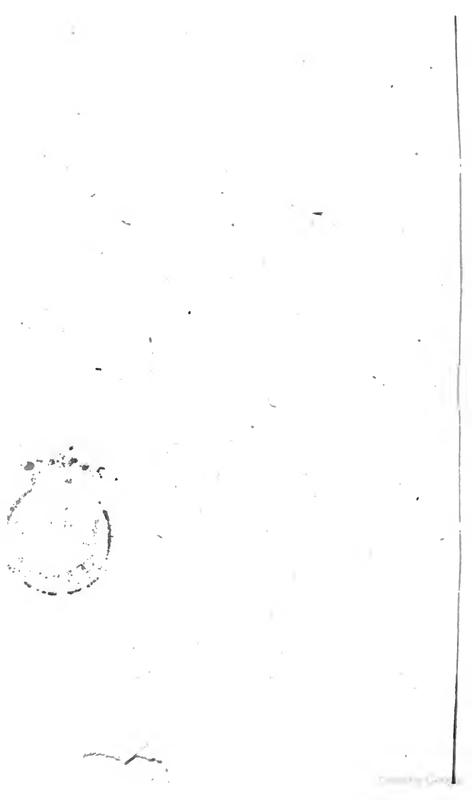
L'HISTOIRE

DE

DANNEMARC.

SECONDE PARTIE,

Contenant les Monumens de la Mythologie & de la Poësie des anciens peuples du Nord.



HISTOIRE
DE
DANNEMARC,

PAR Mr. P. H. MALLET,

Ci-devant Profeſſeur Royal à Copenhague, Profeſſeur honoraire de l'Académie de Genève, Membre de celles d'Upſal & de Lyon, de la Société des Antiquités de Caſſel & Correſpondant de l'Académie Royale des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris.

TROISIÈME ÉDITION

Revue, corrigée & conſidérablement augmentée.

TOME SECOND.

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie, Imprimeurs-Libraires.

Et à PARIS, chez BUISSON, Libraire, rue des Poitevins.

MDCCLXXXVII.





La religion met de ſi grands reſſorts en mouvement, elle fait parler de ſi preſſans intérêts, que ſi elle n'eſt pas née analogue au caractère de la nation qui l'a embraſſée, elle lui en donnera un analogue au ſien; il faut qu'une de ces deux forces triomphant de l'autre l'uniſſe à ſoi pour en être augmentée : ce ſont deux fleuves qui joints enſemble forment un courant commun plus rapide qui entraîne tout avec ſoi.

Mais dans cette multitude de religions toutes ne ſont pas également dignes de nos recherches. Il y a chez quelques peuples barbares des croyances ſans idées, des pratiques ſans objet, que la crainte a dictées une fois, & qu'une habitude machinale perpétue. Un coup-d'œil jeté ſur de telles religions ſuffit pour en embraſſer tous les rapports.

Il faut à ceux qui penſent des objets

plus relatifs à eux-mêmes; ils ne se mettent point à la place d'un *Samoiede*, ou d'un *Algonquin*; mais pourroit-il leur paroître indifférent de connoître des religions qui ont fait long-temps la destinée de cette partie du monde qu'ils ont sous les yeux?

Je ne parle point ici, comme on le voit, de la révélation que des motifs d'un ordre supérieur nous font une loi d'étudier sans cesse.

Deux religions principales se sont partagé pendant plusieurs siècles la possession de ces mêmes pays dont le christianisme fait aujourd'hui le bonheur. Pouvons-nous savoir toutes les obligations que nous lui avons, si nous ignorons de quels principes & de quelles opinions il nous a délivrés?

Je sais bien qu'on s'est assez occupé à développer l'une de ces deux religions. De combien de livres la mythologie Grecque & Romaine ne fait-elle pas

AVANT-PROPOS.

Je ne fais si dans la multitude des objets intéressans que l'histoire offre à la réflexion, il en est de plus digne de nous occuper que les diverses religions qui ont paru avec éclat dans le monde.

C'est sur cette scène, si j'ose ainsi parler, que les hommes sont véritablement représentés tels qu'ils sont, c'est là qu'ils se caractérisent par les traits les plus expressifs, c'est là qu'ils déployent tout ce qu'ils ont de foiblesses, de passions, de besoins dans le cœur, de ressources, de talens & d'imperfections dans l'esprit.

L'étude seule des religions nous fait comprendre tout ce que peuvent les préjugés pour dégrader notre nature, tout ce que peuvent de sages principes pour nous élever au-dessus de nous-mêmes. Si notre cœur est

ſés à eux-mêmes & à leurs ténèbres : c'eſt cette religion que comportent, qu'inſpirent, ſi j'oſe ainſi parler, notre climat, notre naturel, nos beſoins ; car qui peut nier que dans les fauſſes religions il n'y ait mille choſes relatives à ces différens objets ? C'eſt cette religion enfin dont le chriſtianiſme ayant triomphé après de longs combats n'a pu cependant détruire entièrement toutes les traces.

Il peut donc être permis de demander pourquoi tous les yeux ſe ſont fixés ſur le paganiſme des Grecs & des Romains, pendant qu'il ſe trouve ſi peu de perſonnes, même parmi les gens de lettres, qui ayent quelque notion de la religion dont nous parlons ? Auroit-on accordé cette préférence à une ſupériorité naturelle des dogmes & du culte de ces nations ſavantes, qui en fit un ſujet de recherches ſatisfaiſant par lui-

le ſujet ? Il y en a ſur de petites divinités adorées dans une bourgade ſeulement, ou nommées en paſſant par un ancien ; il y en a ſur les plus légères circonſtances, ſur les monumens les plus indifférens du culte qu'elle preſcrivoit. On feroit peut-être fondé à dire qu'il ne nous manque qu'un livre où l'on auroit tâché d'en développer l'eſprit, & de marquer l'influence qu'elle avoit ſur la morale & la politique.

Cependant cette religion n'étendit jamais ſon empire en Europe que ſur la Grèce & l'Italie. Et comment eût-elle pouſſé de profondes racines chez les peuples conquis qui haiſſoient les dieux de Rome, & comme dieux étrangers & comme dieux de leurs maîtres ? Cette religion ſi célèbre dont les enfans même chez nous étudient les principaux dogmes étoit donc reſſerrée dans des bornes aſſez étroi-

ple eſt encore infatué du pouvoir des ſorciers, des magiciens, eſprits, génies cachés ſous terre ou dans les eaux, &c.? Enfin ne trouveroit-on pas dans ces opinions religieuſes la ſource du merveilleux que nos pères employoient dans leurs romans, ſyſtême de merveilleux inconnu aux anciens, & peu développé juſqu'à préſent, dont on voit des nains, & des géans, & des génies faire mouvoir tous les reſſorts conformément à un certain caractère qu'ils ſoutiennent toujours?

Quelles peuvent donc être les cauſes qui ont fait ſi conſtamment négliger l'étude de la religion Celtique? Je crois d'abord en trouver une dans l'idée qu'on ſe fait ordinairement des pe ples Celtes en général, & ſurtout des Germains & des Scandinaves. On les enveloppe ſans diſtinction ſous le nom de Barbares, & l'on croit que

rope. On ne peut nier en effet qu'il ne ſoit ſouvent néceſſaire d'y remonter quand on veut expliquer quelques ſingularités de nos mœurs dont il eſt plus aiſé de trouver la cauſe que la raiſon.

Mais l'étude de la religion Celtique n'eût-elle pas conduit à des découvertes du même genre, & peut-être à de plus intéreſſantes encore ? Une génération imite celle qui l'a précédée : les fils héritent des ſentimens de leurs pères, & quelque changement que le temps puiſſe produire, il y a toujours dans les mœurs d'une nation bien des choſes qui tiennent aux opinions de ſes fondateurs. Ces fondateurs de nos nations ſont les Celtes, & la ſuite de cet ouvrage montrera peût - être que leurs opinions, quoiqu'oubliées, ſubſiſtent toujours dans quelques-uns des effets qu'elles ont produits. Ne

même en faire un préjugé légitime contr'eux. On voit que les nations qui ſe piquent le plus de politeſſe & de lumières ſont ſouvent celles qui ont des étrangers les idées les plus fauſſes & les plus injurieuſes. Eblouies de leurs ſuccès, tout occupées d'elles-mêmes, elles ſe perſuadent aiſément qu'elles ſont la ſource unique où l'on peut puiſer l'idée du bon & du beau. De-là cette habitude de rapporter tout à ſoi-même, à ſes mœurs & à ſes uſages qui caractériſoit autrefois les Grecs & les Romains, & qui leur faiſoit retrouver *Mercure*, *Mars*, *Pluton*, leurs divinités & leurs dogmes chez les peuples qui n'en avoient ſouvent pas oui parler.

Mais quand même on n'auroit pas eu ces raiſons de ſe défier des relations dédaigneuſes & précipitées que les anciens nous ont laiſſées de leurs

point qu'ils n'aient été bien éloignés d'avoir cette politeſſe, ces lumières & ce goût qui nous ſont rechercher, avec un empreſſement ſouvent puérile, tous les débris de ce qu'on appelle l'antiquité par excellence ; mais en convenant du prix de ces choſes, faudra-t-il s'y montrer ſenſible au point de refuſer de connoître un autre ordre d'antiquités qu'on nommera barbares, ſi l'on veut ; mais auxquelles nos mœurs, nos loix, & nos gouvernemens nous rappelent ſans ceſſe ?

L'étude de la religion celtique n'a pas ſeulement paru un champ dénué de fleurs & de fruits ; on l'a cru rempli de difficultés inſurmontables. Cette religion défendoit, comme on le ſait, à ſes ſectateurs de divulguer ſes myſtères en les écrivant, & l'ignorance ou la pareſſe qui avoient dicté cette défenſe n'en aſſuroient que

tard à la foi? Les hymnes dont nous parlons ne se seront-ils pas plutôt conservés dans le Nord, que dans des pays où ils avoient à lutter cinq ou six siècles de plus contre le temps & la superstition? Ceci n'est point une conjecture; c'est l'histoire de ce qui est réellement arrivé. Nous possédons effectivement quelques-uns de ces hymnes si souvent regrettés, & un extrait étendu d'un grand nombre d'autres. Cet extrait fait il y a plusieurs siècles par un homme connu, & à portée des sources, écrit dans une langue qui n'est point inintelligible, conservé dans plusieurs manuscrits qui portent des caractères indubitables d'ancienneté; cet extrait est le livre qu'on appelle *Edda*, monument tout-à-fait unique en son espèce, singulier par les choses qu'il contient, & si propre à répandre du jour sur l'histoire des opinions & des mœurs,

interprète eſt infidelle en pareil cas ; quelquefois il condamne & calomnie ce qu'il explique, ſouvent il oſe expliquer ce qu'il ne comprend pas. A la vérité l'on peut rendre compte de quelques dogmes ſimples & clairs, mais c'eſt ſurtout par les ſentimens qu'une religion produit qu'elle déploye ſon caractère, & ces ſentimens peuvent-ils ſe tranſmettre par un tiers qui n'en eſt point animé ? Il faudroit donc pour tirer de ſon obſcurité cette religion celtique auſſi ignorée maintenant qu'elle fut autrefois étendue pouvoir en quelque manière faire revivre ces anciens poëtes théologiens de nos pères, les conſulter, les entendre dans l'horreur de leurs forêts ténébreuſes réciter ces hymnes myſtérieux & ſacrés dans leſquels ils renfermoient tout le ſyſtême de leur religion & de leur morale. Rien ne nous échapperoit alors de ce qu'il

dogmes à peine oubliés. Auſſi je crois qu'en liſant attentivement cet ouvrage, on ne ſauroit s'y méprendre. L'*Edda* n'étoit qu'un cours de poéſie à l'uſage des jeunes Iſlandois qui ſe deſtinoient à exercer la profeſſion de *Scaldes* ou de *Poëtes*. Dans cet art comme dans les autres ceux qui ſe diſtinguent les premiers acquièrent à meſure qu'ils deviennent anciens le droit d'être imités ſcrupuleuſement, quelquefois même dans ce qu'il y a de plus indifférent. Les peuples du Nord accoutumés à voir *Odin* & *Frigga*, les *génies* & les *fées* figurer dans la poéſie, vouloient encore y retrouver leurs noms, les voir agir, & les entendre parler conformément à l'idée qu'ils s'étoient faite une fois de leurs caractères & de leurs fonctions C'eſt par l'effet d'une pareille habitude que tant de poëtes de collége n'oſent encore de nos jours priver leurs vers

des ornemens uſés de la fable ancienne & qu'au mépris de la raiſon, du goût, & de la religion même, on en a vu combiner enſemble l'évangile & la mythologie, faire converſer les faux dieux & les anges, les nymphes & les apôtres. Si nos Iſlandois n'ont pas donné dans ces excès, ils ont du moins fait long-temps des vers dans ce qu'ils appeloient ſans doute le goût ancien; & l'on m'aſſure même, que ceux qui ſe font aujourd'hui en Iſlande en conſervent ſouvent diverſes traces. La poéſie ayant ainſi continué à rendre néceſſaire la connoiſſance de la mythologie Celtique, il dût venir aiſément dans l'eſprit de quelqu'amateur de cet art, de compoſer une ſorte de dictionnaire des expreſſions figurées employées par les anciens Scaldes, & dont les nouveaux étoient auſſi flattés d'embellir leurs vers que nos modernes poëtes latins le ſont

d'enrichir leurs vers d'allufions à la mythologie grecque. Ce dictionnaire ne pouvoit devenir utile qu'autant qu'on y trouvoit jointe à l'expreffion figurée la fable qui avoit donné lieu à cette figure. Ainfi quand on lifoit dans le dictionnaire que la terre s'appeloit poétiquement le corps du géant *Ymer*, que le dernier jour étoit le *crépufcule des dieux*, la poéfie le *breuvage d'Odin*, les géans les *fils de la gelée*, &c. on devoit fouhaiter naturellement de favoir l'origine de ces fingulières façons de parler. C'eft donc pour en faciliter l'intelligence que l'auteur de l'*Edda* a écrit, & je ne fuis pas furpris que ce livre ait paru une production bizarre & inintelligible à ceux qui ont ignoré fes vues.

On comprend auffi dès-lors pourquoi cet ouvrage eft divifé en deux parties principales. La première eft ce cours abrégé de la mythologie qu'il

falloit étudier pour pouvoir entendre les anciens *Scaldes*, sentir la force des figures, des épithètes & des allusions dont les vers étoient remplis. C'est-là ce qu'on nomme proprement l'*Edda*. La seconde partie est une poétique qui renferme un catalogue raisonné des mots que les poëtes employent le plus souvent, un traité de la langue & de l'orthographe anciennes, & une explication du méchanisme des différentes sortes de vers. De-là vient que cette partie est intitulée *Scalda*, ou *poétique*. Elle est assez étendue, & suppose tout à la fois qu'il y avoit déjà eu un nombre prodigieux de poëtes chez ces peuples, & que l'auteur possédoit dans ce genre une très-vaste érudition. Ce n'est pas sans étonnement, il faut l'avouer, qu'on trouve une poétique aussi complète parmi ce peu de monumens qui nous restent de l'ancienne

Scandinavie, c'eſt-à-dire, chez ces Goths & ces Normans qui ont replongé l'Europe dans l'ignorance, & que pluſieurs nations ont eu de ſi juſtes ſujets d'accuſer de férocité & de barbarie. Eût-on cru devoir attribuer à de pareils hommes un goût ſi décidé pour un art qui ſemble exiger des ames ſenſibles, des eſprits cultivés, des imaginations vives & brillantes, pour un art qu'on jugeroit au premier coup-d'œil être un des derniers raffinemens du luxe & de la politeſſe?

J'ai cru trouver dans la paſſion favorite des anciens *Scandinaves*, dans le peu d'uſage qu'ils faiſoient de l'écriture, & ſurtout dans leur ſyſtême religieux, les cauſes de l'amour qu'ils avoient pour la poéſie. De nouvelles recherches que j'ai faites depuis ce temps-là m'ont encore préſenté les mêmes réſultats, & j'eſpère que la lecture de l'*Edda* diſſipera les doutes

qui ont pu naître dans les commencemens de la nouveauté & du peu de vraisemblance des faits que j'avançois.

Il me reste à présent à faire en peu de mots l'histoire de ce livre, & à rendre compte de mon propre travail. J'ai déjà insinué qu'il y a eu deux *Edda*. La première & la plus ancienne avoit été rédigée par *Sæmund Sigfusson*, surnommé le *Savant*, né en Islande environ l'an 1057. Cet auteur avoit fait des études en Allemagne, & principalement à *Cologne*, avec son compatriote *Are* surnommé aussi *Frode* ou le *savant*, qui se distingua comme lui par son amour pour les belles-lettres. (1) *Sæmund* fut un

(1) V. *Arii Frode Schedæ seu Libellus de Islandiâ, editæ ab And. Bussæo.* Havn 1733. *in præfat.* Cet *Are Frode* est le plus ancien de tous les historiens du Nord dont nous ayons aujourd'hui quelque ouvrage. Il avoit

des premiers qui osèrent mettre par écrit les anciennes poésies religieuses que beaucoup de personnes savoient encore par cœur dans ce temps-là. Il paroît qu'il se borna à réunir en un seul corps celles d'entre ces pièces qui lui parurent les plus propres à fournir une abondante moisson d'expressions & de figures poétiques. Il n'est point décidé que ce recueil qui étoit, à ce que l'on conjecture, fort considérable, soit aujourd'hui perdu; mais sans entrer dans cette discussion, il suffit de dire que trois des pièces dont il étoit composé, & peut-être les trois pièces les plus importantes sont parvenues jusqu'à nous. On les fera connoître plus particulièrement dans le cours de cet ouvrage.

écrit beaucoup d'histoires qui sont perdues; ce qui nous reste concerne l'établissement des Norvégiens en Islande.

Cette première collection étant apparemment trop volumineuse, obscure à bien des égards, & d'un usage peu commode, les jeunes poëtes durent souhaiter que quelqu'un tirât des matériaux qui y étoient rassemblés, un traité de mythologie poétique, facile & intelligible. Environ 120 ans après, un autre savant Islandois se chargea de ce travail. C'est le célèbre *Snorro Sturleson* né l'an 1179 d'une des plus illustres familles de son pays, dont il remplit deux fois la première magistrature, ayant été *juge suprême* d'Islande pendant les années 1215 & 1222. Il fut aussi chargé de plusieurs négociations importantes auprès des rois de Norvège qui travailloient sans cesse à soumettre cette isle l'asyle de leurs sujets mécontens. *Snorron* qui ne s'étoit pas borné à la qualité d'homme de lettres n'en eut pas la fin ordinairement assez

paisible. Une faction dont il s'étoit déclaré l'ennemi le fit assassiner comme il entroit dans la 62me. année de son âge, c'est-à-dire en 1241. (1) C'est à ses écrits, & en particulier à sa chronique des rois du Nord, que nous devons presque tout ce qu'il y a de raisonnable, de lié & de sûr

(1) V. *Peringskiold* in præfat. ad *Heimskringla Saga*, &c. Depuis que j'ai écrit ceci, on m'a fait observer que la seconde partie de l'*Edda* nomme des rois de Norvège qui ont vécu jusques en 1270, & qui ont ainsi survecu près de trente ans à *Snorron* : d'où l'on a inféré qu'elle doit être d'un auteur postérieur. Cependant comme la tradition & le sentiment le plus général la donnent à *Snorron*, il faudra peut-être se contenter de dire que quelque auteur plus moderne de quelques années aura ajouté un supplément de sa façon à l'ouvrage de *Snorron* par forme de continuation. Du reste quelque sentiment qu'on choisisse, la chose est peu importante. C'est la première partie de l'*Edda* seule qui nous intéresse; & il nous suffit que l'auteur de cette partie, quel qu'il soit, y ait conservé fidellement les anciennes traditions religieuses des peuples du Nord.

dans l'ancienne hiſtoire de ces vaſtes contrées. Il régne dans cet ouvrage beaucoup de clarté, de l'ordre, un ſtyle ſimple, un air de vérité & de bon ſens qui doivent faire ranger cet auteur au nombre des meilleurs hiſtoriens de ce ſiècle d'ignorance & de mauvais goût. Il étoit auſſi poëte, & ſes vers firent ſouvent les délices des cours auxquelles il fut envoyé. Ce fut ſans doute l'amour qu'il avoit pour cet art qui lui fit venir la penſée de donner une nouvelle *Edda* plus utile aux jeunes poëtes que celle de *Sæmund.* Il imagina donc d'extraire ce qu'il y avoit de plus important dans l'ancienne mythologie, d'en faire un ſyſtême abrégé où l'on trouvât cependant toutes les fables qui ſervoient à rendre raiſon des expreſſions rapportées dans le dictionnaire poétique. Il donna à cet abrégé la forme de dialogue, ſoit

que ce fut à l'imitation des anciens poëtes du Nord qui ont presque toujours choisi ce genre de composition le plus naturel de tous, soit qu'il y eût quelque tradition ancienne d'un entretien semblable à celui qui fait le sujet de l'*Edda*.

Ce nom d'*Edda* a souvent exercé la pénétration des étymologistes. Ce que l'on trouve de plus vraisemblable dans leurs conjectures est qu'il vient d'un terme de l'ancien gothique qui signifie *ayeule*. Dans le style figuré de ces anciens poëtes ce terme paroissoit propre sans doute à désigner une doctrine ancienne. L'*Edda* est précédée d'une préface (1) plus ou moins longue dans les divers originaux, mais également inutile & ridicule. Quelques personnes l'attribuent à *Snorron*, & en effet il peut en avoir écrit une partie qui contient

(1) Vid. *Verel.* ad *Hervar. Saga* p. 5.

les mêmes faits que le commencement de sa chronique; mais le reste a sans doute été ajouté par quelque écolier, & à son insçu; aussi ne se trouve-t-il pas dans le manuscrit conservé à *Upsal* qui est un des plus anciens.

Je n'ai point traduit ce morceau rempli d'inepties: je dirai seulement qu'on y remonte jusqu'à la création du monde & au déluge, qu'on passe de-là à l'empire des Assyriens, & qu'enfin arrivé à Troye dont on raconte d'étranges particularités, on trouve dans les héros de cette fameuse ville les ancêtres d'*Odin* & d'autres princes du Nord. On sait que ç'a été depuis des temps très-anciens la manie de tous les peuples d'Occident de vouloir descendre des Troyens. (1) Le bruit du siége de Troye ne

(1) *Timogène* cité par *Ammien Marcellin* rapporte déjà l'origine des Celtes aux Troyens.

ſe répandit pas ſeulement dans les contrées voiſines ; il parvint auſſi chez les peuples Celtes : les Germains, les Francs en conſervoient probablement des traditions dans leurs hymnes hiſtoriques, puiſque leurs premiers écrivains faiſoient déjà remonter juſqu'à eux l'origine de leur nation. C'eſt auſſi ſans doute le même motif qui avoit fait imaginer le voyage d'*Antenor* dans le pays des *Hénétes*, & qui avoit conduit *Enée* en Italie pour y bâtir *Rome*.

Cet entretien qu'un roi de Suède eſt ſuppoſé avoir à la cour des dieux fait la première & la plus intéreſſante partie de l'*Edda*. Les principaux dogmes de la théologie des Celtes y ſont expoſés, non d'après leurs philoſophes, & cette diſtinction eſt importante, mais d'aprés leurs ſcaldes ou poëtes. En la liſant avec ſoin, on découvre à travers la ſimplicité ruſ-

tique du ſtyle plus d'art & de méthode qu'on n'en auroit attendu, & l'on s'apperçoit que tout forme un ſyſtême aſſez bien lié, ce qu'on ne peut dire, je crois, d'aucun livre de mythologie grecque ou romaine. C'eſt cette partie ſeule de l'*Edda* que je me ſuis appliqué à traduire avec exactitude, & à éclaircir par des remarques. La ſeconde qui eſt auſſi un dialogue, mais entre d'autres perſonnages, ne conſiſte qu'en récits de différens événemens qui ſe ſont paſſés entre les dieux. Parmi ces fables dont aucune ne renferme quelque point important de la religion celtique, quoiqu'elles ſoient toutes puiſées dans cette ſource, je n'ai fait connoître que celles qui m'ont paru ingénieuſes ou propres à la peinture des mœurs Je n'en ai même donné qu'une idée très-générale. Je prie ceux qui pourroient y avoir regret de conſi-

dérer que ce que je supprime ne leur apprendroit rien, & que dans les choses dépourvues d'utilité il faut du moins que l'agrément serve d'excuse.

A l'égard du traité de poétique qui termine l'*Edda*, on sent bien que ce que je puis en dire se borne à quelques remarques, & à quelques exemples choisis dans le petit nombre d'articles qui peuvent être traduits. Les trois pièces qui nous restent de l'ancienne *Edda* de *Sæmund* méritent beaucoup d'attention & par leur antiquité, & par les choses qu'elles contiennent. L'une nommée *Voluspa* ou *oracles de la prophétesse* semble être le texte dont l'*Edda* est le commentaire. Dans la seconde nommée *Discours sublime* se trouvent les leçons de morale qu'on croyoit avoir été données par *Odin* lui-même. La troisième est le chapitre *Runique*, ou un cours abrégé de l'ancienne magie,

& particulièrement des enchantemens qu'on opéroit au moyen des lettres runiques. On trouvera à la ſuite de l'*Edda* des détails ſur ces trois pièces ; il me ſeroit difficile de me faire comprendre plutôt.

Quelques perſonnes ont prétendu que toutes les fables contenues dans l'*Edda* n'étoient que le fruit de l'imagination de ſon auteur ; il ſemble même que ç'a été l'idée du célèbre *Huet*. On ne ſauroit excuſer ce ſavant homme d'avoir pris un ton déciſif en traitant une matière qu'il entendoit auſſi peu que les antiquités du Nord ; tout ce qu'il en dit eſt plein d'inexactitudes, (1) pour ne rien

(1) V. *L'origine des romans*, p. 116. Ce qui étonne le plus c'eſt qu'il prétend avoir vu lui-même en Dannemarc les anciennes hiſtoires du pays écrites en caractères runiques ſur des rochers. Un autre auteur, M. *Deslandes* dans ſon hiſtoire de la philoſophie, aſſure qu'on y trouve les myſtères de l'ancienne

dire de plus. Suppofer que *Snorron* a inventé les fables de l'*Edda*, c'eft prouver qu'on n'a lu ni ce livre, ni les autres hiftoires du Nord, de l'Allemagne, de l'Angleterre; c'eft ignorer que tous les anciens mémoires que nous avons fur ces pays, que des écrivains grecs & latins, que des monunens runiques, la tradition, les fuperftitions populaires, les noms des jours, & plufieurs façons de parler encore aujourd'hui en ufage, dépofent unanimément que toute cette partie de l'Europe a adoré *Odin* & les dieux de l'*Edda*, pendant tout le temps qui a précédé le chriftianifme.

Cependant s'il étoit befoin de répondre à une objection que la lecture feule de l'*Edda* & des remarques que j'ai ajoutées préviendront

---

religion. C'eft là le fonds qu'on peut faire fur ce qui fe débite d'un pays dans un autre pays éloigné.

assez, il n'y auroit qu'à jeter les yeux sur quelques fragmens de poésie de ces anciens Scaldes du Nord que j'ai traduits en François, & qui se trouveront à la fin de ce livre. On y reconnoîtra partout la même mythologie qui est exposée dans l'*Edda*, quoique les auteurs de ces pièces aient vécu dans des temps & des lieux différens de ceux où vivoient *Sæmund* & *Snorron*.

Ces doutes dissipés, il ne reste plus que ceux qu'on pourroit avoir sur l'exactitude de ces différentes traductions. J'avoue d'abord que je n'entends que fort imparfaitement la langue dans laquelle l'*Edda* est écrite. Cette langue est au Danois ou au Suédois moderne ce qu'est le langage de *Ville-hardouin* ou du *Sire de Joinville* au françois de notre siècle. J'aurois donc été plus d'une fois embarrassé, si je n'avois eu le secours des

versions de l'*Edda* faites en Danois & en Suédois par des savans à qui l'ancien Islandois étoit familier. Non-seulement j'ai pu consulter ces traductions, mais en comparant les termes qui y sont employés avec ceux qui y répondent dans l'original, j'en ai presque toujours reconnu facilement l'identité, & par-là j'ai pu m'assurer que le sens de mon texte ne m'échappoit point. Dans les endroits où j'ai eu lieu de soupçonner que ces guides n'étoient pas assez fidelles, j'ai eu soin de consulter des personnes qui ont fait depuis long-temps une étude particulière de l'*Edda* & de la langue dans laquelle ce livre est écrit. J'avois surtout besoin d'un pareil secours pour rendre avec exactitude les deux fragmens de l'ancienne *Edda* nommés le *Discours sublime d'Odin*, & le *Chapitre Runique;* mais c'est aussi dans cette partie de mon travail

que j'ai été le mieux fecondé. Je dois cet avantage à M. *Erichfen* né en Islande, & qui joint à une connoiffance très-étendue des antiquités de fa patrie, un difcernement & une politeffe qu'on ne rencontre pas toujours avec l'érudition. Il m'a mis en état de donner une traduction des deux pièces dont je viens de parler plus exacte que celle qui fe trouve dans l'*Edda* de *Refenius*.

Je dois auffi beaucoup à ce dernier, & la juftice exige que je le reconnoiffe publiquement. *J. P. Refenius* profeffeur & magiftrat de Copenhague vers la fin du fiècle paffé, étoit un homme favant & laborieux qui a fignalé par plufieurs ouvrages fon zèle pour la gloire des lettres & de fa patrie. Il eft le premier qui ait donné une édition de l'*Edda*, & à quelques égards on peut dire qu'il a été jufqu'à préfent le feul. Cette

édition qui forme un gros in-4°. parut à *Copenhague* dédiée au roi Fréderic III en 1665. Elle renferme le texte de l'*Edda*, une verſion latine faite en partie par un ſavant eccléſiaſtique Islandois nommé *Magnus Olſen* ou *Olaï*, & continuée par *Torfæus*, une verſion Danoiſe de l'hiſtoriographe *Stephanus Olaï*, & des variantes tirées de différens manuſcrits.

A l'égard du texte *Reſenius* a pris le plus grand ſoin de le donner correct & authentique. Il a collationné pluſieurs manuſcrits dont la plupart ſe trouvent encore dans la bibliothéque du roi & dans celle de l'univerſité; mais celui dont il a fait le plus d'uſage, eſt un manuſcrit appartenant au roi, que l'on juge être le plus ancien de tous, du 13me. ou du moins du 14me. ſiècle, & qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Du reſte on ne trouve dans cette édition aucune

note critique propre à répandre quelque jour ſur le contenu de l'*Edda.* A la vérité la préface ſemble devoir tenir lieu de remarques, puiſqu'elle pourroit faire ſeule un volume de la groſſeur de celui-ci; mais ſi l'on excepte un petit nombre de pages, le tout ſe réduit à de doctes excurſions ſur *Platon*, ſur les bonnes éditions d'*Ariſtote*, les *neuf Sibylles*, les *Hiéroglyphes Egyptiens*, &c.

Le manuſcrit de l'*Edda* que l'on conſerve dans la bibliothéque de l'univerſité d'*Upſal* a fait naître, il n'y a que peu d'années, une ſeconde édition de ce livre. Ce manuſcrit que j'ai eu entre les mains paroît être du quatorzième ſiècle. Il eſt aſſez bien conſervé, liſible, & très - complet. Quoiqu'il ne diffère en rien d'eſſentiel de ceux que *Reſenius* a ſuivis, il n'a pas laiſſé de me faciliter l'intel-

ligence de quelques endroits obſcurs ; car je ne me ſuis fait aucun ſcrupule d'ajouter quelques mots pour ſuppléer au ſens , ou d'en ſupprimer d'autres qui n'en préſentoient aucun , lorſque j'y ai été autoriſé par quelque manuſcrit ancien. C'eſt à quoi je prie ceux qui voudront comparer ma verſion avec le texte de vouloir bien prendre garde. En effet s'ils ne me jugeoient que ſur le texte de *Reſenius*, ils ne pourroient que me trouver ſouvent en défaut, puiſque j'ai toujours eu devant les yeux le manuſcrit d'*Upſal* , dont M. *Sotberg* jeune ſavant Suédois très-verſé dans ces matières a eu la bonté de me fournir une copie très-exacte. Le texte de ce manuſcrit étant maintenant imprimé , il ſera aiſé à tous ceux qui voudront en prendre la peine de voir que je n'ai abandonné quel-

quefois *Resenius* que pour suivre ce nouveau guide, quand il me paroissoit plus sûr: c'est M. *Goranson* Suédois qui l'a publié avec une version suédoise & une latine; mais il n'a pas poussé son travail plus loin que la première partie de l'*Edda*. A la tête de l'ouvrage est une longue dissertation sur les antiquités hyperboréennes où l'on croit voir revivre le fameux *Rudbeck* dans la personne de l'auteur.

Malgré ces secours, il faut l'avouer, l'*Edda* n'a été connue & citée que d'un petit nombre de savans. L'édition de *Resenius* qui suppose sans doute beaucoup de savoir & d'application dans l'auteur se présente sous une forme peu attrayante; on n'y trouve ni remarques sur les opinions parallèles des autres peuples Celtes, ni éclaircissement sur les usages auxquels il

il y eſt fait alluſion. Il n'y a qu'un zèle patriotique pour les antiquités du Nord qui ait pu le faire lire d'un bout à l'autre. D'ailleurs ce livre eſt devenu très-rare, on n'en a jamais tiré beaucoup d'exemplaires, & la plupart même ont péri dans le grand incendie qui conſuma une partie de Copenhague en 1728. L'édition de M. *Goranſon* peu connue hors de la Suède, & incomplète comme elle eſt, n'a pu empêcher que l'*Edda* de *Reſenius* ne continuât à être fort recherchée, & cette raiſon ſuffiroit ſeule pour juſtifier l'entrepriſe de la nouvelle édition qu'on en donne aujourd'hui.

Elle devoit ſans doute être remiſe en d'autres mains que les miennes : il y a dans ce royaume pluſieurs ſavans de qui le public ſembloit l'attendre, & qui s'en ſeroient acquittés infiniment mieux que moi. Je ne me le

ſuis point diſſimulé, & ce n'eſt pas ſans crainte que j'ai entrepris & achevé cet ouvrage ſous les yeux attentifs de tant de juges éclairés : mais je me ſuis flatté qu'ils relâcheroient quelque choſe de leur ſévérité, en faveur du motif qui me l'a fait entreprendre. Quelque jugement qu'on puiſſe porter de ces fables & de ces poéſies, il demeurera certain qu'elles honorent la nation qui les a produites ; elles ne ſont dépourvues ni de génie, ni d'imagination : les étrangers qui les liront ſeront forcés d'adoucir ces noires couleurs avec leſquelles il leur ſemble ſi juſte de peindre les anciens *Scandinaves*. Rien n'illuſtre un peuple autant que le génie & l'amour des arts : le foible rayon qu'ils en ont fait briller dans les ténèbres de ces ſiècles eſt plus précieux à la raiſon, plus utile à leur gloire que tous ces

trophées sanglans qu'ils se sont fait un si grand mérite d'élever partout. Mais comment leurs poésies pourroient-elles produire cet effet, si continuant à demeurer inintelligibles pour ceux à qui on voudroit les faire connoître, personne ne se charge du soin de les traduire dans une langue connue & aimée de toute l'Europe ?

Ce but que je me suis proposé exigeoit encore que je les accompagnasse d'un commentaire. Il falloit expliquer certains passages obscurs, & montrer l'usage que l'on peut tirer de quelques autres : j'aurois pu facilement prodiguer l'érudition dans ces notes en mettant à contribution les savans ouvrages des *Bartholin*, des *Wormius*, des *Verelius*, des *Arnkiel*, des *Keysler*, des *Schütze*, &c., mais je n'en ai emprunté que ce qui m'a paru nécessaire ; n'oubliant point que

dans ce ſiècle on n'applaudit plus à ce vain étalage de ſavoir entaſſé ſans choix & ſans but, qui a ſuffi autrefois pour mériter une célébrité paſſagère à tant d'hommes laborieuſement oiſifs.

EDDA,

OU

MYTHOLOGIE CELTIQUE.

Vision de GYLFE. *Prestiges de* HAR.

IL y avoit autrefois en Suède un roi nommé *Gylfe* qui étoit sage, & habile magicien. Il voyoit avec étonnement que tout son peuple eût tant de respect pour les nouveaux venus d'Asie, & il ne savoit s'il devoit attribuer leurs succès à leur science naturelle, ou reconnoître en eux quelque vertu divine. Dans le dessein de s'en éclaicir, il résolut d'aller à *Asgard* (1) sous la forme d'un vieillard d'une condition ordinaire : mais les Asiatiques étoient trop habiles pour ne pas pénétrer ses vues, de sorte qu'ils le reçurent en en lui fascinant les yeux par des prestiges. Alors il crut voir un palais dont le toît élevé à perte de vue étoit couvert de boucliers dorés comme un toît neuf. Le poëte *Diodolfe* en parle ainsi : (2) « Les Dieux en avoient fait le toît d'or

» brillant, les murs de pierre, les fon-
» demens étoient des montagnes. » A l'entrée de ce palais, *Gylfe* rencontra un homme qui s'exerçoit à lancer en l'air sept fleurets à la fois qu'il recevoit ensuite l'un après l'autre. Cet homme lui ayant demandé son nom, le roi déguisé répondit qu'il se nommoit *Gangler*, & qu'il venoit des rochers de *Riphil* : ensuite il demanda à son tour à qui appartenoit le palais qu'il voyoit, & sur le champ l'autre repliqua qu'il étoit à leur roi, & qu'il l'y introduiroit pour le lui montrer. *Gangler* étant entré vit plusieurs édifices, & beaucoup de monde répandu dans diverses salles. Quelques-uns buvoient, d'autres s'amusoient à jouer, ou s'exerçoient à la lutte. *Gangler* voyant là plusieurs choses qui lui paroissoient incompréhensibles prononçoit tout bas les vers suivans : *Il faut bien considérer toutes les portes avant que d'aller plus avant, car on ne peut pas savoir où sont assis les ennemis qui vous dressent des embuches.* Il découvrit ensuite trois trônes élevés les uns au-dessus des autres, & sur chaque trône un homme assis. (3) Ayant demandé lequel des trois étoit leur roi, son conducteur répondit : celui-qui est assis au trône inférieur est le roi, il

ſe nomme *Har* (c'eſt-à-dire ſublime) ; le ſecond eſt *Jafnhar* (l'égal du ſublime) ; mais celui qui eſt le plus élevé s'appelle *Tredie* (le troiſième) (4) *Har* voyant *Gangler* voulut ſavoir quelle affaire l'avoit amené à *Asgard*, ajoutant qu'on lui donneroit à manger & à boire gratuitement avec les autres hôtes de la cour. Mais *Gangler* lui dit qu'il vouloit premièrement ſavoir s'il y avoit quelque homme ſage & habile dans cette cour. Si vous êtes le plus ſavant, répond *Har*, je crains bien que vous ne ſortiez pas d'ici ſain & ſauf. Cependant tenez vous-là debout, & propoſez vos queſtions ; il y aura quelqu'un en état de vous répondre.



REMARQUES.

Il y a dans l'édition de *Resenius* une fable avant celle-ci. Je ne la traduis point, parce qu'elle ne me paroît avoir aucun rapport au reste, qu'elle est peu remarquable, & qu'elle ne se trouve point dans le MS. d'*Upsal*. Du reste *Snorron* nous apprend lui-même dans le commencement de sa chronique que ce *Gylfe* qui gouvernoit la Suède avant l'arrivée d'*Odin* & de ses compagnons, fut obligé de céder au pouvoir surnaturel qu'ils employoient contre lui, & de leur abandonner son royaume. De-là cette supposition que ce roi avoit voulu s'assurer par lui-même de l'habileté de ces nouveaux venus, en les sondant par diverses demandes captieuses. Dans l'ancienne Scandinavie, aussi-bien que dans l'Orient, il est souvent fait mention de ces combats de savoir entre des rois & des princes dont la gloire reste toujours à celui qui a su répondre à toutes les questions, & donner bien ou mal une cause à chaque phénomène. C'est ce qu'on appeloit *science* ou *sagesse*; mot originairement synonime dans toutes les langues, & depuis si aisé à distinguer. Il sera nécessaire de se rappeler ici ce que j'ai dit dans mon *Introduction à l'Histoire de Dannemarc* de l'arrivée d'*Odin* dans le Nord pour bien entendre ce chapitre & les suivans.

(1) *Il résolut d'aller à Asgard.*] *Odin* &

ſes compagnons venoient d'*Aſgard*; ce mot ſignifie le ſéjour des ſeigneurs ou des dieux. Il y a des termes difficiles à interpréter parce qu'on ne leur trouve point de ſens; celui que l'original emploie ici l'eſt pour ſignifier trop de choſes. *As* dans toutes les branches de la langue Celtique a ſignifié ſeigneur & dieu, mais dans l'*Edda* & dans d'autres ouvrages Islandois il ſignifie de plus des *aſiatiques*, & l'on ne ſait auquel de ces deux titres ce nom eſt donné à *Odin* & à ſes compagnons. *Eccard* dans ſon traité *de origine Germanor.* pag. 41, a prétendu que ce mot n'a jamais eu ce dernier ſens, que la reſſemblance des ſons a fait imaginer après coup le voyage d'Aſie, & qu'*Odin* ne venoit en effet que de la Vandalie, aujourd'hui la Poméranie. On peut voir dans l'ouvrage même les raiſons ſur leſquelles il fonde cette conjecture.

(2) *Diodolfe en parle ainſi.*] *Diodolfe* étoit un ancien *Scalde* fort célèbre, qui avoit fait un long poëme ſur l'hiſtoire de plus de trente princes de Norvège. On voit ici l'attention de *Snorron* de citer preſque toujours les autorités ſur leſquelles il ſe fonde; cela paroît dans tout cet ouvrage. Il a obſervé la même choſe dans ſa grande chronique, où l'on trouve preſque ſur chaque fait quelque fragment d'ancienne poéſie hiſtorique qui le confirme. Cela ſert à montrer la vaſte érudition de *Snorron* & la prodigieuſe quantité qu'il devoit y avoir de ces vers. Il n'eſt pas étonnant après cela que dans les Gaules les

jeunes gens employassent tant d'années à en apprendre par cœur.

(3) *Sur chaque trône un homme assis.*] Dans le manuscrit de l'*Edda* conservé à *Upsal* on trouve une peinture très-grossière, comme on peut le croire, de ces trois trônes & des trois personnes qui y sont assises. Elles portent des couronnes sur leur tête, & *Gangler* est incliné humblement en leur présence. On juge bien qu'il n'en falloit pas tant pour ouvrir un beau champ aux conjectures des savans; on a donc trouvé que ce passage établissoit clairement la Trinité, connue déjà, à ce qu'on dit, de *Platon*, & de plusieurs autres payens. Ce qu'il y a de vrai, c'est que très-anciennement on a cherché partout du mystère dans le nombre de trois, & s'il est absolument nécessaire de supposer que les hommes ont dû avoir long-temps avant l'évangile quelque connoissance d'un dogme qu'une révélation expresse pouvoit seule leur découvrir, il ne sera pas difficile, avec un peu d'imagination, d'en trouver des traces en mille endroits.

(4) *Le plus élevé s'appelle le troisième.*] Est-ce *Odin*, ou quelqu'un de sa cour qui occupe les trônes? C'est ce qu'il n'est pas aisé de décider. Il me semble pourtant que dans tout ce préambule, l'*Odin* dont il est parlé n'est que le prince, le conquérant du Nord, & non l'*Odin* père & maître des dieux. *Gangler* s'étoit rendu à sa cour pendant qu'il soumettoit la Suède. Il ne trouva donc à *Asgard* que ceux qui régnoient en sa place. Les noms

qui leur font donnés font peut-être allufion à leur rang & à leurs emplois. Je répéterai encore ici qu'il faut s'attendre à voir régner dans toute cette mythologie la même confufion entre l'*Odin* conquérant du Nord, & l'*Odin* dieu fuprême, dont le premier ufurpa le nom, & vint établir le culte dans la Scandinavie. *Jupiter* roi de *Crète* & fouverain de la terre & des cieux, *Zoroaftre* fondateur du culte des mages & le dieu à qui s'adreffoit ce culte, *Zamolxis* grand-prêtre des Thraces & dieu fuprême des Thraces, n'ont pas été plus conftamment confondus que ces deux *Odins*.

PREMIÈRE FABLE.

Questions de Gangler.

GANGLER commença ainsi son discours : qui est le plus ancien ou le premier des dieux ? *Har* répond : nous l'appelons ici *Alfader*, c'est-à-dire, père universel, mais dans l'ancien *Asgard* il a douze noms (1). *Gangler* demande : qui est ce dieu ? quel est son pouvoir, & qu'a-t-il fait pour faire éclater sa gloire (2) ? *Har* répond : il vit toujours, il gouverne tout son royaume, & les grandes choses comme les petites. *Jafnhar* ajoute : il a fabriqué le ciel & la terre & l'air. *Tredie* poursuit : il a plus fait que le ciel & la terre, il a fait les hommes, & leur a donné une ame qui doit vivre, & qui ne se perdra jamais, même après que le corps se sera évanoui en poussière & en cendres : & tous les hommes justes doivent habiter avec lui dans un lieu nommé l'*ancien* ou le palais d'amitié ; mais les hommes méchans iront vers *Hela*, (la mort) & de-là dans le *Nifleheim*, c'est-à-dire, dans le séjour des scélérats, qui est en bas dans le neuvième monde.

Là dessus *Gangler* demanda ce que dieu avoit à faire avant qu'il formât le ciel & la terre? *Har* répliqua : il étoit alors avec les géans (3). Mais, dit *Gangler*, par quoi commença-t-il, ou quel fut le commencement des choses? Voici, répondit *Har*, ce qui en est dit dans le poëme de la *Voluspa* : « Au commencement du » tems, lorsqu'il n'y avoit rien, ni rivage, » ni mer, ni fondement au-dessous, on » ne voyoit point de terre en bas, ni de » ciel en haut, un vaste abyme étoit » tout (4), on ne voyoit de verdure » nulle part. » *Jafnhar* continue : il s'est passé bien des hivers depuis que *Nifiheim*, l'enfer, a été fait jusqu'à la formation de la terre. Au milieu de l'enfer il y a une fontaine de laquelle coulent les fleuves suivans : *l'angoisse*, *l'ennemi de la joie*, *le sejour de la mort*, *la perdition*, *le goufre*, *la tempête*, *le tourbillon*, *le rugissement* & *le hurlement*, *l'abyme*. Celui qui s'appelle *le bruyant* coule près des grilles du séjour de la mort (5).

*

REMARQUES

SUR LA PREMIÈRE FABLE.

CETTE fable eſt remarquable à bien des égards. Elle répand beaucoup de jour ſur un des principaux dogmes de la religion Celtique, & confirme en particulier ce que dit *Tacite* de l'idée que les Germains ſe faiſoient du Dieu ſuprême : *Regnator omnium Deus, cætera ſubjecta atque parentia.* Germ. c. 39. Les Germains & les Scandinaves appeloient dans les commencemens cette divinité *Tis*, *Tuis*, ou *Teut*, mot auquel les Gaulois ajoutoient celui de *Tad* ou *Tat*, qui ſignifie encore aujourd'hui *père* dans la langue bretonne. (v. *Roſtrenen* Diction. Celt. p. 712.) On voit ici que le nom de *père* lui étoit auſſi donné par les Scandinaves. Dans la ſuite, le nom d'Oden ou Odin prévalut, & devint le nom ordinaire du dieu ſuprême, & du dieu de la guerre chez les Danois, les Suédois, les Norvégiens, les Saxons, les Anglo - Saxons, les Vandales, les Lombards, les Sueves, les Friſons, les Goths, les Thuringiens, & peut-être chez pluſieurs peuplades errantes dans le nord de la Ruſſie, & dans les environs du mont Caucaſe. *Wodan* (dit *Paul Diacre* Rer. Langobard. L. I. c. 3.) *quem, adjecta littera Guodan dixere ab univerſis Germaniæ gentibus, ut Deus adoratur.*

Confultez fur ce fujet *l'hift. des Celtes T. II. p.* 74. *& feqq.* & furtout les favans traités de M. de *Suhm* fur Odin & fur d'autres points importans des antiquités du Nord.

(1) *Il y a douze noms.*] Ces douze noms fe trouvent dans l'*Edda*, mais j'ai préféré de les rapporter ici, pour ne point effrayer par ces fons durs & étrangers, ceux qui voudront s'en tenir à la lecture du texte. Les voici en faveur des autres, avec quelques conjectures qu'on a faites fur leur fignification. 1. *Alfader*, (père de tout.) 2. *Herian*, (le Seigneur, ou plutôt le guerrier.) 3. *Nikar*, (le fourcilleux.) 4. *Nikuder*, (le dieu de la mer.) 5. *Fiolner*, (celui qui fait beaucoup.) 6. *Ome*, (le bruyant.) 7. *Biflid*, (l'agile.) 8. *Vidrer*, (le magnifique.) 9. *Svidrer*, (l'exterminateur.) 10. *Svider*, (l'incendiaire.) 11. *Oske*, (celui qui choifit les morts.) 12. *Falker*, (l'heureux): le nom d'*Alfader* eft celui que l'*Edda* employe le plus fouvent; je l'ai rendu par *Père Univerfel.*

J'ajouterai en faveur des amateurs des poéfies Erfes qu'*Odin* eft fans doute le même dieu dont il y eft fouvent fait mention fous le nom de *Loda*, comme du dieu de *Lochlin*, c'eft-à-dire de la Scandinavie. L'auteur de ces poéfies qu'on croit avoir vécu dans le troifième fiècle parle des cercles de pierre de *Loda* autour defquels fe rangeoient les guerriers de *Lochlin* pour invoquer ce dieu avant les combats, & fuivant M. *Macpherfon* éditeur de ces poéfies on trouve dans les Orcades de ces cercles auxquels les habitans donnent encore aujourd'hui le nom de cercles de *Loda* ou de

Loden. La Norvège y est nommée le *rivage de Loda*. Ce dieu y est peint comme un génie redoutable, qui *ne respire que les tempêtes & les combats, qui est assis au haut des airs sur les mers de la Scandinavie, avec une épée dans sa main puissante, & ses cheveux enflammés & épars au gré des vents.... ses yeux brillent comme des flammes sur son visage ténébreux. Sa voix est le bruit d'un tonnerre éloigné..... Fingal alla au devant de lui & lui cria : fils de la nuit, retire-toi, appelle à toi les vents & fuis avec eux*, &c. Les Ecossois ayant d'autres idées sur la religion, il étoit naturel & conforme à l'usage de toutes les nations, qu'ils peignissent le dieu de leurs ennemis comme un mauvais génie, & un fantôme effrayant.

Dans ces mêmes poésies Erses la Scandinavie ou *Lochlin* est souvent nommée le *royaume, la terre de Loda*, & c'est une nouvelle preuve que le culte d'*Odin* y étoit déjà introduit alors, & très-généralement établi. J'observerai encore avant que de terminer cette longue note que la Norvège se nomme encore aujourd'hui *Lochlin* dans la langue des montagnards Ecossois, & que ce nom qui vient sans doute de la quantité de *lacs* & *de golphes* (en Erse *Loch*) qu'on trouve en Norvège, peut bien n'être que la traduction de celui de *Nor-rige* que les Norvégiens donnent à leur pays & dont on a fait le mot de *Norvège*. *Nor* signifioit dans l'ancienne langue du pays la même chose que les Ecossois appeloient *Loch*; & *rige un royaume, un pays*. Cette dénomination

convenoit parfaitement à la Norvège. Et elle présente une origine de ce mot bien plus naturelle que celle qui le fait dériver du mot de *Nord.* En effet outre que la lettre *d* ne se trouve pas dans ceux de *Norige* & de *Normand* dont les Norvégiens font usage, comment se persuadera-t-on qu'un peuple ait jamais pu se nommer lui-même *peuple du Nord*, comme s'il n'y en avoit pas toujours d'autres plus au Nord que lui, & comme si chaque nation ne se croyoit pas toujours au centre de tout?

(2) *Faire éclater sa gloire.*] Voilà de grandes questions, mais les réponses sont encore plus remarquables. Leur conformité avec ce que le christianisme nous enseigne pourroit faire croire que *Snorron* a voulu embellir la religion de ses pères, en la rapprochant de l'évangile, si le poëme de la *Voluspa* qui appartient incontestablement à des temps où le nom même en étoit inconnu dans le Nord ne renfermoit la même doctrine, & si toute la suite de l'*Edda* ne la supposoit à chaque moment. Mais ce qui détruit cette supposition c'est que nous savons d'ailleurs que la croyance des Celtes sur la plupart de ces points n'a pas différé de ce que nous lisons ici. J'en donnerai plus bas diverses preuves.

(3) *Il étoit avec les géans.*] Le mot de l'original n'est pas aisé à rendre en françois. Les Celtes avoient des géans & des esprits de plusieurs ordres différens, que nous ne sommes plus en état de distinguer. Ceux dont il est ici question sont nommés *Rymthusse*, du

mot *Rym* gelée, & de *Thuss* géant ou *Satyre.* On verra tout-à-l'heure l'origine de cette dénomination. Quant au mot de *Thuss* il peut servir à montrer en passant la conformité qui se trouvoit autrefois dans la façon de penser de toutes les nations Celtiques même les plus éloignées, & sur les plus petites choses. Les Gaulois, comme les peuples du Nord, croyoient aux *Thusses* & leur donnoient le même nom. Il semble seulement que les *Thusses* ou Satyres Gaulois aient été plus galans que ceux du Nord, & cela ne seroit pas étonnant. Plusieurs pères de l'église parlent des étranges libertés qu'ils prenoient avec les femmes: ils les nomment en latin *Dusii.* St. *Augustin* en particulier nous dit que tant de gens lui ont assuré qu'ils recherchoient le commerce des femmes & les séduisoient, qu'il faudroit être un impudent pour ne pas le croire. *De Civit. Dei. L.* 15. Aujourd'hui ces prétendues séductions s'expliquent d'une manière plus naturelle.

(4) *Un vaste abyme étoit tout.*] On n'attend pas de moi sans doute que j'entasse ici tous les passages des Grecs & des Latins qui sont analogues à celui-ci. Ils ne sont ignorés de personne. Presque toutes les sectes anciennes sont d'accord sur le dogme du chaos. Créer la matière de rien paroissoit dans ces âges peu métaphysiciens une chose incompréhensible ou impossible. On doit remarquer seulement que de tous les systêmes connus, celui des anciens Perses ressemble le plus à ce qu'on va lire. J'aurai plus d'une fois occasion de répéter cette observation qui confirme ce qu'ont

avancé quelques ſavans, que les Perſes ne différoient point autrefois des Celtes.

N'eſt-il pas ſingulier que tous ceux qui ont traité de la religion de ces peuples, ſe ſoient donné tant de peines pour deviner ce qu'ils penſoient ſur la création du monde, & qu'ils aient enfin conclu qu'on n'en pouvoit rien ſavoir que de fort incertain; tandis qu'un livre authentique & à leur portée leur offroit preſque tous les détails qu'ils pouvoient déſirer? Je fais cette réflexion, & je lui donne encore plus d'étendue, en liſant ce que le ſavant abbé *Banier* a publié ſur la religion des Gaulois, des Germains & des peuples du Nord.

(5) *Le ſéjour de la mort.*] Le mot de l'original ſignifie dans la langue gothique *ſéjour des ſcélérats.* On voit par cette deſcription de l'enfer combien le génie des anciens philoſophes Celtes étoit porté à l'allégorie, & il eſt très-vraiſemblable que preſque toutes les fables que nous verrons dans la ſuite enveloppoient de même quelque vérité dont ils ſe réſervoient l'interprétation. Cela nous eſt confirmé par *Céſar*, & par divers autres auteurs anciens, & il n'en faut pas d'autre preuve que les noms myſtérieux & ſignificatifs qui ſont toujours donnés à chaque choſe. Au reſte je ne fais ici aucune réflexion ſur cet enfer des Celtes; il s'en préſentera dans la ſuite des occaſions plus naturelles.

SECONDE FABLE.

Du monde de feu & de Surtur.

ALORS *Tredie* prenant la parole dit : cependant avant toutes choses existoit un monde lumineux, ardent, inhabitable aux étrangers, situé à l'extrémité de la terre (1). *Surtur* (le noir) y tient son empire : dans ses mains brille une épée flamboyante : il viendra à la fin du monde : il vaincra tous les dieux, & livrera l'univers en proie aux flammes. Voici ce qu'en dit la *Voluspa* : « *Surtur* » vient du midi rempli de stratagèmes » trompeurs, un soleil mobile rayonne » sur son épée, les dieux se troublent, » les hommes suivent en foule les sen- » tiers de la mort, le ciel est fendu. » Mais, dit *Gangler*, en quel état étoit le monde avant qu'il y eût sur la terre des familles d'hommes, & que les peuples fussent formés ? *Har* lui répondit : ces fleuves des enfers qu'on vient de nommer s'éloignèrent si fort de leurs sources que le venin qu'ils rouloient se durcit, comme les scories dans un fourneau réfroidi. De-là se forma de la glace qui en arrêta le

cours. Alors le venin qui se répandoit par dessus fut aussi gelé, & ainsi se formèrent plusieurs couches de vapeurs glacées l'une sur l'autre dans le vaste abyme. *Jafnhar* continua ainsi : par ce moyen la partie de l'abyme qui est vers le septentrion fut remplie d'une masse de vapeurs gelées & de glace ; mais dans l'intérieur ce n'étoit que tourbillons de vents & de tempêtes. Vis à vis, la partie du midi s'élevoit aussi formée par les éclairs & les étincelles qui voloient du monde de feu. *Tredie* prit la parole & dit : par ce moyen un vent horrible & glacé venoit du côté des enfers pendant que tout ce qui étoit tourné vers le monde enflammé étoit ardent & lumineux. Quant à l'abyme qui étoit entre deux, il étoit léger comme l'air quand il est calme : un souffle de chaleur s'étant alors répandu sur les vapeurs gelées, elles se fondirent en gouttes (2), & de ces gouttes fut formé un homme *par la vertu de celui qui gouvernoit.* Cet homme fut appelé *Ymer* ; les géans le nomment *Œrgelmer*, & c'est de lui que toutes leurs familles descendent, comme cela est dit dans la *Voluspa*. « Toutes les prophé-» tesses viennent de *Vittolfe*, les sages de » *Vilmôde*, les géans de *Ymer.* » Et dans

un autre endroit : « Des fleuves des » enfers ont coulé des goutes de venin, » & il souffla un vent d'où un géant fut » formé. De lui viennent toutes les races » gigantesques. » *Gangler* entendant cela demande : comment la famille d'*Ymer* se multiplia-t-elle ? & croyez-vous qu'il étoit un dieu ? *Jafnhar* repliqua : nous ne croyons point qu'il fût dieu ; car il étoit méchant aussi bien que toute sa postérité. Comme il dormoit, il eut une sueur, & un mâle & une femelle naquirent de dessous son bras gauche, & un de ses pieds engendra avec l'autre un fils, d'où est venue la race des géans, nommés à cause de leur origine, *géans de la gelée* (3).



REMARQUES

SUR LA SECONDE FABLE.

(1) *Un monde lumineux*, &c.] Les philosophes des Celtes vouloient expliquer comment le monde avoit été formé, & chemin faisant, pourquoi il faisoit froid au Nord & chaud au Midi. Pour cela ils plaçoient un amas de feu vers le Sud, qui y avoit apparemment toujours été & qui servoit de demeure à des génies. C'étoit la matière dont le soleil avoit été fait. Cet éther ou ce feu avoit encore la commodité de rendre raison de l'embrasement final de ce monde, car on vouloit absolument qu'il fût brûlé au dernier jour. A l'égard du Nord il y faisoit froid : pour quelle autre raison, si ce n'est parce qu'il y avoit de ce côté-là d'énormes monceaux de glace ? Mais d'où venoit cette glace ? Rien de plus simple : l'enfer qui avoit été préparé dès le commencement des siècles étoit arrosé par ces grands fleuves dont on a vu les noms dans la fable précédente ; ces grands fleuves à force de s'éloigner du Midi, s'étoient gelés, & de-là la froideur des vents du Nord. Entre ce monde de feu & ce monde de glaces étoit un grand abyme où il n'y avoit que de l'air ; c'est-là que fut ensuite placée la terre où nous habitons. Si on lit le fragment de *Sanchoniathon* conservé par *Eusèbe* de prep. *L.* 2. c. 10. on y trouvera une

hiſtoire de la formation du monde aſſez reſſemblante à celle-ci.

(2) *Elles ſe fondirent en gouttes.*] On découvre enfin avec plaiſir, que nos philoſophes avoient ſenti le beſoin de faire intervenir l'action d'un Dieu dans la formation de ce monde. Ce ſouffle vivifiant rappelle cette *reſpiration de vie que Dieu ſouffla dans les narines du premier homme*, ſuivant l'expreſſion de l'écriture : *Geneſe* ch. 2. v. 7. Au reſte il eſt douteux que *Snorron* eût trouvé dans l'ancienne mythologie qu'il compiloit les mots, *par la vertu de celui qui gouvernoit.* Il ſe peut que ce ſoit une note marginale inſérée par un copiſte chrétien.

(3) *Géans de la gelée.*] Je n'aurois jamais fini ſi je voulois rapporter ici toutes les anciennes traditions qui ont rapport à ce qu'on vient de lire. Ç'a été une opinion générale en Orient que Dieu avoit commencé par créer des génies très-puiſſans, bons & mauvais, qui avoient habité long-temps un monde antérieur à celui-ci. On peut voir dans *Herbelot* ce que les Perſans racontent des *Dives*, des *Nere*, des *Peris* & de leur roi *Eblis.* *Ymer* ayant été formé, comme on voit de gouttes gelées, tous les géans deſcendus de lui ſont appelés à cauſe de cela *géans de la gelée.* Au reſte ces géans ſont tout différens des hommes de notre race que l'*Edda* n'a pas encore fait naître.

TROISIÈME

TROISIÈME FABLE.

De la vache qui nourrissoit Ymer.

GANGLER voulut ensuite savoir où habitoit le géant *Ymer*, & quelle étoit sa nourriture ? *Har* lui répondit : d'abord après que ce souffle du midi eut fondu les vapeurs gelées, & en eut formé des gouttes, il s'en forma aussi une vache : quatre fleuves de lait couloient de ses mammelles, & elle nourrissoit *Ymer*. La vache se nourrissoit à son tour en léchant les pierres couvertes de sel & de blanche gelée. Le premier jour qu'elle lécha ces pierres, il en sortit vers le soir des cheveux d'hommes ; le second jour une tête ; le troisieme un homme entier qui étoit doué de beauté, de force & de puissance. On le nomme *Bure ;* c'est le père de *Bore* qui épousa *Beyzla* fille du géant *Baldorn*. De ce mariage sont nés trois fils, *Odin*, *Vile*, & *Ve*. Et c'est notre croyance que cet *Odin* gouverne avec ses frères le ciel & la terre, que le nom d'*Odin* est son vrai nom, & qu'il est le plus puissant de tous les dieux. (1)

REMARQUES

SUR LA TROISIÈME FABLE.

CETTE fable n'eſt vraiſemblablement qu'une allégorie ; mais quelque privilége que me donne ma qualité de commentateur, je ne tenterai pas de l'expliquer.

Il y a ici une remarque aſſez importante à faire. Un être puiſſant avoit animé par ſon ſoufle les gouttes dont le premier géant avoit été formé. Cet être que l'*Edda* ſemble affecter de ne pas nommer étoit différent d'*Odin* né long-temps après la formation d'*Ymer*. On pourroit donc conjecturer que la philoſophie ſecrète des Celtes, (car on ſait que les Druides ne révéloient leurs myſtères que graduellement & avec beaucoup de circonſpection) enſeignoit que le dieu ſuprême, éternel, inviſible, incorruptible, qu'ils n'oſoient nommer par crainte & par reſpect, avoit établi des divinités inférieures pour gouverner ce monde, que c'étoit ces divinités qui au dernier jour devoient ſuccomber aux efforts des puiſſances ennemies, & être entraînées avec les ruines de l'Univers; qu'alors le dieu ſuprême, toujours ſubſiſtant & inacceſſible à toutes les révolutions, ſortoit de ſon repos pour faire un monde nouveau des débris de l'ancien, & ouvrir une nouvelle période qui devoit être à ſon tour ſuivie d'une autre; &

ainsi dans toute l'éternité. Tel étoit le systême des Stoïciens, qui supposoient aussi-bien que les Celtes, que le monde consumé par les flammes se renouvelleroit, & que les dieux inférieurs seroient détruits à la même époque. Ce qui confirme tout ceci, c'est que ce dieu supérieur à *Odin* lui-même, & dont le vulgaire des Celtes n'avoit guères d'idée, reparoit dans nos poésies Islandoises après la mort de tous les Dieux, pour rendre la justice, & établir de nouvelles destinées. Voyez l'ode Islandoise, citée dans les Antiquités de *Bartholin*, l. 2. c. 14.

(1) *Le plus puissant des dieux.* il n'est pas inutile de remarquer que tous les peuples Celtes rapportoient leur origine avec les mêmes circonstances. *Tacite* dit que les Germains célébroient dans leurs vers un dieu né de la terre nommé *Tuiston*, (c'est-à-dire fils de *Tis* ou *Tuis*, le dieu suprême.) Ce *Tuiston* avoit un fils nommé *Mannus*, dont les trois enfans étoient les auteurs des trois principales nations Germaniques. Les Scythes, au rapport d'*Hérodote*, l. 4. c. 6. & 10. disoient que *Targytaus* (le bon Taus) fondateur de leur nation avoit eu trois fils, *Leipoxain*, *Arpoxain*, & *Kolaxain*. Une tradition reçue des Romains portoit, (suivant *Appien* Illyr. Lib.) que le Cyclope *Polyphême* avoit eu de *Galatée* trois fils nommés *Celtus*, *Illyrius*, & *Gallus*. *Saturne* père de *Jupiter*, de *Neptune* & de *Pluton* pourroit bien venir de la même source, aussi-bien que ces trois fils qu'*Hésiode* fait naître du mariage du ciel

& de la terre, *Coltus*, *Briareus*, & *Gyges*. Une tradition si ancienne & si générale doit avoir absolument quelque fait pour fondement. Je ne décide point avec *Cluvier* que ce fait soit ce que l'écriture nous dit de *Noé* & de ses fils; & je n'affirme point ce que je ne peux savoir.

Si je ne devenois d'une longueur excessive, je trouverois encore ici les traces d'une autre tradition, non moins ancienne, très-répandue dans l'Orient, & confirmée à certains égards par la *Genése*, chap. VI. Voici le passage. *Les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étoient belles, en choisirent pour leurs femmes; & il y avoit alors des géans sur la terre, lors, dis-je, que les fils de Dieu se furent joints aux filles des hommes. Ce sont ces puissans hommes qui ont de tout temps été des gens de renom, &c....* Ceux qui liront à ce sujet le livre de la prétendue prophétie d'*Enoc*, & *Lactance* dans son *origine des erreurs*, y trouveront des rapports remarquables avec la doctrine de l'*Edda*.

QUATRIÈME FABLE.

Comment les fils de Bore formèrent le Ciel & la Terre.

Y AVOIT-IL, pourſuit *Gangler*, entre ces deux différentes races une ſorte d'égalité, ou de bonne intelligence? *Har* lui répond, bien loin de là: les fils de *Bore* (1) tuèrent le géant *Ymer*, & il coula tant de ſang de ſes plaies que toutes les familles des *géans de la gelée* y furent noyées, à la réſerve d'un ſeul géant qui ſe ſauva avec tous les ſiens: on l'appelle *Bergelmer*. Etant monté ſur ſa barque il échappa, & par lui s'eſt conſervée la race des géans de la gelée. Cela eſt confirmé par ces vers: « plu-» ſieurs hivers avant que la terre fût » façonnée *Bergelmer* étoit déjà né, & » je ſais bien que ce ſage géant s'étant » mis dans ſa barque ſe ſauva. » (2) *Gangler* demande: que firent alors les fils de *Bore* que vous croyez être des dieux? *Har* répondit: ce n'eſt pas une petite choſe à raconter; ils traînèrent le corps de *Ymer* au milieu de l'abyme & ils en firent la terre: l'eau & la mer

furent formées de son sang, les montagnes de ses os, les pierres de ses dents ; & de ses os creux mêlés avec le sang qui couloit de ses blessures, ils formèrent la vaste mer, au milieu de laquelle ils affermirent la terre (3). Ensuite ayant fait le ciel de son crâne, ils le posèrent de tous côtés sur la terre, le partagèrent en quatre parties, & placèrent un nain à chaque angle pour le soutenir. Ces nains se nomment *Est*, *Ouest*, *Sud* & *Nord*. Après cela ils allèrent prendre des feux dans le monde enflammé du midi, & les placèrent en-bas dans l'abyme & en-haut dans le ciel, afin qu'ils éclairassent la terre. Ils assignèrent des places fixes à tous les feux. De-là les jours furent distingués, & les années comptées. C'est pourquoi il est dit dans le poëme de la *Voluspa* : « auparavant » le soleil ne savoit pas où étoit son » palais, la lune ignoroit ses forces, les » étoiles ne connoissoient point la place » qu'elles devoient occuper » (4). Làdessus *Gangler* s'écrie : voilà certainement de grandes œuvres & une vaste entreprise ! *Har* continue & dit : la terre est ronde, & autour d'elle est placée la profonde mer dont les rivages ont été donnés aux géans pour y habiter. Mais

plus avant ſur la terre dans cet endroit qui eſt également éloigné de tous côtés de la mer, les dieux bâtirent un fort contre les géans, (5) qui fait le tour du monde. Pour cela ils employèrent les ſourcils d'*Ymer*, & appelèrent ce lieu-là *Midgard* (ſéjour du milieu.) Ils jetèrent enſuite ſa cervelle dans les airs, & en firent les nuées, comme il eſt dit dans ces vers: *de la chair d'*Ymer *la terre fut formée, les mers de ſa ſueur, les montagnes de ſes os, les herbes des prés de ſes cheveux, le ciel de ſa tête; mais les dieux favorables bâtirent avec ſes ſourcils la ville de* Midgard *pour les fils des hommes, & de ſa cervelle les funeſtes nuées furent faites.*



REMARQUES

SUR LA QUATRIÈME FABLE.

J'AVERTIS ici une fois pour toutes que mes divifions ne font pas toujours celles de l'*Edda* de *Refenius*, ni celles de l'*Edda* d'*Upfal*. Comme elles diffèrent dans les divers manufcrits, j'ai cru pouvoir les regarder comme arbitraires, & en faire de nouvelles quand cela m'a paru plus commode.

(1) *Les fils de Bore* font les dieux, & particulièrement *Odin*, car il n'eft prefque plus queftion de fes frères *Vile* & *Ve*. Les prêtres des Celtes fe difoient defcendus de cette famille de *Bore*, ce qu'ils pouvoient perfuader, parce que leur emploi paffoit prefque toujours des pères aux fils comme chez les Juifs.

(2) *Ce géant s'étant mis dans fa barque.* On reconnoît encore ici bien évidemment des traces de l'hiftoire du déluge. On favoit déjà que toutes les nations de l'Afie, & celles de l'Amérique même en avoient confervé quelque fouvenir; mais je ne crois pas que perfonne eût remarqué la même chofe de nos pères les Celtes.

(3) *Ils affermirent la terre.* On fe fouvient qu'il n'y avoit encore d'exiftant que ce monde

enflammé au midi séjour des mauvais génies, & au nord l'amas des glaces formées par les fleuves des enfers. Au milieu étoit un espace vuide appelé l'*abyme*. C'est dans cet endroit que les dieux jetèrent le corps du géant. Cette fiction gigantesque a surement servi d'abord d'enveloppe à quelque point de la doctrine des Druides; mais le public ne se préte plus de bonne grâce aux conjectures érudites, & il faudroit en hasarder beaucoup pour deviner le sens d'une allégorie si étrange. Quoiqu'il en soit, elle a été une source des plus fécondes d'expressions & de figures poétiques, & les anciens Scaldes en ont tiré un parti infini. On a trouvé commode de tout temps de pouvoir être censé parler le langage des dieux au moyen de ces formules poétiques. De toutes les anciennes Théogonies je ne trouve que celle des Chaldéens qui ait quelque rapport à ceci. *Berose* cité dans *Syncelle* nous apprend que ce peuple un des plus anciens de la terre, croyoit qu'au commencement il n'y avoit eu qu'eau & ténèbres, que cette eau & ces ténèbres renfermoient divers animaux monstrueux, de forme & de grandeur différentes, dont on voyoit des représentations dans le temple de *Bel*; qu'une femme nommée *Omorca* étoit la maîtresse de tout l'univers, que le dieu *Bel* donna la mort à tous les monstres, détruisit *Omorca* elle-même, & la partageant en deux, forma d'une de ses parties la terre, & de l'autre le ciel; à quoi une autre tradition ajoute que les hommes furent formés de sa tête; d'où *Berose* conclut que c'est pour

cela que l'homme eſt doué d'intelligence. Je ne prétends point aſſurer que les Chaldéens & les Celtes ſe ſoient prêté toutes ces rêveries, quoique la choſe n'ait rien d'impoſſible. Ces peuples anciens n'avoient encore que peu d'idées, & leur imagination toute féconde qu'elle étoit travaillant ſur un fonds borné, ne pouvoit donner à ſes productions cette variété prodigieuſe qu'elle a déployé dans les âges ſuivans.

(4) *Les étoiles ne connoiſſoient point*, &c. La matière du ſoleil & des étoiles exiſtoit bien long-temps avant la formation de ces corps. Cette matière étoit l'*Æther*, le monde lumineux. On doit reſpecter dans cette fable des reſtes de la doctrine de Moyſe, ſuivant laquelle la création de la matiére lumineuſe précède auſſi celle du ſoleil & de la lune. Ce qui indique encore une origine commune, c'eſt ce que *Moyſe* ajoute au même endroit: *& Dieu dit, qu'il y ait des luminaires dans l'étendue des cieux, pour ſéparer la nuit d'avec le jour, & ſervir de ſigne aux ſaiſons, aux jours, & aux années*, &c. Geneſe c. 1. v. 14.

(5) *Un fort contre les géans.* La mythologie perſanne eſt toute pleine de traits analogues à ceci. Ce ſont toujours des géans ou génies malfaiſans qui veulent du mal aux hommes, & leur en font quand ils peuvent. Les héros n'ont pas de plus cher ni de plus glorieux emploi que de leur faire la guerre.

Ils sont encore aujourd'hui relégués dans les rochers du *Caucase* ou de l'*Imaus*, depuis que *Tahmuras* surnommé *Divbend* (celui qui assujettit les *Dives*) les a vaincus & chassés. Le mahométisme s'est moins appliqué à proscrire ces anciennes & superstitieuses croyances que le christianisme, & le peuple de Perse en est encore partout infatué.

CINQUIÈME FABLE.

De la formation de Aske & Emla.

C'ÉTOIT déjà beaucoup que d'avoir fait tout cela, dit *Gangler*; mais d'où viennent les hommes qui habitent à présent le monde? *Har* répond: les fils de *Bore* se promenant un jour sur le rivage trouvèrent deux morceaux de bois flottans. Ils les prirent & en firent un homme & une femme. (1) Le premier leur donna l'ame & la vie, le second la raison & le mouvement, le troisième l'ouïe, la vue, la parole, & de plus des habillemens, & un nom. On appelle l'homme *Aske*, & la femme *Emla*; c'est d'eux qu'est descendu le genre humain à qui on a donné une habitation près de *Midgard*. Les fils de *Bore* bâtirent ensuite au milieu du monde la forteresse d'*Asgard*, où demeurent les dieux & leurs familles (2). C'est là que se sont opérées plusieurs merveilles sur terre & dans les airs. *Har* ajouta: c'est là qu'est situé le palais d'*Odin* nommé la *terreur des peuples*; lors qu'*Odin* s'y assied sur son trône sublime, il découvre de-là tous les pays, voit les

actions des hommes, & comprend tout ce qu'il voit. Sa femme eſt *Frigga* fille de *Fiorgun*. De ce mariage eſt deſcendue la famille des dieux. C'eſt une race toute divine & qui a conſtruit l'ancien *Aſgard*. C'eſt pourquoi *Odin* doit être appelé le *père univerſel*, puiſqu'il eſt le père des dieux, des hommes, & de toutes les choſes produites par ſa vertu. La terre eſt ſa fille & ſa femme. (3) Il a eu d'elle *Aſa-Thor* (ou le dieu Thor) ſon premier né. La force & la valeur ſuivent ce dieu : c'eſt pourquoi il triomphe de tout ce qui a vie.



REMARQUES

SUR LA CINQUIÈME FABLE.

(1) *Ils en firent un homme*, &c. Nous arrivons enfin à la création de notre eſpèce : la manière dont elle va être racontée annonce un peuple adonné à la navigation, & fixé dans un pays environné de mers & d'étangs. *Bartholin* conjecture qu'en faiſant naître les hommes de la mer, les philoſophes du Nord s'étoient propoſé de raſſurer les Scandinaves contre la crainte d'y être entièrement anéantis lorſqu'ils périſſoient dans les eaux, & de leur faire regarder la mer comme leur élément naturel. En effet on verra par la ſuite que le grand but de ces théologiens belliqueux étoit d'enflammer les courages, & d'enlever à la crainte tous ſes ſcrupules & ſes prétextes. *Aske* eſt en gothique le *frêne*, & *embla*, l'aulne. D'autres chercheront la raiſon de la préférence donnée à ces deux arbres, & le rapport qui ſe trouve entre les deux ſexes, & ces deux ſortes de bois.

(1) *Où demeurent les dieux*. *Aſgard* eſt mot à mot la cour des dieux. Quelques manuſcrits ajoutent qu'*Aſgard* eſt Troye. C'eſt une note marginale de quelque copiſte inſérée par mépriſe dans le texte. Les dieux étant ſans ceſſe menacés des attaques des géans, avoient bâti au milieu de la grande enceinte nommée

Midgard (ou la demeure du milieu) une citadelle des plus fortes. C'eſt l'Olympe d'Homère, comme les géans ſont les Titans. Je me laſſe de répéter que les Celtes auſſi-bien que les Grecs avoient puiſé toutes ces fables dans la grande ſource commune des traditions Orientales. Mais les peuples du Nord les gardèrent plus de deux mille ans, à-peu-près telles qu'ils les avoient reçues, au lieu qu'elles trouvèrent un terroir ſi favorable dans la Grèce qu'en peu de temps elles s'y multiplièrent au centuple.

(1) *La terre eſt ſa fille & ſa femme.* Cette fable prouve que les Celtes appeloient du nom de *Frigga* l'épouſe du Dieu ſuprême, & que cette *Frigga* étoit en même temps la terre. Ce dogme eſt d'une très-grande antiquité, & a été reçu généralement de toutes les nations celtiques. Les Druides enſeignoient que le Dieu ſuprême étoit le principe actif, l'ame du monde qui s'uniſſant à la matière l'avoit miſe en état de produire les intelligences, ou les dieux inférieurs, l'homme & les autres créatures. C'eſt ce que les poëtes exprimoient figurément en diſant qu'*Odin* avoit épouſé *Frigga* ou *Fréa*, c'eſt-à-dire, la *Dame* par excellence. On ne peut douter après avoir lu cet endroit de l'*Edda* que ce ne fût cette même *déeſſe* à laquelle, au rapport de *Tacite*, les Germains avoient conſacré quelqu'une des isles Danoiſes, & qu'ils vénéroient ſous le nom de *Herthus.* (*Erde* ſignifie encore aujourd'hui la terre en Allemand.) On peut lire ſur le culte qui lui étoit rendu, ce qu'en a écrit M. *Pelloutier*,

hist. des Celtes, Tom. II. Quoique ce fût le concours du Dieu suprême & de la matière qui eût produit cet univers, les Celtes mettoient une grande différence entre ces deux principes: le Dieu suprême étoit éternel, la matière étoit son ouvrage, & avoit par conséquent commencé. Tout cela en langage ancien s'exprimoit comme on le lit ici : *la terre est la fille & la femme du Père Universel.* Enfin de ce mariage mystique étoit né le dieu *Thor*; *Asa-Thor* signifie le seigneur *Thor.* C'étoit le premier né du Dieu suprême, la plus puissante & la plus grande de toutes les divinités inférieures, ou des intelligences nées de l'union des deux principes. On ne peut douter que ce ne fût lui qui fut chargé de lancer la foudre. Le nom donné à ce dieu est encore celui du tonnerre dans les langues du Nord. Lorsqu'on y adopta le calendrier romain, le jeudi consacré à Jupiter, c'est-à-dire, au maître du tonnerre, le fut à *Thor:* on le nomme aujourd'hui *Thors-dag*, (jour de *Thor.*) Enfin *Adam de Brême*, auteur du onzième siècle, qui avoit voyagé dans ces pays, confirme que c'étoit-là l'idée que les Scandinaves s'en faisoient. *Thor cum sceptro Jovem exprimere videtur*, &c. hist. eccles. c. 223. C'étoit aussi sans doute le jupiter des Gaulois qui avoit, au rapport de *César*, *l'empire des choses célestes*; & le *Taran* que *Lucain* nous dit avoir été adoré des mêmes peuples: *Pharsal.* L. I. v. 444. *Taran* signifie encore le tonnerre dans la langue de la principauté de *Galles.*

Le mot phénicien *Thorom*, & celui des

montagnards d'Ecosse, *Toron*, qui désignent de même le tonnerre, se rapprochent encore plus de celui de *Thor*. Je ne pourrois, sans donner trop d'étendue à cette note, rapporter tout ce que lès monumens du moyen âge nous apprennent du culte rendu à *Thor*; à plus forte raison, dois-je me garder de parler de tous les peuples qui ont adoré le tonnerre comme un dieu? La foudre est le plus éloquent, le plus universel, le plus persévérant de tous les missionnaires. Elle frappe à-la-fois les yeux, les oreilles, l'esprit & tout ce qu'il y a de sensible dans l'homme. Tout paroît miraculeux, surnaturel, effrayant dans ce terrible phénomène, & la mort & les ravages qui vont à sa suite achèvent d'ôter aux peuples ignorans la liberté d'en raisonner de sang froid.

SIXIÈME FABLE.

De Nor le Géant.

Le géant *Nor* eſt le premier qui habita le pays des géans. (1) Il a eu une fille qu'on nomme la *Nuit*, qui eſt noire comme toute ſa famille : elle a d'abord été mariée à un homme appelé *Naglefara*, dont elle a eu un fils nommé *Auder*. Enſuite elle épouſa *Onar*, & leur fille fut la terre. Cette fille fut accordée à *Daglinger* qui eſt de la famille des dieux. Ils produiſirent enſemble le *Jour* qui eſt brillant & beau, comme toute la famille de ſon père (2). Alors le Père Univerſel prit *la Nuit* & *le Jour*, il les plaça dans le ciel, & leur donna deux chevaux & deux chars pour qu'ils fiſſent l'un après l'autre le tour du monde. La nuit va la première ſur ſon cheval nommé *Rimfaxe* (*crinière de glace.*) Tous les matins en commençant ſa courſe il arroſe la terre de l'écume qui dégoute de ſon frein ; (c'eſt la roſée.) Le cheval dont le *Jour* ſe ſert, ſe nomme *Skinfaxe* (crinière lumineuſe), & de ſa crinière brillante il éclaire l'air & la terre (3). *Gangler* demanda alors comment le jour règle le

cours du soleil & de la lune. *Har* répond: il y avoit autrefois un homme qui avoit deux enfans si beaux & si bien faits qu'il donna à son fils le nom de (*Mane*) *Lune*, & à sa fille celui de (*Sunna*) *Soleil* (4). Mais les dieux irrités de ce qu'ils avoient eu l'arrogance de prendre de si grands noms, les élevèrent au ciel, obligèrent la fille à conduire le char du soleil que les dieux avoient formé des feux qui jaillissoient du monde de feu pour éclairer la terre. Les dieux placèrent de plus sur chaque cheval deux outres pleines d'air pour les rafraîchir; c'est de-là que vient, suivant les plus anciens récits, la fraîcheur du matin. *Mane* règle le cours de la lune, & ses différens quartiers. Un jour il enleva deux enfans qui revenoient d'une fontaine portant une cruche suspendue à un bâton. Ces deux enfans accompagnent toujours la lune, sur laquelle on peut les voir aisément depuis la terre. Mais, interrompt *Gangler*, le soleil court extrêmement vîte, comme s'il craignoit quelqu'un. Je le crois bien, répondit *Har*, il y a près de lui deux loups prêts à le dévorer. L'un poursuit le soleil qui le craint, parce qu'un jour il en sera englouti. L'autre s'attache à la lune, & lui

fera auſſi quelque jour ſubir le même ſort. *Gangler* dit: d'où ſont venus ces loups-là? *Har* répliqua: il y avoit à l'orient de *Midgard* une géante qui demeuroit dans une forêt dont les arbres ſont de fer C'eſt d'elle que ſont nommées toutes les géantes qui habitent dans ce lieu. Cette vieille magicienne eſt la mère de pluſieurs géans qui ont tous la forme de bêtes féroces. C'eſt d'elle auſſi que ſont nés ces deux loups. On dit qu'il y en a un de cette race qui eſt le plus redoutable de tous; c'eſt un monſtre qui s'engraiſſe de la ſubſtance des hommes qui approchent de leur fin: quelquefois il dévore la lune (5) & répand du ſang ſur le ciel & dans les airs. Alors le ſoleil eſt auſſi obſcurci, comme il eſt dit dans ces vers de la *Voluſpa*: « près du levant » habite la vieille magicienne de la forêt » aux arbres de fer. C'eſt-là qu'elle pro» duit divers monſtres; un d'eux devient » le plus puiſſant de tous. C'eſt celui » qui ſe nourrit de la vie de ceux qui » ſont près de leur fin. Un jour revêtu » des dépouilles des autres géans, il » teindra dans le ſang l'armée des dieux: » l'été ſuivant la lumière du ſoleil s'é» teindra. Des vents pernicieux ſouffle» ront de tous côtés. N'entendez - vous » pas ce diſcours? »

REMARQUES

SUR LA SIXIÈME FABLE.

(1) *Les pays des géans.* Il y a de grandes conteſtations entre les ſavans ſur ce pays des géans dont il eſt éternellement queſtion dans toutes nos anciennes chroniques du Nord. Je n'aurois qu'à donner une idée de leurs principales conjectures pour faire une note très-érudite qui ennuyeroit certainement mes lecteurs, & pourroit bien ne leur rien apprendre de ce qu'ils ſouhaiteroient de ſavoir.

(2) *Comme la famille de ſon père.* On peut remarquer dans cette généalogie allégorique que c'eſt la nuit qui enfante le jour. Tous les peuples Celtes ſans exception ont cru la même choſe. Les raiſonneurs anciens, plus ſouvent encore que les modernes, étoient réduits à expliquer *obſcurum per obſcurius.* Cela a bien ſa commodité & ſon analogie avec le tour de notre eſprit dont la curioſité eſt très-avide, mais ſe repaît cependant quelquefois auſſi bien de mots que d'idées. La nuit étant ainſi la mère du jour, on croyoit lui devoir l'attention de préférer ſon nom à celui de ſon fils pour compter le temps. D'ailleurs il étoit naturel que ſe ſervant, comme on faiſoit, de mois purement lunaires, on comptât le jour civil du coucher du ſoleil & du temps où la lune paroît ſur l'horizon. Il ne ſera pas

inutile de dire ici un mot de l'univerſalité de cet uſage: les Gaulois l'obſervoient déjà du temps de *Céſar*, qui l'affirme poſitivement, & les Germains faiſoient la même choſe au rapport de *Tacite*. La loi ſalique & les conſtitutions de Charlemagne employent les mêmes façons de parler. (v. Antiq. *Keysl.* p. 197.) Les ſentences rendues en France dans les tribunaux, il n'y a pas fort long-temps, ordonnoient ſouvent *de comparoir dedans* 14 *nuits*, & comme le jour étoit cenſé amener la nuit avec lui, on dit enſuite *dans* 15 *jours*, façon de parler celtique & romaine tout à la fois. Les Anglois diſent encore aujourd'hui *Senight* pour *Sevennight* (*ſept nuits*), c'eſt-à-dire, une ſemaine, & *fornight* pour deux ſemaines ou 14 jours. Dans les anciennes hiſtoires du Nord il eſt ſouvent parlé d'enfans de deux ou trois nuits, ou de deux hivers & de deux nuits.

(3) *Il éclaire l'air & la terre.* Voici de la phyſique des premiers âges. Dans le beſoin d'expliquer des choſes dont la cauſe eſt obſcure, les hommes de tout pays ont ſuivi la même route; ils ſe ſont repréſenté l'inconnu ſous l'image de ce qu'ils connoiſſoient. C'eſt-là ſans doute la première origine des fables. Nous voyons au premier coup-d'œil que ce ne ſont pas des hommes qui diſpenſent la pluie & le beau temps, qui lancent la foudre, &c. Il a donc fallu imaginer des êtres plus puiſſans pour opérer ces prodiges; & comment ſe les figurer différens des hommes ou des animaux? Ces ſolutions ſatisfaiſoient à-la-fois la curioſité & l'imagination, elles étoient faciles à com-

prendre, elles intéreſſoient le cœur par mille endroits; elles devoient donc faire fortune, & une fortune durable. C'eſt auſſi ce qui eſt arrivé chez toutes les nations du monde. Celles qui ont ouvert les yeux ſur la fauſſeté de ces explications n'y ont même renoncé qu'à regret, & peuvent encore s'en amuſer ſans les croire. On trouvera dans cette mythologie plus d'une preuve que les peuples du Nord n'ont pas moins cédé que les autres à cette pente naturelle, & il faudra convenir avec M. de *Fontenelle* que quoiqu'un ſoleil vif & ardent puiſſe donner aux eſprits une dernière coction qui perfectionne la diſpoſition qu'ils ont à ſe repaître de fables tous les hommes ont pour cela des talens indépendans du ſoleil.

[4] *Et à ſa fille celui du ſoleil.* Le mot de ſoleil eſt encore du genre féminin en Allemand, & la lune du maſculin. Cela avoit lieu autrefois dans preſque tous les dialectes de la langue gothique. Cet endroit renferme une explication à l'antique de toutes les apparences céleſtes. Les poëtes vouloient rendre raiſon des différentes phaſes de la lune, de la fraîcheur du matin, du cours du ſoleil, &c. Je laiſſe à examiner à quelqu'autre commentateur plus verſé que moi dans l'aſtronomie, ſi les taches de la lune ont quelque rapport à l'image que l'*Edda* nous en donne.

[5] *Quelquefois il dévore la lune.* Voilà la cauſe des eclipſes, & c'eſt ſur cette imagination très-ancienne qu'eſt fondé l'uſage général de faire du bruit pour épouvanter le monſtre qui veut dévorer les grands luminaires. Menacés

tant de fois d'être engloutis, y avoit-il lieu d'espérer qu'ils échappassent toujours? Les Celtes qui ne perdoient jamais de vue la ruine future de cet univers ne s'en flattoient pas. Le monstre devoit enfin réussir au dernier jour comme on le verra dans la suite. Je ne dis rien de l'idée que ce même monstre suçoit la substance des hommes qui dépérissent insensiblement. On en trouveroit encore des traces dans des préjugés populaires de nos jours, si la chose en valoit la peine. Il vaut mieux remarquer ici combien nous devons de tranquillité aux progrès des sciences, & en particulier à l'étude de la nature.

SEPTIÈME

SEPTIÈME FABLE.

Du chemin qui mène au Ciel.

GANGLER demande : par quel chemin va-t-on de la terre au ciel ? *Har* répondit en souriant, votre question n'est pas sensée : est-ce qu'on ne vous a pas dit que les dieux ont fait un pont qui va de la terre au ciel ? Vous l'avez sûrement vu, mais peut-être vous l'appelez *l'arc-en-ciel*. Il est de trois couleurs, extrêmement solide, & construit avec plus d'art qu'aucun ouvrage du monde ; mais quoiqu'il soit très-fort, il sera cependant mis en pièces, lorsque les génies du monde de feu après avoir traversé les grands fleuves des enfers passeront sur ce pont à cheval. *Gangler* dit alors : il me semble qu'il y a de la mauvaise foi dans la manière dont ce pont est construit puisqu'il est sujet à se rompre, & que les dieux peuvent faire tout ce qu'ils veulent. Les dieux, répondit *Har*, ne doivent pas être condamnés pour cela ; le pont est fort bon, mais il n'y a rien dans ce monde qui puisse espérer de résister lorsque ces génies de feu sortiront

pour faire la guerre (1). Mais, dit *Gangler*, que fit le père universel après qu'il eût bâti *Asgard ? Har* repliqua : il établit au commencement des gouverneurs, (2) & leur ordonna de juger les différends qui s'élèveroient entre les hommes, & de régler ce qui concernoit le gouvernement de la ville céleste. L'assemblée de ces juges se tient dans la plaine nommée *Ida* qui est au milieu de la résidence divine. Leur premier ouvrage fut de bâtir la salle dans laquelle sont leurs douze siéges, (3) outre le trône que le père universel occupe. Cette salle est la plus grande & la plus magnifique du monde, on n'y voit que de l'or au-dehors & au-dedans; on la nomme *Gladheim* (séjour de la joie.) Ils en construisirent une autre à l'usage des déesses; c'est un séjour très-agréable & très-beau; on l'appelle *Vingolf* (séjour d'amour ou d'amitié.) Enfin ils bâtirent une maison dans laquelle ils posèrent des fourneaux, des marteaux, une enclume, & tous les autres instrumens d'une forge; après quoi ils travaillèrent le métal, la pierre, le bois, & composèrent une si grande quantité de ce métal qu'on appelle *or* qu'ils en firent tous les meubles, & que les harnois même de leurs chevaux

étoient d'or pur ; d'où vient qu'on appelle cet âge, *l'âge d'or* : (4) C'eſt celui qui s'eſt écoulé juſqu'à l'arrivée des femmes ſorties du pays des géans qui le corrompirent. Alors les dieux s'étant aſſis ſur leurs trônes rendirent la juſtice, & délibérèrent ſur ce qui concernoit les *Nains*. Cette eſpèce de créatures s'étoit formée dans la poudre de la terre, comme les vers naiſſent dans un cadavre. En effet c'étoit dans le corps du géant *Ymer* qu'ils s'étoient engendrés, & qu'ils avoient reçu le mouvement & la vie. Dans ces premiers commencemens ils n'étoient que des vers ; mais par l'ordre des dieux ils participèrent à la raiſon de l'homme & à ſa figure, habitant toujours cependant dans la terre & entre les rochers. (5) *Ici ſuit une longue liſte des nains les plus fameux, contenue dans des vers de la Voluſpa. Les uns, eſt-il dit dans ce poëme, demeurent dans les rochers, & les autres dans la pouſſière, &c.*



REMARQUES

SUR LA SEPTIÈME FABLE.

(1) *Quand les génies feront la guerre.*] Il eſt ſingulier de voir revenir ſi ſouvent cette menace. Tous les Celtes penſoient auſſi que la nature étoit ſans ceſſe en danger, & que des ennemis publics & ſecrets après l'avoir long-temps minée & ébranlée améneroient enfin le grand jour de ſa ruine totale. Cette idée mélancolique avoit, je penſe, été priſe originairement de quelqu'un de ces deſordres auxquels notre monde eſt ſouvent expoſé, & où l'on croit voir combattre enſemble les puiſſances qui le gouvernent: quoiqu'elle ait dû s'étendre & s'imprimer avec plus de facilité dans les climats où les ſaiſons ſont ſujettes à des révolutions ſubites & extrêmes, on ſait qu'il n'y a eu preſqu'aucun peuple qui n'ait attendu la fin du monde, qui ne ſe la ſoit repréſentée à ſa manière, ou comme une inondation, ou comme un incendie, ou comme le réſultat d'un combat entre les bons & les mauvais génies. L'*Edda* employe à la fois ces trois moyens, tant ce dogme occupoit l'eſprit des poëtes théologiens du Nord.

(2) *Il établit des gouverneurs.*] Les législateurs des Scythes faiſoient regarder Dieu lui-même comme l'auteur des loix qu'ils donnoient à leurs concitoyens. Il ne faut pas croire

que cette prétention n'ait jamais été qu'une impoſture politique. Quand les hommes furent parvenus à ſe repréſenter les dieux comme les protecteurs de la juſtice & de la bonne foi, les loix qui aſſuroient les droits de ces vertus étant regardées comme l'expreſſion de leur volonté, pouvoient bien être appelées leur ouvrage. Le reſpect & la reconnoiſſance qu'inſpiroit un ſi grand bienfait autoriſoient cette façon de parler mal interprétée dans la ſuite. On ſait que chez tous les peuples la fonction de rendre la juſtice n'a point été d'abord diſtincte du ſacerdoce. Les Celtes conſervèrent cet uſage plus long-temps que les autres. Tous les anciens nous diſent que leurs prêtres étoient les arbitres des différends des particuliers, & des intérêts de la nation, qu'ils adjugeoient les biens diſputés, frappoient d'anathême les rebelles, & puniſſoient de mort les coupables. Comment n'eût-on pas tremblé devant des gouverneurs, qui, pour parler avec l'*Edda*, rendoient la juſtice au nom du Dieu ſuprême ? En effet au rapport de *Céſar* & de *Tacite*, les prêtres ſeuls chez les Germains avoient droit d'infliger des peines, non point au nom du prince ou du peuple, mais au nom du dieu des armées, au nom de ce dieu qui les *avoit établis pour gouverneurs.* [v. *Tacite* Germ. c. 7. *Céſar* L. 6.] De-là vient que ces peuples en embraſſant le chriſtianiſme ſe trouvoient déjà tout diſpoſés à attribuer aux prêtres & aux évêques chrétiens ce pouvoir ſurnaturel & illimité, à avoir pour leurs déciſions cette foi ſans bornes, pour leurs perſonnes ce

respect outré qui ont souvent causé tant de maux.

(3) *Où sont leurs douze siéges.*] Ces juges étoient au nombre de douze. Cela viendroit-il de ce qu'il y avoit douze dieux principaux chez les Celtes, comme chez les Grecs & les Romains ? Je ne le déciderai point; mais je ne puis m'empêcher de trouver ici les premières traces d'un usage qui s'est étendu à bien des choses. *Odin* le conquérant du Nord établit en Suède une cour suprême composée de douze membres qui l'assistoient dans les fonctions du sacerdoce & du gouvernement. On peut croire que ç'a été là l'origine de ce qu'on appela ensuite le sénat, & que la même chose a eu lieu en Dannemarc, en Norvège & dans d'autres états. Les sénateurs jugeoient autrefois en dernier appel les différends considérables; ils étoient, pour ainsi dire, les assesseurs du prince, ils étoient au nombre de douze. *Saxon* nous l'apprend dans la vie du roi *Regner Lodbrog.* Les monumens ne nous manquent point sur ce sujet. On trouve en *Sélande*, en *Suède* près d'*Upsal*, & ailleurs dans le Nord de grosses pierres au nombre de douze, rangées en cercle, & une plus élevée au milieu. Telle étoit dans ces âges rustiques la salle d'audience; les pierres de la circonférence étoient les siéges des sénateurs, celle du milieu le trône du roi. Des monumens semblables se trouvent aussi en Perse près de *Tauris*; on y rencontre fréquemment de grands ronds de pierre de taille; & la tradition du pays porte que ce sont les lieux où les *Caous*,

[les géans] tenoient conſeil. V. *Chardin*, *voyage de Perſe* T. 3. p. 13. Il pourroit bien y avoir quelques veſtiges de cet ancien uſage cachés dans la fable des douze pairs de France, & dans l'inſtitution des douze jurés en Angleterre ; mais c'eſt une conjecture que j'abandonne à mes lecteurs.

(4) *On appelle cet âge l'âge d'or.*] Cet âge d'or de l'*Edda* ne vaut pas celui des poëtes grecs, mais il pourroit bien avoir en revanche l'avantage de quelque réalité. On ne ſauroit douter que cette mythologie, comme toutes les mythologies du monde, ne confonde perpétuellement les dieux naturels avec les perſonnages déifiés à qui on a donné leurs noms. Des hommes illuſtrés par de grandes découvertes, ou par leur attachement au culte des dieux, en ont reçu les noms après leur mort, & les âges ſuivans n'ont bientôt plus ſongé à les diſtinguer. Chez nos Scythes, les premiers qui trouvèrent une mine d'or, ou de quelqu'autre métal, qui furent le mettre en œuvre, & s'en faire un ornement, furent regardés ſans doute comme des perſonnages divins. Une mine offerte par le haſard aura fait aiſément les fraix de cette magnificence paſſagère dont l'*Edda* conſerve ici un foible ſouvenir.

(5) *Habitent entre les rochers.*] Cet endroit mérite quelqu'attention. On y reconnoît un des effets de ce préjugé barbare qui a fait regarder pendant tant d'années les arts & les métiers comme l'occupation des lâches & des eſclaves. Nos pères les Celtes, tant Germains

que Scandinaves ou Gaulois, ſuppoſant dans l'induſtrie quelque choſe de magique & de plus qu'humain, ſe perſuadoient avec peine qu'un artiſte habile pût être de la même eſpèce qu'eux, & venir d'une origine commune. Cette idée étoit aſſez folle, il faut en convenir ; mais voici ce qui put aider à la faire entrer dans les eſprits. Il y eut peut-être une nation voiſine de quelqu'une de celles des Celtes moins belliqueuſe, d'une force & d'une taille inférieures, mais plus adroite, & qui s'appliquant aux ouvrages des mains, en faiſoit avec eux une ſorte de commerce aſſez étendu pour que le bruit s'en répandit en divers lieux. Tout cela conviendroit aſſez aux Lapons, grands docteurs en magie, autant que petits de leur corps, pacifiques juſqu'à la poltronnerie, & d'une induſtrie qui a pu paroître conſidérable autrefois. Les contes qu'on en faiſoit ayant paſſé par les bouches de tant d'ignorans, acquirent bientôt tous les degrés de merveilleux dont ils étoient ſuſceptibles. Ainſi les nains firent bientôt [comme le ſavent tous ceux qui ont un peu lu les anciens romans] des armures enchantées ſur leſquelles les épées, ni les conjurations n'avoient aucun effet: ils avoient des cavernes pleines de tréſors à leur diſpoſition; ce qui, pour le dire en paſſant, a donné naiſſance à un des dogmes de la cabale qui n'eſt peut-être qu'une des branches de la théologie celtique. Comme les nains étoient foibles & peu courageux, on les ſuppoſa ruſés, artificieux, & *déloyaux*, c'eſt le caractère que les romans leur prêtent toujours. Toutes ces

imaginations ayant reçu le sceau du temps & de l'unanimité, ne purent plus être contestées, & les poëtes furent chargés de trouver une origine à ces créatures disgraciées. Cela se fit sans sortir du cadavre du grand géant. Les nains n'avoient d'abord été que les vers qui s'y étoient engendrés; ensuite les dieux leur donnèrent l'intelligence & l'adresse. Par cette fiction on justifioit le mépris qu'on avoit pour eux, on expliquoit leur petitesse, leur industrie, le goût qu'on leur supposoit pour habiter dans des antres & des fentes de rochers. Au reste l'opinion qu'il y a dans la terre des nains ou de petits hommes riches, industrieux & malfaisans, n'est point encore détruite partout. Le peuple en est encore persuadé dans plusieurs pays du Nord. En Islande les bonnes gens montrent des rochers & des collines où ils soutiennent qu'il y a des fourmilières de petits hommes souterrains de la plus petite & de la plus agréable figure.

De même en Norvège le peuple croit encore dans quelques cantons, à l'existence de cette race de nains. Il ne les regarde pas comme des êtres bien méchans, mais il est persuadé cependant qu'ils se plaisent à jouer des tours, à dérober, par exemple, les outils des ouvriers qu'ils leur rendent quelquefois ensuite de leur propre volonté, en faisant de grands éclats de rire à leurs dépens. Ils s'occupent aussi à divers ouvrages; ce sont eux, par exemple, qui taillent les crystaux qu'on trouve dans les rochers, car ils ont beaucoup d'adresse & de goût. [V. Sundmors Beskrivelse c p. 10.]

HUITIÈME FABLE.

De la sainte ville, ou de la résidence des dieux.

GANGLER demanda : quelle est la capitale des dieux, ou la ville sacrée ? *Har* répond : c'est sous le frêne Ygdrasil, que les dieux s'assemblent chaque jour & rendent la justice (1). Mais, dit *Gangler*, qu'y a-t-il à remarquer touchant ce lieu-là ? Ce frêne, dit *Jafnhar*, est le plus grand & le meilleur de tous les arbres : ses branches s'étendent sur tout le monde, & s'élèvent au-dessus des cieux : il a trois racines extrêmement éloignées les unes des autres ; l'une est chez les dieux, l'autre chez les géans, là où étoit autrefois l'abyme ; la troisième couvre les enfers, & c'est sous cette racine qu'est la source des fleuves qui y coulent : un serpent ronge cette racine par dessous ; sous la racine qui va chez les géans est une célèbre fontaine dans laquelle la sagesse & la prudence sont cachées ; celui qui la possède se nomme *Mimis* ; il est plein de sagesse parce qu'il y boit tous les matins. Un jour le père universel vint demander à boire

un coup de cette eau ; mais il fut obligé de laisser pour cela un de ses yeux en gage, comme il est dit dans la *Voluspa* : « *Odin*, où as-tu caché ton œil ? Je le » sais, c'est dans la limpide fontaine de » *Mimis*. Tous les matins *Mimis* verse » de l'hydromel sur le gage qu'il a reçu » du père universel. Entendez-vous » cela, ou non ? » (2) La troisième racine du frêne est dans le ciel, & sous cette racine est la sainte fontaine du temps passé. C'est dans cet endroit que les dieux prononcent leurs sentences. Tous les jours ils s'y rendent à cheval passant sur l'arc-en-ciel qui est le pont des dieux. Voici les noms des chevaux des dieux : *Sleipner* est le meilleur de tous, il a huit pieds & appartient à *Odin*. Les autres sont *Glader*, &c. Le cheval du dieu *Balder* a été brûlé avec lui : pour *Thor* il va à pied au tribunal des dieux, & passe les fleuves à gué tous les jours pour venir juger sous le frêne, car le pont des dieux est tout en feu. Comment, interrompt *Gangler*, est-ce que le pont du ciel est en feu ? *Har* lui dit : ce que vous voyez de rouge dans l'arc-en-ciel est du feu qui brûle dans le ciel. Car les géans des montagnes monteroient au ciel par ce pont, s'il

étoit aisé à tout le monde d'y marcher.

Il y a dans le ciel plusieurs villes fort agréables, & où il y a une garnison divine. Près de la fontaine qui est sous le frêne, il y a une ville extrêmement belle, où demeurent les trois vierges nommées (*Urda*) le *passé*, (*Verandi*) le *présent*, & (*Skulda*) *l'avenir*. Ce sont elles qui dispensent les âges des hommes, on les appelle *Nornes* (fées ou parques:) mais il y en a plusieurs autres qui assistent à la naissance de chaque enfant pour décider de sa destinée. Les unes sont d'origine divine, d'autres descendent des génies, d'autres des nains, comme il est dit dans ces vers : *Il y a des fées de diverse origine, quelques-unes viennent des dieux, d'autres des génies, d'autres des nains. Gangler* dit alors : si les fées dispensent les destinées des hommes, elles les dispensent bien inégalement : quelques-uns sont heureux & riches, d'autres vivent sans bien & sans gloire : ceux-ci parviennent à un âge avancé ; ceux-là meurent de bonne heure. *Har* répondit : les fées qui sont d'une bonne origine sont bonnes, & dispensent de bonnes destinées, mais les hommes à qui il arrive du malheur, doivent l'attribuer aux méchantes fées (3). *Gangler* continue &

veut savoir quelque chose de plus touchant le frêne. *Har* lui dit : voici ce qu'il me reste à vous en dire. Il y a un aigle perché sur les branches du frêne qui sait beaucoup de choses, mais il a entre ses yeux un épervier. Un écureuil monte & descend du frêne semant de mauvais rapports entre l'aigle & le serpent caché sous la racine. Quatre cerfs courent à travers les branches de l'arbre, & en dévorent l'écorce. Il y a tant de serpens dans la fontaine d'où sortent les fleuves des enfers qu'aucune langue ne peut les compter, comme il est dit dans ces vers : « le grand frêne souffre plus de choses » qu'un homme ne peut croire. Un cerf » le gâte en haut, il pourrit dans les » côtés, un serpent le ronge par des- » sous ; & dans ceux-ci, il y a plusieurs » serpens sous le grand frêne, &c. » On raconte de plus que les fées qui se tiennent près de la fontaine du *passé* y puisent de l'eau dont elles arrosent le frêne de peur que ses branches ne pourrissent, ou ne se séchent. Cette eau est si sainte que tout ce qu'elle touche devient aussi blanc que la peau qui enveloppe l'intérieur de l'œuf. Il y a sur ce sujet des vers très-anciens, dont voici le sens : « le grand & sacré frêne est arrosé

» par une eau blanche, d'où vient la » rosée qui tombe dans les vallées, & » qui sort de la fontaine du passé. » Les hommes appelent cette rosée *rosée du miel*; c'est la nourriture des abeilles. Il y a aussi deux cignes dans cette fontaine qui ont produit tous les oiseaux de cette espèce.



REMARQUES

SUR LA HUITIÈME FABLE.

(1) *Rendent la justice.*] On a vu dans la fable précédente que les dieux s'assembloient en plein air dans une vallée. Ici leur principale résidence est sous un frêne : c'est que les dieux ont toujours suivi les usages des hommes. Les Celtes n'ont eu long-temps d'autre lieu de rendez-vous que quelqu'arbre remarquable par sa grandeur & son ancienneté. Les états de l'*Ost-Frise* s'assembloient encore dans le treizième siècle sous trois grands chênes qui étoient près d'*Aurich*, & la plupart des princes d'Allemagne tenoient leurs conférences sous des arbres, il n'y pas plus de trois cent ans. La répugnance que ces peuples avoient pour les lieux fermés, la crainte de se mettre entre les mains d'un perfide plus fort dans son donjon que les loix & les magistrats, enfin ce respect si ancien & qui n'a pas cessé partout, que la religion inspiroit pour les arbres sont probablement les causes de l'usage singulier auquel l'*Edda* fait ici allusion.

(2) *Entendez-vous cela ou non ?*] On ne peut répondre que par la négative. Toute cette description est assurément allégorique; on y entrevoit quelques lueurs. On croit voir, par exemple, en général que le grand frêne est une image du monde physique & peut-être

du monde moral en même temps. *C'est le plus grand, le plus beau des arbres, ses racines touchent au ciel, & aux enfers, ses branches s'étendent à l'infini.* Mais en même temps qu'il offre ce pompeux spectacle il est la proie de mille ennemis, des serpens rongent ses racines, il est dévoré dans son sommet par un cerf, il pourrit dans les côtés *Il souffre plus de maux qu'un homme ne peut le croire*, & on verra plus bas, qu'au dernier jour ce *frêne sublime* sera violemment ébranlé. C'est donc ici sous une autre image cette même doctrine qui s'est déjà annoncée dans l'*Edda* & qui y sera de plus en plus développée. Doctrine qui présente ce monde comme étant toujours en proie à des puissances qui le menacent & qui le détruiront enfin, doctrine triste & affligeante peut être plus que mal fondée, qui semble indiquer que les peuples Celtes qui l'avoient particulièrement adoptée recevoient du climat une imagination noire & défiante, ou qu'ils avoient mieux conservé que les autres un souvenir confus de ces grandes catastrophes auxquelles on ne peut guères douter que notre globe n'ait été une fois exposé.

(3) *L'attribuer aux méchantes fées.*] Voici une théorie complète de la feerie. On trouve dans ce passage de l'*Edda* le germe de ce que les romans anciens, & les superstitions populaires ont développé & appliqué à tant de choses. Tous les Celtes ont eu la plus grande vénération pour les fees, & elles le méritoient bien, puisque le sort de chaque homme étoit entre leurs mains. Les romans nous avoient

bien appris qu'il y en avoit de bonnes & de mauvaises, mais ils ne mettoient pas d'autres différences entr'elles. Les trois principales, selon l'*Edda*, sont le *présent*, le *passé*, & l'*avenir*, circonstance qui manquoit à la fable des parques grecques, & qui n'est pas mal imaginée. Les Romains qui agrandissoient le ciel à mesure qu'ils étendoient leur empire, ayant adopté ces divinités celtiques, leur consacrèrent divers monumens dont quelques-uns ont été retrouvés. Ces monumens s'accordent très-bien avec l'*Edda*. Ils représentent presque tous trois femmes. Les oracles qu'elles prononçoient les avoient rendues très-célèbres. On y recouroit surtout à la naissance des enfans. Il y avoit des cavernes en divers lieux où l'on croyoit pouvoir jouir de leur présence & les entendre parler. Quelques endroits portent encore le nom de *four aux fées*, de *puits aux fées*, de *grottes des fées*, &c. *Saxon* le grammairien parle d'une chapelle où le roi *Fridleif* alla les consulter sur le sort de son fils *Olaüs*, & il ajoute qu'il y vit trois filles assises. *Saxo.* L. 6. Cette superstition générale en Europe a duré presqu'aussi long-temps que celle qui faisoit croire aux sorciers. On voit par le procès de la *pucelle d'orléans* qu'elle fut accusée d'être allée souvent consulter les fées vers un certain chêne dans un lieu écarté. Ces fées étoient, je pense, dans leur origine des prophétesses déifiées. Les femmes des Celtes avoient des talens particuliers pour renchérir sur toutes les superstitions, & pour tirer de tout des augures. Celles qui se feront

le plus distinguées dans cet art auront été mises au rang des déesses. Comme elles prédisoient le sort des hommes, on a bien pu croire qu'elles le faisoient: & c'est ainsi sans doute que de proche en proche on a abandonné toute la nature à leur disposition. Cette erreur est d'ancienne date. Sous *Vespasien* il y avoit chez les Germains, au rapport de *Tacite*, une fille nommée *Velleda*, moitié prophéteffe & moitié fée, qui du haut d'une tour où elle vivoit en recluse, exerçoit au loin une puissance égale ou supérieure à celle des rois, *latè imperitabat*, dit *Tacite*. Les plus illustres guerriers n'entreprenoient rien sans son aveu, & lui consacroient une partie du butin. V. *Tacite* hist. L. 4. & 5. On a parlé ailleurs de la grande considération dont les femmes jouissoient chez les Germains & les Scandinaves. J'ajouterai à l'occasion des fées & du culte qu'on leur rendoit chez ces peuples, que les femmes partageoient avec leurs maris les fonctions du sacerdoce, qu'elles égorgeoient les victimes, & même les victimes humaines, & fondoient, comme on le vit dans la guerre des Cimbres, leurs divinations sur la manière dont elles voyoient couler le sang de ces malheureux. Une autre de leurs fonctions à la guerre étoit de dévouer l'armée ennemie par d'horribles imprécations. Elles avoient des fêtes, des lieux sacrés, des oracles qui n'étoient que pour leur sexe. Enfin elles jouoient le plus grand rôle dans tout ce qui tenoit à la religion, & par cela même dans toutes les affaires de ce monde. Les

Germains, dit *Tacite*, *vont jusqu'à croire qu'il y a quelque chose de divin dans ce sexe. Dociles à ses conseils, ils les regardent comme des oracles.* Voilà le principe de la féerie. Tout ce qu'on a vu dans les âges suivans n'en étoit qu'une conséquence. C'étoit une grande habileté aux femmes de ces temps-là que d'avoir su établir l'opinion de leur *divinité* chez des hommes féroces qui n'estimant que la force & la valeur n'auroient eu sans ce préjugé que du mépris pour les femmes à l'exemple de tous les autres peuples sauvages. Dans la suite à mesure qu'elles ont réussi à les civiliser & à les adoucir cette ressource leur est devenue moins nécessaire, & enfin cet artifice fondé sur la superstition leur a paru tout-à-fait inutile surtout dans la plupart de nos monarchies modernes. Leur force y dérive de la foiblesse & de la frivolité des hommes. Elles ne sont plus des divinités que pour les poëtes, mais *dociles à leurs conseils*, *les hommes ne les regardent pas moins comme des oracles.*

NEUVIÈME FABLE.

Des villes qui ſont dans le ciel.

GANGLER dit à *Har*: vous me racontez des choſes fort étonnantes; mais quelles ſont les autres villes ſacrées qu'on voit dans le ciel? *Har* lui dit: on y voit encore pluſieurs villes très-belles. Dans l'une nommée *Alfheim* (1) demeurent des génies lumineux; mais les génies noirs habitent ſous la terre, & ſont fort différens des autres par leur air, & ſurtout par leurs actions. Les génies lumineux ſont plus brillans que le ſoleil, mais les noirs ſont plus noirs que la poix. Il y a auſſi dans ces lieux une ville qui ne cède à aucune en beauté, & une autre dont les murs, les colonnes & l'intérieur ſont d'or, & le toît d'argent. On y voit auſſi la ville nommée le *mont céleſte*, ſituée ſur la frontière à l'endroit où le pont des dieux touche au ciel. La grande ville qui appartient à *Odin* eſt toute bâtie de pur argent; c'eſt-là qu'eſt le trône royal, appelé la *terreur des peuples*. Quand le Père Univerſel y eſt aſſis, il peut contempler toute la terre. A l'extrémité du ciel

vers le midi eſt la plus belle de toutes les villes ; on l'appelle *Gimle*. Elle eſt plus brillante que le ſoleil même, & ſubſiſtera encore après la deſtruction du ciel & de la terre : les hommes bons & intègres y habiteront pendant tous les âges. Le poëme de la *Voluſpa* en parle ainſi : « Je ſais qu'il y a un palais plus brillant » que le ſoleil & tout couvert d'or dans » la ville de *Gimle ;* les hommes ver- » tueux y doivent habiter & y vivre heu- « reux pendant tous les âges. » (2) *Gangler* demande alors : qui eſt - ce qui préſervera cette ville lorſqu'une noire flamme viendra conſumer le ciel & la terre ? *Har* repliqua : on nous a dit qu'il y a vers le midi un autre ciel plus élevé que celui-ci, & que l'on nomme *bleu-clair*, & au-deſſus de celui-là un troiſième ciel plus élevé encore appelé *le vaſte*, dans lequel nous croyons que doit être cette ville de *Gimle ;* mais pour le préſent il n'y a que les génies lumineux qui y demeurent.

※

REMARQUES

SUR LA NEUVIÈME FABLE.

(1) *Alfheim* ſignifie *ſejour des génies*; peut-être plus particuliérement des génies qui habitent les montagnes, les lieux élevés, *Alf* ou *alp*, mot qui, dans toutes les branches de la langue celtique, a déſigné les hautes montagnes. Ces génies dont il eſt ici queſtion ſont les fées du ſexe maſculin; on voit qu'il y en a de bons & de mauvais, car il n'y a pas apparence qu'on ait accordé quelque bonne qualité à des créatures plus noires que la poix. Je me laſſe d'obſerver que toutes les nations celtiques ont eu de ces génies. Les romans de chevalerie ſont pleins de traits qui ſe rapportent à cette imagination. Il en eſt de même chez les Perſans. Le peuple ſe perſuade auſſi en pluſieurs endroits de la haute Allemagne que ces génies viennent de nuit ſe coucher ſur ceux qui dorment à la renverſe, & leur cauſer cette ſuffocation qu'on nomme en françois le *cochemar*. On s'en ſervoit encore pour rendre raiſon de certaines illuſions voluptueuſes ordinaires dans les ſonges, & de-là viennent les fables des *incubes* & des *ſuccubes*, & l'opinion très-générale qu'il y avoit des génies & des ſylphes des deux ſexes qui ne dédaignoient point le commerce des humains. Avec une ſeule fiction

auſſi féconde que celle-là on pouvoit ſe paſſer de toute notre phyſique, & ne pas laiſſer un ſeul phénomène ſans explication. Pour cela il falloit ſeulement des génies bons & mauvais comme on en voit ici. Quant aux mauvais, c'étoit ſurtout à l'heure de midi qu'on les redoutoit; & en quelques endroits on ſe fait encore un devoir de tenir compagnie à cette heure aux femmes en couche, de peur que le démon du midi ne les attaque, s'il les trouve ſeules. Cette ſuperſtition n'a pas plus été inconnue en France qu'ailleurs, & elle eſt venue de l'Orient. St. *Baſile* recommande de prier Dieu quelque temps avant midi pour détourner ce danger, & un paſſage des pſaumes de David ſemble y faire alluſion. Les Celtes offroient des ſacrifices dans la même vue. Quelqu'un a dit plaiſamment que le vrai démon du midi étoit la faim quand on n'avoit pas de quoi la ſatisfaire. A la vue de tant de craintes chimériques & de pratiques gênantes & abſurdes dont nous ſommes aujourd'hui délivrés, qui pourra ne pas applaudir aux progrès des ſciences & des lettres?

(1) *Vivre heureux pendant tous les âges.*] L'*Edda* traitera encore la même matière avec plus d'étendue dans un autre endroit; c'eſt-là que je renvoye, pour éviter les répétitions, diverſes remarques que j'aurois à faire ſur ce paſſage important.

DIXIÈME FABLE.

Des dieux en qui l'on doit croire.

GANGLER continue, & demande: qui ſont les dieux que les hommes doivent reconnoître ? *Har* lui répond: il y a douze dieux que l'on doit ſervir. *Jafnhar* prend la parole & dit: les déeſſes ne ſont pas moins ſaintes. *Tredie* ajoute: *Odin* eſt le premier & le plus ancien des dieux, il gouverne toutes choſes; & quoique les autres dieux ſoient puiſſans, cependant ils le ſervent tous comme des fils ſervent leur père. (1) Sa femme *Frigga* prévoit les deſtinées des hommes, mais elle ne révèle jamais l'avenir, comme cela paroît par ce diſcours en vers qu'*Odin* tint un jour à *Loke* : « inſenſé *Loke* ! » comment veux-tu connoître la deſti- » née ? *Frigga* ſeule connoît l'avenir, » mais elle ne le découvre à perſonne. » *Odin* eſt appelé le père univerſel parce qu'il eſt le père de tous les dieux. On l'appelle auſſi le père des combats parce qu'il adopte pour ſes fils tous ceux qui ſont tués les armes à la main; il

il leur aſſigne pour ſéjour les palais de *Valhalla* & de *Vingolf*, & leur fait donner le nom de héros. Il a beaucoup d'autres noms encore, &c. *Gangler* dit là-deſſus : voilà bien des noms, & je ſuis sûr qu'il faut être bien ſavant pour les connoître tous diſtinctement, & ſavoir à quelle occaſion ils lui ont été donnés. *Har* répondit : il faut sûrement une grande habileté pour ſe reſſouvenir de tous ces noms : je vous dirai cependant en peu de mots que la principale raiſon qui les lui a fait donner, c'eſt la grande diverſité des langues ; (3) car chaque peuple voulant l'adorer & lui adreſſer des vœux, a été obligé de traduire ſon nom dans ſa propre langue. Quelques-uns de ſes autres noms ſont venus des aventures qui lui ſont arrivées dans ſes voyages, & qui ſont racontées dans les anciennes hiſtoires ; & vous ne ſauriez paſſer pour un homme habile ſi vous n'êtes pas en état de rendre compte de toutes ces merveilleuſes aventures.

REMARQUES

SUR LA DIXIÈME FABLE.

(1) *Ils le servent tous comme des fils servent leur père.*] Je suis obligé de revenir encore à *Odin*. Il n'y a rien dans toute l'antiquité payenne de plus formel sur la suprématie d'un dieu que ce passage. Le nom de *As* ou seigneur lui est encore donné dans cet endroit ; les Gaulois l'appeloient de la même manière *Æs*, ou avec une terminaison latine *Esus*, car divers manuscrits de Lucain qui parle de ce dieu portent *Esus* sans aspiration. J'ai dit ailleurs que *Suétone* nous assure positivement la même chose des Etrusques. Les auteurs romains l'ont souvent appelé le *Mars* des peuples Celtes, parce que, comme l'*Edda* l'établit clairement ici, il étoit le même que le dieu de la guerre. Ainsi, quoiqu'en dise le savant abbé *Banier*, cet *Esus* nommé dans les monumens de la cathédrale de Paris est tout à la fois le dieu suprême, & pour parler avec l'*Edda*, *le père des combats*, comme le P. *Pezron* l'avoit avancé. Voy. la *Mythol. & les fables expliq.* T. II. p. 650. M. *Pelloutier* a, ce me semble, prouvé incontestablement que le dieu suprême des Celtes, *Esus*, *Teut*, ou *Odin* étoit le dieu de la guerre. Il ne faut pas objecter que le père des dieux & des hommes n'a pu être appelé en même temps le *pere des*

combats ſans une contradiction manifeſte; l'*Edda* établit ce fait de manière à n'en pouvoir douter: d'ailleurs les contradictions n'empêchent pas toujours une opinion d'être reçue; on trouve des arrangemens & des explications. Les Celtes regardoient la guerre comme une occupation très-ſainte. Elle fourniſſoit, ſuivant eux, une occaſion de montrer ſa bravoure, de remplir les vues de la providence qui avoient été de nous placer ici-bas comme ſur un champ de bataille, & de ne rien accorder qu'à la force & à la valeur.

(2) On trouve ici une nouvelle preuve de ce que j'ai obſervé ci-deſſus du don de prophétie que les Celtes croyoient appartenir particulièrement aux femmes. *Frigga* l'épouſe du dieu ſuprême, la première des déeſſes connoiſſoit ſeule l'avenir. Elle étoit la patronne de toutes les ſybilles, de toutes les devineresses, de toutes les fées qui, lorſque le chriſtianiſme eut prévalu, ne portèrent plus que le nom ignoble de *ſorcières*.

(3) *C'eſt la grande diverſité des langues.*] Ce raiſonnement ſur les noms d'*Odin* peut enfermer quelque choſe de vrai. Le texte apporte un grand nombre de ces noms que j'ai ſupprimés par égard pour les oreilles qui ne ſont pas accoutumées aux ſons gothiques. Il eſt certain que preſque tous les noms donnés au dieu ſuprême ont été des épithètes priſes des qualités qu'on lui attribuoit, des lieux où on l'adoroit, des choſes qu'il avoit faites, &c. Cette diverſité de noms a ſouvent trompé les ſavans qui ſe ſont appliqués à

l'étude de la religion celtique, comme ceux qui ont travaillé ſur la mythologie greeque ou romaine. Dans les anciennes poéſies Islandoiſes on trouve le Dieu ſuprême déſigné de plus de cent-vingt & ſix manières différentes. Elles ſont toutes rapportées dans la *Scalda* ou le dictionnaire poétique. Il falloit donc en effet quelque étude pour pouvoir rendre compte de toutes ces dénominations, parmi leſquelles il y en a pluſieurs qui ſont alluſion à des événemens particuliers.

ONZIÈME FABLE.

Du dieu Thor fils d'Odin.

LA-DESSUS *Gangler* demande : comment s'appelent les autres dieux, quelles sont leurs fonctions, & qu'ont-ils fait de glorieux? *Har* lui dit: *Thor* est le plus illustre d'entr'eux; on l'appelle *Asa-Thor*, c'est-à-dire *le seigneur Thor*, ou *Ake-Thor*, *l'agile Thor*. C'est le plus fort des dieux & des hommes (1). Il possède dans son royaume un palais où il y a 540 salles; c'est la plus grande maison qu'on connoisse, comme cela est dit dans le poëme de *Grimnis*. « Il y a 540 » salles dans le palais tortueux du *dieu* » *Thor*; & je crois qu'il n'y a pas de » plus grande maison que celle de cet » aîné des fils ». Le char de *Thor* est tiré par deux boucs; c'est sur ce char qu'il va dans le pays des géans. Il possède de plus trois choses précieuses; la première est une massue que les géans de la gelée & ceux des montagnes reconnoissent bien quand ils la voyent lancée contr'eux dans les airs; & cela n'est pas étonnant, car ce dieu a souvent brisé

de cette maſſue les têtes de leurs pères & de leurs parens. Le ſecond joyau qu'il poſsède, eſt ce qu'on nomme le *baudrier de vaillance* ; lorſqu'il le ceint, ſes forces s'augmentent de moitié. Le troiſième qui eſt fort précieux ſont ſes gants de fer dont il ne peut ſe paſſer quand il veut prendre le manche de ſa maſſue. Perſonne n'eſt aſſez ſavant pour rapporter tous ſes merveilleux exploits ; cependant je pourrois vous en raconter un ſi grand nombre que le jour finiroit plutôt que les récits de tous ceux dont je me ſouviens. *Gangler* lui dit alors : J'aime mieux apprendre quelque choſe des autres fils d'*Odin*. *Har* lui répondit en ces mots.



REMARQUES

Sur la onzième Fable.

(1) *Thor est le plus fort des dieux & des hommes.*] On se rappellera ici ce que j'ai dit plus haut de cette divinité des Celtes. La fonction de lancer la foudre qu'on lui attribuoit la faisoit passer pour la plus belliqueuse & la plus redoutable de toutes. C'étoit aussi *Thor* qui régnoit sur les airs, distribuoit les saisons, excitoit ou appaisoit les tempêtes. *Thor*, dit Adam de Brême, *est le dieu qui suivant ces peuples gouverne le tonnerre, les vents, les pluies, le beau temps & les récoltes..* v. Hist. Eccles. Cette massue qu'il lançoit contre les géans des montagnes, & avec laquelle il leur brisoit la tête, est sans doute la foudre qui tombe le plus souvent sur les lieux élevés. On le regardoit en effet comme une divinité favorable aux hommes, comme celui qui les défendoit contre les attaques des géans & des mauvais génies. Il les combattoit & les poursuivoit sans cesse. Le nom de son palais signifie *asyle contre la terreur* : comme il étoit le premier né du dieu suprême, *l'aîné des fils*, pour parler avec l'*Edda*, la première & la principale intelligence provenue de l'union de dieu avec la matière, on en avoit fait une divinité mitoyenne, un médiateur entre dieu & les hommes. Il est

la plus grande solennité de l'année; on l'appeloit en plusieurs endroits *Jole* ou *Juul*, peut-être du mot de *Hiaul* ou *Houl* qui signifie encore aujourd'hui *le soleil* dans les langues de *Basse-Bretagne* & de *Cornouailles*. Quand la religion celtique céda à la chrétienne, les réjouissances, les festins, les assemblées nocturnes que cette fête autorisoit ne furent point supprimées, tout indécentes qu'elles étoient. On eut craint de tout perdre en voulant tout gagner. Il falut se contenter d'en sanctifier le but, en les appliquant à la naissance de N. S., dont l'anniversaire tomboit sur un temps peu éloigné. Dans les langues du Nord *Juul* signifie aujourd'hui la fête de Noël, & la manière dont le peuple la célèbre en divers endroits, rappelle, aussi bien que ce nom, diverses circonstances de sa première origine. J'ai déjà remarqué que dans toutes les langues du Nord le jour consacré à *Jupiter tonnant* l'étoit au dieu *Thor*, & étoit nommé *Thorsdag*, &c. c'est le jeudi.

DOUZIÈME FABLE.

Du dieu Balder, & du dieu Niord.

LE ſecond fils d'*Odin* ſe nomme *Balder* : il eſt d'un très-bon naturel, fort loué des hommes, ſi beau de ſa figure & d'un regard ſi ébloüiſſant qu'il ſemble répandre des rayons : (1) & pour vous faire comprendre la beauté de ſes cheveux, vous devez ſavoir que l'on appelle la plus blanche de toutes les herbes *le ſourcil de Balder*. Ce dieu ſi brillant & ſi beau eſt auſſi très-éloquent & très-benin ; mais telle eſt ſa nature qu'on ne peut jamais rien changer aux jugemens qu'il a prononcés. Il demeure dans la ville de *Breidablik* dont j'ai déjà parlé. Cette demeure eſt dans le ciel, & rien d'impur ne peut y demeurer, comme il eſt dit dans ces vers : » *Balder* poſsède » le palais dans *Breidablik*, & je ſais » qu'il y a dans ce lieu des colonnes » ſur leſquelles ſont gravées des runes » propres à évoquer les morts. » Le troiſième dieu eſt celui qu'on nomme *Niord*. Il demeure dans le lieu nommé *Noatun*. Il eſt le maître des vents, il

appaise la mer & le feu. (2) On doit l'invoquer pour qu'il rende heureuses la navigation, la chasse & la pêche. Il est si riche qu'il peut donner à ceux qui le servent des pays & des trésors, & il mérite aussi d'être invoqué à cause de cela. *Niord* n'est pas de la race des dieux. Il a été élevé dans le pays des *Vanes*, mais les *Vanes* le donnèrent en ôtage aux dieux, & prirent en sa place *Haner*; par ce moyen la paix fut rétablie entre les dieux & les *Vanes*. *Niord* a épousé *Skada* fille du géant *Thiasse*. Elle préfère de demeurer dans les lieux qu'habite son père, c'est-à-dire, dans le pays des montagnes; mais *Niord* aime mieux demeurer près de la mer : cependant ils sont enfin convenus qu'ils passeroient neuf nuits dans les montagnes, & trois sur les bords de la mer. Un jour *Niord* revenant des montagnes composa cette chanson : « que je hais le séjour des » lieux montueux! Je n'y ai passé que » neuf nuits, mais qu'elles m'ont semblé » longues! On n'y entend que les hurle- » mens des loups, au lieu du doux chant » des cygnes qui habitent les rivages. » *Skada* fit ces vers pour lui répondre. » Est-ce que je puis mieux dormir dans » la couche du dieu de la mer, pen-

» dant que les oiseaux accourans tous les » matins de la forêt me réveillent par » leurs cris ? » Alors *Skada* s'en retourna dans les montagnes où demeure son père : là souvent prenant son arc, & chaussant ses patins, elle s'occupe à la chasse des bêtes féroces.



REMARQUES

SUR LA DOUZIÈME FABLE.

(1) *Il ſemble répandre des rayons.*] De toutes les nations qui ont ſuivi la religion celtique, il n'y en a aucune qui nous en ait tranſmis les détails que les Islandois. Si nous ne ſommes donc pas toujours en état de prouver que certains points de la doctrine de l'*Edda* ayent été reçu par les autres peuples Celtes, faudra-t-il en conclure que ces dogmes leur ayent été inconnus ? L'analogie nous autoriſe à juger le contraire. Les conformités qui ſe trouvent dans la partie qui nous eſt connue répondent pour celle qui ne l'eſt pas. Mais ce raiſonnement que je crois fondé ne me diſpenſera pas de chercher ſoigneuſement ces rapports dans les ruines de l'antiquité où j'en pourrai trouver des veſtiges. Il y a ici matière à s'exercer. Qui eſt ce dieu *Balder* ? Les autres peuples de l'Europe l'ont ils connu ? Il me paroît vraiſemblable que *Balder* eſt le même que les Noriciens & les Gaulois adoroient ſous le nom de *Belenus*. C'étoit un dieu aſſez célèbre chez les Celtes. Pluſieurs inſcriptions en font mention. On a même trouvé des monumens où il eſt déſigné par ſes attributs. Celui qui a été long-temps conſervé au château de *Polignac* le repréſentoit avec une tête rayon-

nante, & une grande bouche ouverte, ce qui convient trait pour trait à la peinture qu'en fait ici l'*Edda* comme d'un dieu resplendissant & éloquent. On peut croire que *Belen* & *Balder* viennent de la même origine, c'est-à-dire, du mot Phrygien *Bal* ou *Ballen* qui signifie *roi*, & qu'on donnoit autrefois au soleil. *Selden* croit que les anciens Bretons l'appeloient *Belertucades*, *de Diis Syris* Synt. 2. c 1. C'étoit l'*Apollon* des Grecs & des Romains, le soleil considéré comme un astre benin & salutaire qui chassoit les maladies, animoit les esprits, échauffoit l'imagination, cette mère féconde de la poésie & de tous les autres arts.

(1) *Il appaise la mer & le feu.*] Ce dieu a été adoré par tous les anciens Celtes sans excepter les Perses, & les peuples des environs du Pont Euxin & de la mer Caspienne. Ils plaçoient tous un génie ou un dieu dans les eaux, soit de la mer, soit des fleuves ou des fontaines. Ce dieu vouloit être adoré, servi, comblé de présens. En divers endroits des Gaules, on lui consacroit toutes les années des animaux, des étoffes précieuses, des fruits, de l'or & de l'argent. Tel étoit cet étang situé près de *Toulouse*, où l'on avoit jeté à son honneur de grandes richesses. On le croyoit prompt à s'irriter, & d'une bonté tout au moins fort équivoque, ce qui ne convenoit pas mal au maître d'un élément perfide. Aussi l'*Edda* se fait scrupule de le croire de la même famille que les dieux. Le petit peuple de divers endroits d'Allemagne & du Nord est encore persuadé de nos jours,

que les hommes lui doivent un tribut annuel, & que lorſqu'un homme ſe nôye, c'eſt ce dieu qui l'a emporté. On l'appelle en Allemagne *der Nix*, & autrefois dans le Nord *Nocken* ; on n'avoit pas d'autre phraſe pour déſigner la mort d'un homme qui périſſoit dans les eaux que de dire, *Nocken* l'a pris ; & c'eſt de-là ſans doute que vient le mot François *noyer*. Les Gaulois appeloient cette divinité *Neith* ; on croyoit qu'elle réſidoit dans la mer & dans les étangs : il y avoit près de Genève dans le lac qui porte le nom de cette ville un rocher qui lui étoit conſacré, & qui porte encore le nom de *Neiton*; ce nom ſe rapproche extrêmement de celui de *Noatun* qui ſuivant l'*Edda* eſt le ſéjour du dieu des eaux. Les Romains avoient retenu & le culte & le nom de ce Dieu ſervi par les anciens peuples Celtes d'Italie. C'étoit leur *Neptune*. En général toutes les nations de l'Europe ont eu beaucoup de vénération pour cette divinité, & rien n'a été plus difficile que de les détourner du culte qu'elles lui rendoient; c'eſt le ſujet des défenſes d'un grand nombre de conciles. Au ſein même du chriſtianiſme le peuple a continué long-temps à ſe rendre en foule auprès de certaines fontaines, pour adorer le génie bienfaiſant qui par un pouvoir incompréhenſible faiſoit couler ſes eaux avec une abondance toujours égale : on les couvroit de fleurs & de préſens : on y faiſoit des libations.

O fons Blanduſiæ ſplendidior vitro,
Dulci digne mero; non ſine floribus
Cras donaberis hædo......

TREIZIÈME FABLE.

Du dieu Frey, & de Freya.

NIORD eut enſuite dans ſa demeure de *Noatun* deux enfans nommés *Frey* & *Freya*, tous les deux beaux & puiſſans. *Frey* eſt le plus doux de tous les dieux, il gouverne la pluie & le ſoleil, & tout ce qui naît de la terre. Il faut l'invoquer pour obtenir une ſaiſon favorable, l'abondance & la paix; car c'eſt lui qui diſpenſe la paix & les richeſſes. *Freya* eſt la plus favorable des déeſſes; le lieu où elle habite dans le ciel ſe nomme *l'union des peuples*. Elle va à cheval partout où il y a des combats, & s'attribue la moitié des morts; l'autre moitié eſt à *Odin*. Son palais eſt grand & magnifique, elle en ſort aſſiſe ſur un char traîné par deux chats. Elle exauce très-favorablement les vœux de ceux qui lui demandent ſon aſſiſtance. C'eſt d'elle que les dames ont reçu le nom qu'on leur donne dans notre langue. Elle aime beaucoup les poéſies galantes, & il eſt bon de l'adorer pour être heureux en amour. *Gangler* dit là-deſſus: tous ces dieux me paroiſſent

avoir bien de la puiſſance, & il n'eſt pas étonnant que vous ayez la vertu d'opérer tant de belles choſes, (1) puiſque vous ſavez quelles ſont les qualités & les fonctions de chaque dieu, & ce qu'il faut lui demander pour réuſſir; mais y en a-t-il encore d'autres que ceux que vous avez nommés?

REMARQUES

SUR LA TREIZIÈME FABLE.

Frey eſt quelque intelligence ou divinité ſubalterne qui réſidoit dans les airs. *Freya* qui a été ſouvent confondue avec *Frigga* eſt la déeſſe de l'amour, la *Vénus* des Scandinaves. Les dames ſe nomment en Danois *Fruer*, & en ancien gothique le mot de *Freya* paroît avoir ſignifié la même choſe. Ce mot a une analogie remarquable avec ceux de *frayer* en françois, de *friand* qui ne ſignifioit autrefois que *déſireux*, de *frija* qui ſignifie en ſuédois *être amoureux*, *rechercher en mariage*, de *friar*, un *galant*. Le nom d'*Aphroditis* donné à *Vénus* par des peuples de Grèce n'auroit-il pas auſſi quelque rapport avec ceci ? La galanterie étant une des principales vertus de tout vaillant chevalier, il étoit juſte que la déeſſe de l'amour fût chargée de récompenſer au moins une partie de ceux qui mouroient les armes à la main.

(1) *Il n'eſt pas étonnant*, *&c.*] Les peuples établis dans la Scandinavie avant l'arrivée d'*Odin* étoient des gens fort ſimples, & qu'on étonnoit aiſément. Ce conquérant les ſoumit autant par des déhors impoſans que par la force des armes. Surpris de ſes ſuccès que leur ignorance avoit faits & ne pouvoit comprendre, ils avoient envoyé chez *Odin*

même pour tâcher d'en découvrir la cause. On a vu que c'étoit le but de *Gangler*, ou du roi qui en avoit pris le nom. Il apprend ici tant de circonstances nouvelles des fonctions des divers dieux, & du culte qu'on doit leur rendre pour s'attirer leur faveur, qu'il croit avoir découvert le mystère, & s'être mis en état de balancer le crédit de son rival.

QUATORZIÈME FABLE.

Du dieu Tyr, & du dieu Brage.

HAR répondit : il y a le dieu *Tyr* qui eſt le plus hardi & le plus intrépide des dieux : il diſpenſe les victoires à la guerre ; c'eſt pourquoi les guerriers font bien de s'adreſſer à lui. Il eſt paſſé en proverbe de dire *brave comme Tyr*, pour déſigner un homme qui ſurpaſſe les autres en valeur. Voici une preuve de ſon intrépidité. Les dieux voulurent un jour perſuader au loup *Fenris* leur ennemi de ſe laiſſer attacher ; mais celui-ci craignoit que les dieux ne vouluſſent plus le délier enſuite, & il refuſa conſtamment de ſe laiſſer enchaîner, juſqu'à ce que *Tyr* eût mis ſa main en gage dans la gueule de ce monſtre. Les dieux n'ayant pas jugé à propos de retirer ce gage, le loup emporta la main du dieu, la coupant dans l'endroit qu'on nomme à cauſe de cela l'*articulation du loup*. Depuis ce temps-là le dieu n'a plus qu'une main : ſa grande prudence a donné lieu à cette façon de parler : *il eſt prudent comme Tyr* ; mais on ne croit pas qu'il aime à voir

les hommes vivre en paix. Il y a un autre dieu nommé *Brage* qui est célèbre par sa sagesse, par son éloquence, & son air majestueux. Non-seulement il est très-habile dans la poésie, mais c'est de lui que cet art est appelé *Brager*, & que les poëtes distingués ont reçu leurs noms. Sa femme s'appelle *Iduna*; elle garde dans une boëte des pommes dont les dieux goûtent quand ils se sentent vieillir, parce qu'elles ont le pouvoir de les rajeunir. C'est par ce moyen qu'ils subsisteront jusqu'aux ténèbres des derniers temps. Là-dessus *Gangler* s'écria: certainement les dieux ont confié un grand trésor à la garde & à la bonne foi d'*Iduna*. *Har* souriant lui dit: aussi arriva-t-il qu'ils coururent une fois le plus grand risque du monde, comme je pourrai vous le raconter, quand vous aurez appris les noms des autres dieux.

*

REMARQUES

SUR LA QUATORZIÈME FABLE.

Tyr étoit quelque divinité inférieure qui présidoit particulièrement aux combats. Je ne crois pas qu'il en soit fait mention autre part que dans l'*Edda* & les autres monumens Islandois. Cependant il est certain que ce dieu a été adoré par toutes les nations du Nord, puisque dans tous les dialectes de ses divers peuples le nom du jour de *Mars* ou de *Mardi* a été formé du nom de *Tyr*. Ce jour se nomme *Tirsdag* en Danois & en Suédois, & dans d'autres dialectes par un léger adoucissement *Thisdag*, *Distag*, *Tusdag*. *Tacite* est encore ici comme partout dans un parfait accord avec nos monumens. Il rend le nom de *Tyr* par celui du dieu *Mars*, & en fait une divinité subalterne & inférieure au dieu *Odin* qu'il a désigné par le nom de *Mercure*. A l'égard du dieu *Brage*, on ne le connoît guères, quoiqu'on sache que les Gaulois avoient aussi un dieu de l'éloquence, nommé par les Romains *Hercule Ogmius*. Les pommes d'*Iduna* sont d'une invention assez agréable: on y retrouve le systême favori des Celtes sur le dépérissement insensible & continuel de la nature & des dieux qui lui étoient unis ou en dépendoient.

QUINZIÈME FABLE.

De Heimdall, & de quelques autres dieux.

UN autre dieu très-ſaint & très-puiſſant eſt celui qu'on nomme *Heimdall* : il eſt fils de neuf vierges qui ſont ſœurs ; on l'appelle auſſi le dieu *aux dents d'or*, parce qu'il a les dents de ce métal ; il demeure au bout du pont du ciel dans le chateau nommé le *fort céleſte*. C'eſt le gardien ou le portier des dieux. Il lui eſt ordonné de ſe tenir à l'entrée du ciel pour empêcher les géans de forcer le paſſage du pont. Il dort moins qu'un oiſeau, & voit la nuit comme le jour à cent lieues autour de lui : il entend l'herbe croître ſur la terre, la laine ſur les brebis, & tout ce qui fait le moins de bruit. Il a outre cela une trompette qui ſe fait entendre par tous les mondes. Voici des vers qu'on a fait ſur ce dieu : « *le fort* » *céleſte* eſt le château où demeure *Heim-* » *dall*, ce garde ſacré du ciel qui boit le » divin hydromel dans les tranquilles » palais des dieux, &c.

On compte auſſi parmi les dieux *Hoder* qui eſt aveugle, mais extrêmement fort ;

les dieux & les hommes voudroient bien qu'on n'eût jamais besoin de prononcer son nom, mais les dieux & les hommes conserveront un long souvenir des exploits qu'ont fait ses mains. Le neuvième dieu est le taciturne *Vidar* qui porte des souliers fort épais, & si merveilleux qu'il peut avec leur secours marcher dans les airs & sur les eaux; il est presque aussi fort que le dieu *Thor* lui-même, & il est d'une grande consolation pour les dieux dans les conjonctures critiques. Le dixième dieu *Vile* ou *Vali*, est l'un des fils d'*Odin* & de *Rinda*; il est audacieux à la guerre & très-habile archer. Le onzième est *Uller* fils de *Sifia*, gendre de *Thor*; il tire des flèches avec tant de promptitude & court si bien en patins que personne ne peut combattre avec lui. Il est d'ailleurs d'une belle figure, & posséde toutes les qualités d'un héros, c'est pourquoi il est bon de l'invoquer dans les duels. *Forsete* est le nom du douzième dieu; il est fils de *Balder*: il posséde dans le ciel un palais qu'on nomme *Glitner*. Tous ceux qui le prennent pour juge dans leurs procès s'en retournent réconciliés. C'est le meilleur tribunal qu'il y ait parmi les dieux & les

les hommes, comme il est dit dans ces vers : « *Glitner* est le nom d'un » palais soutenu par des colonnes d'or, » & couvert d'argent; c'est là que se » tient la plupart du temps *Forsete* qui » assoupit toutes les querelles ».



REMARQUES

SUR LA QUINZIÈME FABLE.

JE n'ai aucune remarque à propofer fur cette fable que tout lecteur ne puiffe faire auffi-bien que moi. La plupart des divinités dont il y eft fait mention ne nous font connues que par l'*Edda*. Peut-être que quelques-unes ont été ignorées des autres nations Celtiques, & ne doivent être regardées que comme des compagnons du vainqueur du Nord déifiés dans les âges fuivans.

SEIZIÈME FABLE.

De Loke.

QUELQUES-UNS mettent *Loke* au nombre des dieux : d'autres l'appellent *le calomniateur des dieux*, *l'artiſan des tromperies*, & *l'opprobre des dieux & des hommes*. Il eſt le fils du géant *Farbaute* & de *Lauſeya*, & frère de *Helblinde* (*l'aveugle mort.*) *Loke* eſt beau & bien fait de ſon corps, mais il a l'eſprit mauvais, léger & inconſtant ; il ſurpaſſe tous les hommes dans cette ſcience qu'on nomme ruſe & perfidie. Il a ſouvent expoſé les dieux aux plus grands périls, (1) & les en a ſouvent tirés par ſes artifices. Sa femme ſe nomme *Signie* ; il a eu d'elle *Nare* & quelques autres fils. Il a eu de plus trois enfans de la géante *Angerbode* (*meſſagère de malheur* :) l'un eſt le loup *Fenris*, le ſecond eſt le *grand ſerpent* de *Midgard*, & le troiſième eſt *Hela* (*la mort*). Les dieux n'ignoroient pas qu'on élevoit ces enfans dans le pays des géans ; ils avoient appris par pluſieurs oracles tous les maux qu'ils en devoient recevoir ; leur origine mater-

nelle étoit un mauvais augure, & la paternelle plus encore. Le père univerſel dépêcha donc des dieux pour lui amener ces enfans. Quand ils furent venus, il jeta le ſerpent dans le fond de la grande mer; mais ce monſtre s'y accrut ſi fort qu'il ceignit dans le fond des eaux le globe entier de la terre, & qu'il peut encore ſe mordre lui-même l'extrémité de la queue. *Hela* fut précipitée dans les enfers, où on lui donna le gouvernement de neuf mondes, afin qu'elle y diſtribuât des logemens à ceux qui lui ſont envoyés, c'eſt-à-dire, à tous ceux qui meurent de maladie ou de vieilleſſe. (2) Elle poſsède dans ce lieu de vaſtes appartemens fort bien conſtruits, & défendus par de grandes grilles. Sa ſalle eſt *la douleur*, ſa table *la famine*, ſon couteau *la faim*, ſon valet *le retard*, ſa ſervante *la lenteur*, ſa porte *le précipice*, ſon veſtibule *la langueur*, ſon lit *la maigreur* & *la maladie*, ſa tente *la malédiction*. La moitié de ſon corps eſt bleue, l'autre moitié eſt revêtue de la peau & de la couleur humaine. Elle a un regard effrayant, ce qui fait qu'on peut aiſément la reconnoître.

REMARQUES

SUR LA SEIZIÈME FABLE.

(1) *Il a exposé les dieux aux plus grands périls.*] Je dirois que *Loke* est le *Momus* des dieux du Nord, si les tours qu'il leur joue ne passoient le plus souvent la raillerie. D'ailleurs ces monstres qu'il a engendrés, & qui doivent aussi-bien que leur père livrer de rudes combats aux dieux dans les derniers temps, indiquent manifestement un dogme peu différent de celui du mauvais principe. Quoiqu'en aient pu dire quelques savans, cette opinion n'a point été inconnue aux Perses ni aux Celtes; peut-être que l'on doit seulement accorder qu'elle n'appartient pas à leur plus ancienne religion. Cet état de crise & de travail dans lequel ils croyoient la nature, & ces assauts qu'elle devoit soutenir au dernier jour, les acheminoient insensiblement à imaginer une puissance qui fut l'ennemie des dieux & des hommes, & l'artisan de tous les maux qui désolent cet univers. C'étoit la fonction d'*Arimane* chez les Perses; c'est celle de *Loke* chez nos Scandinaves. *Loke* produit *le grand serpent* qui embrasse le monde entier dans les replis de son corps, & dont certains traits de la même mythologie semblent montrer qu'on a voulu faire l'emblême de la corruption ou du péché. Il donne naissance à *Hela*

ou la *Mort*, cette reine des enfers, dont l'*Edda* nous fait ici un portrait si singulier, & au loup *Fenris* ce monstre qui doit combattre les dieux, & détruire le monde. Le mauvais principe peut-il être mieux caractérisé ?

Depuis que cette note a été faite plusieurs poëmes qui faisoient partie *de l'ancienne Edda* attribuée à *Sæmund*, & qui restoient ignorés dans la poussière de quelques bibliothéques ont été retrouvés, & publiés par des savans Danois, & en particulier par MM. *Thorkelin* & *Sandvig*. Dans ce nombre est un poëme fort singulier, intitulé *Loka-Senna*, espèce de satyre que *Loke* est supposé avoir composée & recitée contre les dieux à l'occasion d'un festin, dont ceux-ci las de ses méchancetés avoient voulu l'exclure. Les injures qu'il leur dit dans cette satyre sont des plus graves, & s'il faut en croire *Loke*, les dieux des Scandinaves n'auront pas mieux valu que ceux des Grecs & des Romains. On pourroit même en conclure que les mœurs de leurs adorateurs n'étoient pas non plus bien excellentes, car des peuples sages n'imaginent guères que leurs dieux sont corrompus, & si l'exemple des dieux a servi quelquefois de prétexte aux crimes des hommes, c'est que ces hommes-là avoient déjà fait leurs dieux à leur image.

Au reste, puisque nous avons déjà observé tant de conformités singulières entre les opinions religieuses des anciens Perses & celles des Celtes, pourquoi n'y en auroit-il pas aussi sur ce point ? Pourquoi les Celtes n'auroient-

ils pas eu leur *Arimane* comme les Perses, & n'auroient-ils pas personnifié comme eux le mauvais principe?

Voici quelques traits de ce poëme de *Loke* qui est en forme de dialogue.

LOKE.

" J'apporte aux fils des dieux le repro-
„ che & l'opprobre. Je veux mêler l'amertume
„ à leur hydromel... Pourquoi, dieux orgueil-
„ leux, gardez-vous le silence? Pourquoi ne
„ me marquez-vous pas une place où je puisse
„ m'asseoir ?...

ODIN.

„ Jamais les dieux ne te donneront une
„ place parmi eux. Ils connoissent ceux qui
„ doivent assister à leurs festins, & prendre
„ part à leur joie.

BRAGE. (*Le dieu de la poésie.*)

„ Je te donnerai, o Loke, un cheval, &
„ une épée, & des bagues si tu veux ne pas
„ insulter les dieux & les irriter contre toi.

Iduna femme de ce dieu ayant voulu prendre la défense de son mari est fort maltraitée par Loke. " Taisez-vous, lui dit-il, vous qui
„ vous prêtez aux désirs des hommes plus
„ qu'aucune femme, & qui serrez dans vos
„ beaux bras le meurtrier de votre frère. Et
„ à *Gefione* quoique la déesse de la virginité.
„ Prends garde *Gefione*; car je raconterai
„ que ton cœur est épris d'un beau jeune
„ homme qui t'a fait présent d'un voile &
„ qu'on t'a surprise avec lui....

ODIN.

„ Insensé, comment peux-tu irriter contre
„ toi *Gefione*, elle qui connoît les destins à
„ venir aussi clairement que moi-même ?

LOKE.

„ Tais-toi *Odin*, tu n'aurois dû jamais être
„ chargé de décider du sort des combats entre
„ les guerriers, car souvent tu dispenses mal la
„ victoire & tu la donnes à ceux qui sont
„ les moins courageux....

FRIGGA.

„ Ne révélez pas ainsi vos destinées devant
„ les hommes. O dieux ! cachez leur toujours
„ ce que vous avez fait dans la naissance des
„ temps „.

LOKE.

(Ici la réponse est un reproche sanglant à la déesse sur ses impudicités. Il en use de même avec *Freya*, qu'il ménage encore moins sur cet article comme étant la déesse de l'amour. Mais les expressions de *Loke* ne sont pas de nature à pouvoir être traduites en françois. Les autres dieux passent également en revue, & il y a des injures pour chacun. Enfin *Thor* arrive de l'Orient où il étoit allé combattre des géans. " Tais-toi, crie-t-il à *Loke*, calom-
„ niateur des dieux, ou ma massue de fer
„ arrêtera ta langue, & je mettrai fin à ta
„ vie en abattant d'un coup la montagne
„ qui est sur tes épaules... Je jetterai ton
„ corps contre l'Orient, & personne ne t'ap-
„ percevra plus.

LOKE.

„ Fils de la terre, tu es donc arrivé ici & „ tu me défies, mais quand au dernier jour „ le loup *Fenris* viendra te combattre, & „ engloutir le père de la victoire, tu ne mena„ ceras pas ainsi... Pour moi je compte vivre „ encore long-temps quoique tu me menaces „ de ta massue „.

Cependant ces menaces effrayent enfin l'ennemi des dieux, il cherche à s'échapper sous la forme d'un saumon, mais les dieux le saisissent, l'enchaînent, & il restera comme on le verra dans la suite de l'*Edda* dans une cruelle captivité jusques au dernier jour.

Il paroît vraisemblable que l'auteur de ce poëme a voulu broder sur un fonds déjà connu, c'est-à-dire, sur la doctrine du mauvais principe, divers ornemens que son imagination licentieuse lui suggéroit, & qu'il y a peut-être ajouté des allusions à divers traits de la vie d'*Odin* & de ses compagnons qui vinrent s'établir dans le Nord & y apportèrent un nouveau culte. Il est très-difficile de dire rien de plus sur une matière si obscure. J'avoue cependant que je penche beaucoup à croire que c'est dans des allégories & des traditions religieuses qui ont eu cours dans l'Orient depuis les temps les plus anciens qu'il faut chercher l'origine de toutes ces fables. Mais j'aurai occasion de revenir à ce sujet.

(2) *A tous ceux qui meurent de vieillesse*, &c.] *Cimbri & Celtiberi in acie exultabant, tanquam gloriose & feliciter vitâ excessuri.*

Lamentabantur in morbo quasi turpiter & miserabiliter perituri. Valer. Maxim. c. 6. *Les Cimbres & les Celtibères sautoient de joie en marchant au combat, comme devant sortir de ce monde d'une manière également heureuse & honorable : ils se lamentoient au contraire dans les maladies de se voir menacés d'une fin honteuse & misérable.* Voilà qui prouve bien que ce dogme de l'*Edda* a été celui de tous les Celtes : telle étoit aussi l'impression qu'il produisoit sur leurs esprits. Je pourrois accumuler des autorités des anciens qui viendroient encore à l'appui ; mais je renvoye là-dessus à l'introduction à l'histoire de Dannemarc. Remarquons cependant que cet enfer dont il est ici question, où l'on réserve des peines plus fâcheuses que cruelles à ceux qui ne sont pas morts les armes à la main, n'est pas un enfer éternel, mais seulement une hôtellerie, ou si l'on veut, une prison dont les habitans sortiront au dernier jour pour être jugés sur d'autres principes, & condamnés ou absous pour des vertus ou des vices plus réels. A cet enfer d'attente étoit opposé un élysée aussi peu durable. C'est le *Valhalla* dont il sera bientôt question. On voit avec surprise, en lisant attentivement cette mythologie, que tout y est beaucoup mieux lié & plus conséquent que ce que nous connoissions dans le même genre. Les dieux inférieurs créés avec ce monde, unis à lui par leur nature & la conformité de leur destinée, avoient tout à craindre pour les derniers temps de la part des ennemis de la nature. Dans la vue

de se mettre en état de leur résister, ils appeloient à eux tous les guerriers qui avoient fait preuve de valeur, en répandant leur sang dans les combats. Reçus dans le séjour des dieux on les exerçoit encore aux opérations de la guerre pour les tenir toujours en haleine dans l'attente du grand combat. Leurs plaisirs, leurs occupations, tout étoit dirigé vers ce but : à l'égard des hommes lâches ou pacifiques, qu'en eussent fait des dieux menacés d'une attaque aussi imprévue que dangereuse? On les donnoit à garder à la *Mort*, qui punissoit leur foiblesse par des langueurs & des maladies. Tout cela ne tiroit point à conséquence pour l'enfer & le paradis éternels qu'on verra crayonnés dans l'*Edda* avec bien plus de force & de dignité. Là on ne tiendra compte que de la bonne foi, de la justice, de l'intégrité, de la chasteté.

DIX-SEPTIÈME FABLE.

Du loup Fenris.

A L'égard du loup *Fenris*, les dieux le nourrirent chez eux, & il n'y avoit que *Tyr* qui osât lui donner à manger. Cependant comme ils apperçurent qu'il croissoit prodigieusement chaque jour, & que les oracles les avertissoient qu'un jour il leur seroit funeste, ils prirent le parti de lui faire des fers extrêmement solides, & les présentant au loup, ils lui proposèrent de se les mettre pour essayer ses forces, en tachant de les rompre. Le loup ayant bien vu que cela ne lui seroit pas difficile, laissa faire aux dieux ce qu'ils voulurent, & tendant ensuite les nerfs avec violence, il brisa les liens & se délivra. Les dieux voyant cela firent de nouveaux fers de moitié plus forts qu'ils engagèrent le loup à essayer, lui disant, que s'il les rompoit il donneroit une grande idée de sa vigueur. Le loup soupçonnoit bien que ces seconds liens ne seroient pas aisés à rompre, mais pensant que sa force s'étoit augmentée, & qu'on ne peut devenir cé-

lèbre ſans courir quelque riſque, il ſe laiſſa volontairement enchaîner. Auſſitôt que cela fut fait, le loup ſe ſecoue, ſe roule, heurte de ſes fers contre terre, tend ſes membres avec violence, & briſe enfin ſes fers dont il fait ſauter les pièces bien loin autour de lui: par ce moyen il fut délivré de ſes fers, d'où vient le proverbe qu'on employe lorſqu'on fait de grands efforts. Les dieux déſeſpéroient après cela de pouvoir jamais lier ce loup: c'eſt pourquoi le père univerſel envoya *Skyrner* le meſſager du dieu *Frey* dans le pays des génies noirs vers un nain pour qu'il fît un nouveau lien. Ce lien étoit uni & ſouple comme un ſimple cordon, & cependant très-fort comme vous allez voir. Lorſqu'on l'apporta aux dieux, ils remercièrent bien ceux qui en avoient été les porteurs, & emmenant le loup avec eux dans l'iſle d'un certain lac, ils lui montrèrent ce cordon, le priant d'eſſayer de le rompre, & l'aſſurant qu'il étoit un peu plus fort qu'on ne le croiroit en le voyant ſi mince. Ils le prenoient eux-mêmes tour à tour dans leurs mains, eſſayant inutilement de le rompre, & lui diſoient qu'il n'y avoit que lui qui pût en venir à bout. Le loup leur répondit:

ce cordon que vous me préfentez eft fi mince qu'il n'y aura point de gloire à le rompre, ou s'il y a quelque artifice dans la manière dont il eft fait, quoiqu'il paroiffe fragile, je vous affure qu'il ne touchera jamais mes pieds. Les dieux l'affurèrent qu'il romproit aifément un lien fi léger, puifqu'il avoit déjà brifé les fers les plus folides; ajoutant que s'il ne pouvoit y réuffir, comme alors il auroit montré qu'il n'étoit plus à craindre pour eux, ils ne fe feroient aucune peine de le délivrer auffitôt. Je crains bien, repliqua le monftre, que fi vous m'attachez une fois, & que je ne puiffe me délivrer moi-même, vous ne me lâchiez bien tard : c'eft pourquoi je ne me laiffe pas lier volontiers, mais feulement pour vous montrer que je ne fuis pas un poltron : cependant il faut qu'un de vous mette fa main dans ma gueule pour m'être un gage que vous ne me trompez pas. Alors les dieux fe regardant les uns les autres fe trouvèrent dans une alternative très embarraffante, jufqu'à ce que *Tyr* fe préfenta pour lui confier fa main droite. Les dieux ayant alors lié le loup, il s'étendit fortement, comme il avoit déjà fait, & tâcha de toutes fes forces de fe dégager; mais plus il

faisoit d'efforts, plus le lien se serroit étroitement, & tous les dieux excepté *Tyr*, faisoient à cette vue de grands éclats de rire. Le voyant donc pour jamais arrêté, ils prirent un bout de son lien, & le firent passer par le milieu d'un grand rocher plat qu'ils enfoncèrent bien avant dans la terre : ensuite pour s'en assurer encore mieux ils attachèrent le bout qui passoit à une grosse pierre qu'ils jetèrent encore plus bas. Le loup ouvrant sa gueule énorme s'efforçoit de les mordre, & se rouloit avec violence, ce que les dieux voyant, ils lui lancèrent dans la gueule une épée qui lui perçant la machoire inférieure, s'enfonça jusqu'à la garde, ensorte que la pointe atteignoit jusqu'au palais. Les hurlemens qu'il poussa alors furent horribles, & depuis ce temps-là l'écume sort sans cesse de sa bouche avec tant d'abondance qu'elle forme un fleuve qu'on nomme *Vam*, (*les vices*). Mais ce monstre rompra ses chaînes au crépuscule des dieux, c'est-à-dire, à la fin du monde (1). Telle est la race scélérate que *Loke* a engendrée. Là-dessus *Gangler* dit à *Har* : mais puisque les dieux ont tant à craindre de la part de ce loup, & de tous les monstres qu'il a produits, pourquoi ne

les ont-ils pas mis à mort ? *Har* lui repliqua : les dieux ont tant de respect pour la sainteté de leurs tribunaux & de leurs villes de paix (2), qu'ils n'ont pas voulu les souiller du sang de ce loup, quoique les prophéties leur ayent appris qu'il seroit un jour funeste à *Odin*.



REMARQUES

SUR LA DIX-SEPTIÈME FABLE.

(1) *A la fin du monde.*] On ne fauroit douter que ce loup ne foit l'emblême du temps qui détruit tout, ou de quelque puiffance ennemie de la nature. Ce *fleuve de vices* formé de fon écume eft un de ces traits qui indiquent manifeftement une allégorie. Je montrerai dans un autre endroit que celle qu'on vient de lire, auffi-bien que toutes celles du même genre qui fe trouvent dans l'*Edda*, n'ont été que des manières figurées & poétiques de propofer ce dogme de la philofophie des Celtes, des Stoïciens, & de quelques Orientaux, qui établiffoit que le monde & les dieux inférieurs devoient fuccomber un jour à leurs ennemis, & renaître enfuite pour remplir de nouvelles deftinées.

(2) Toutes les nations celtiques avoient des fanctuaires qu'elles refpectoient infiniment, parce qu'elles étoient perfuadées que la divinité y étoit préfente. Il y en avoit qui jouiffoient du droit d'afyle, & quand un criminel avoit pu s'y réfugier, on lui ôtoit fes chaines & fes fers qui étoient pendus & confacrés au dieu qui lui procuroit fa liberté. Il étoit défendu d'y remuer la terre, d'en abattre les arbres, fi c'étoit une forêt, de toucher aux effets précieux qui y étoient fouvent dépofés.

Les druides demeuroient dans ces lieux consacrés. Les dieux devoient donc aussi avoir leurs sanctuaires, & ces sanctuaires devoient être à plus forte raison des lieux purs & respectés, & des asyles inviolables. Le sang n'eût pu y être versé sans sacrilège.

Multa renascentur, quæ jam cecidere; cadentque
Quæ nunc sunt in honore.

DIX-HUITIÈME FABLE.

Des Déesses.

Gangler demande : qui sont les déesses ? La principale, répond *Har*, est *Frigga* (1), qui possède un palais magnifique nommé *demeure divine*. La seconde se nomme *Saga*. *Eyra* fait la fonction de médecin des dieux (2). *Gefione* est vierge, & prend à son service toutes les filles chastes après leur mort. *Fylla* qui est aussi vierge porte ses beaux cheveux flottans sur ses épaules ; sa tête est ornée d'un ruban d'or ; c'est à elle qu'est confiée la toilette & la chaussure de *Frigga*. Elle est de plus la confidente de ses secrets les plus cachés. *Freya* est la plus illustre des déesses après *Frigga* ; elle a épousé *Oder* dont elle a eu *Nossa* fille si belle qu'on appelle de son nom tout ce qui est beau & précieux. *Oder* l'a quittée pour voyager dans des contrées extrêmement éloignées. *Freya* depuis ce temps-là ne cesse de pleurer, & ses larmes sont de pur or : on lui donne plusieurs noms, parce qu'ayant été chercher son mari dans plusieurs pays, chaque peuple

lui a donné un nom différent : elle porte ordinairement une chaîne d'or. La septième déesse est *Siôna* : elle s'applique à tourner le cœur & les pensées vers l'amour, & met bien ensemble les garçons & les filles; c'est pourquoi les amans portent son nom. *Lôvna* est si favorable, si bonne, & répond si bien aux vœux des hommes, que par un pouvoir particulier que lui ont donné *Odin* & *Frigga*, elle peut réconcilier les amans les plus désunis. *Vara* la neuvième déesse préside aux sermens que font les hommes, & surtout aux promesses des amans; elle est attentive à tous les mystères de ce genre, & punit ceux qui ne gardent pas la foi donnée. *Vora* est prudente, habile & si curieuse que rien ne peut lui demeurer caché. *Synia* est la portière du palais, elle ferme la porte à ceux qui ne doivent pas entrer; elle est aussi préposée sur les procès où il s'agit de nier quelque chose par serment, d'où vient le proverbe : *Synia est près de celui qui va nier*. La douzième se nomme *Lyna*; elle a la garde de ceux que *Frigga* veut délivrer de quelque péril. *Snotra* est une déesse sage & savante; les hommes & les femmes vertueux & prudens portent son nom. *Gna* est la messagère

que *Frigga* dépêche dans les divers mondes pour faire ses commissions; elle a un cheval qui court dans les airs (3) & sur les eaux. On compte aussi *Sol* & *Bil* au nombre des déesses, mais on vous a déjà expliqué leur nature. Outre cela il y a plusieurs vierges qui servent dans le *Valhalla*, versent à boire de la bière aux héros, & ont soin des coupes & de tout ce qui regarde la table. C'est à quoi se rapporte ce qui est dit dans le poëme de *Grimnis*: « je veux que *Rista* & *Mista* » me servent des cornes pour boire: ce » sont elles qui doivent donner des cou» pes aux héros. » On nomme ces déesses *Valkyries*; *Odin* les envoye dans les combats pour choisir ceux qui doivent être tués, & pour dispenser la victoire. *Gadur*, *Rosta* & la plus jeune des fées qui président au temps, *Skulda* (*l'avenir*,) vont tous les jours à cheval choisir les morts, & régler le carnage qui doit se faire. *Jorda* ou la terre mère de *Thor*, & *Rinda* mère de *Vale* doivent être aussi rangées parmi les déesses.

⁂

REMARQUES

SUR LA DIX-HUITIÈME FABLE.

(1) *La principale est Frigga.*] J'ai déjà remarqué que *Frigga* étoit la terre, l'épouse d'*Odin*, la mère des divinités inférieures; & que *Thor* étoit son premier-né. Elle faisoit avec ces deux autres dieux le trio sacré, qu'on servoit avec tant de respect dans le fameux temple d'*Upsal Frigga* ou *Frea* y étoit représentée couchée sur des coussins. entre *Odin* & *Thor*, avec des attributs qui faisoient reconnoître la déesse de l'abondance, de la fécondité, & de la volupté. Le vendredi est dans les langues du Nord, le jour de *Frea*. Parce qu'elle étoit la mère du genre humain, les hommes se regardoient comme des frères, & vivoient dans une étroite union pendant le peu de temps que duroient les fêtes qui lui étoient consacrées. *Non bella incunt*, disoit *Tacite* de ce temps-là, *non arma sumunt, clausum omne ferrum, pax & quies tunc tantum amata.* On se dédommageoit bien ensuite de ce repos forcé, & le dieu de la guerre n'en étoit que mieux servi le reste de l'année. Je n'ai rien à remarquer au sujet des autres deesses qui ne nous sont connues que par l'*Edda*, & qui paroissent écloses pour la plupart du cerveau des poëtes du Nord.

(2) *Eyra est le médecin des dieux.*] *Tacite*

nous apprend que les médecins n'avoient pas d'autres médecins que leurs femmes. Elles fuivoient les armées pour panfer & fucer les plaies de leurs maris. Toutes les hiftoires & les romans du Nord nous repréfentent auffi toujours des femmes, & fouvent des princeffes chargées de ce foin. Dans l'enfance de prefque tous les peuples on obferve la même chofe. Mais aucune nation n'a eu plus de confiance au favoir des femmes en médecine que nos pères les Celtes. Perfuadés, comme dit *Tacite*, *qu'il y avoit quelque chofe de divin dans ce fexe*, ils fe foumettoient à fes décifions dans leurs maladies avec toute la confiance que méritoient des lumières furnaturelles. En effet la médecine de ces temps-là n'étoit prefque que la magie appliquée aux traitemens des maladies. Les maux & les remèdes n'étoient le plus fouvent que des forts, des poffeffions, des conjurations, & des enchantemens; & l'hiftoire Danoife de Saxon en fournit des exemples fréquens. Toutes les maladies fe traitoient par des moyens furnaturels; les médecins étoient des druides, des enchanteurs, & furtout des forciers. " Les Gaulois, dit *Pline*, ont été „ entêtés de cette fcience jufqu'à nos jours. „ Ils en font revenus aujourd'hui parce que „ *Tibère* a fait exterminer leurs druides, & „ en général toute cette forte de devins & de „ médecins. „ C'étoit-là fans doute une terrible manière de réformer la médecine. Elle n'opéra pas cependant tout l'effet que *Pline* imaginoit. On continua partout à traiter les

maladies par des enchantemens, & le peuple dans bien des pays eſt reſté perſuadé juſques à nos jours que ſans ſorcellerie il n'y a point de médecine. Les bergers dans les montagnes éloignées du commerce des villes ſont encore en poſſeſſion de diſpoſer ſouverainement des maladies, & ſurtout de celles du bétail.

Ce même *Pline* nous dit ailleurs. (*Hiſt. nat. l.* 7.) qu'il y avoit dans la Scythie des femmes dont le ſeul regard faiſoit mourir un homme. Mais cela ne doit pas ſurprendre, parce qu'elles avoient deux prunelles dans le même œil. Comment *Tibère* les laiſſa-t-il ſubſiſter?

(3) *Elle a un cheval qui court dans les airs.*] Les voyages des déeſſes & des fées au travers des airs ſont très-ordinaires dans les poéſies, & dans les fables des anciens peuples du Nord, la plupart des nations de l'Europe les ont admis avec eux. Quand la religion chrétienne fut enſuite devenue dominante, on regarda comme l'effet d'un art diabolique ce que l'on recherchoit auparavant comme un don précieux, & une marque ſingulière de la faveur des dieux. Les écléſiaſtiques aſſemblés firent des défenſes très-ſévères, & lancèrent des anathêmes contre ceux qui voyageroient dans les airs pendant la nuit. Dans l'ancienne loi de Norvège nommée *Gulatinghs Lagen.* c. 1. on trouve ce réglement: *que le roi & l'évêque recherchent avec tout le ſoin poſſible ceux qui exercent des ſuperſtitions payennes, qui ſe ſervent d'arts magiques, qui adorent les génies des lieux, des tombeaux*

tombeaux ou des fleuves, & qui par une diabolique manière de voyager sont portés au travers des airs, &c. Un concile de *Rouen* cité dans *Burchard* renferme une défense semblable. *Conc. Rothom.* L. I. c. 94. §. 44. d'où l'on peut inférer que ces voyages étoient fréquens en Normandie, & que les Norvégiens en s'établissant dans cette province n'avoient pu encore se résoudre à y renoncer, quoiqu'ils eussent embrassé la foi chrétienne. Cela semble confirmé par d'autres faits. Par exemple dans une ancienne loi ecclésiastique de Norvège citée par M. *de Suhm*, il est défendu d'avoir dans sa maison de ces bâtons sur lesquels on voyageoit dans les airs, ce qui peut faire croire qu'ils avoient quelque chose de particulier, & que tout bâton n'étoit pas également propre aux voyages aërostatiques de ces temps-là. (V. om. *Odin*, &c. p. 376.) Dans quelques endroits le peuple se persuade encore de nos jours que les sorcières se rendent au sabbat à cheval & par le milieu des airs. Il y a peu de superstitions populaires qui ne remontent jusques à quelqu'opinion consacrée par la religion celtique : il ne faut pas même toujours excepter celles qui semblent tenir par certains endroits à des dogmes ou à des faits que la religion chrétienne peut seule nous avoir appris. Des noms substitués à d'autres, ne peuvent faire méconnoître l'ancien fonds à des yeux un peu exercés.

DIX-NEUVIÈME FABLE.

De Frey & de Gerde.

IL y avoit un homme appelé *Gimer* qui étoit de la race des géans des montagnes; il avoit eu de sa femme *Orboda* une fille nommée *Gerde* qui étoit la plus belle de son sexe. Un jour *Frey* montant sur le trône du père universel pour considérer de-là tout le monde, apperçut vers le septentrion un magnifique palais au milieu d'une ville; il en vit ensuite sortir une femme dont la chevelure étoit si brillante que les airs & les eaux en étoient éclairés. A cette vue *Frey*, par une juste punition de ce qu'il avoit eu l'audace de monter sur ce trône sacré, fut frappé d'une tristesse soudaine, & de retour chez lui il ne vouloit ni parler, ni dormir, ni boire, & personne n'osoit seulement l'interroger. Cependant *Niord* fit venir *Skirner* qui étoit le confident de *Frey*, & le chargea de demander à son maître quel ennemi juré il pouvoit avoir, puisqu'il ne vouloit parler à personne. *Skirner* promit de le faire, & allant à *Frey* il lui demanda

hardiment pourquoi il étoit si triste & si taciturne ? *Frey* lui répondit qu'il avoit vu une fille si belle & si bien faite qu'il mourroit bientôt s'il ne pouvoit la posséder, & que c'étoit ce qui le rendoit si rêveur. *Va donc*, ajouta-t-il, *obtiens-la en mariage pour moi, si tu l'amènes tu auras pour récompense tout ce que tu souhaiteras.* *Skirner* s'y engagea à condition que *Frey* lui donneroit son épée qui étoit si bonne qu'elle faisoit d'elle-même un grand carnage aussitôt que son possesseur le lui ordonnoit. *Frey* ne voulant point souffrir de délai lui en fit aussitôt présent ; après quoi *Skirner* s'étant mis en chemin obtint cette fille de ses parens qui lui promirent qu'elle le suivroit neuf nuits après qu'il seroit parti, & que les nôces se feroient dans le lieu nommé *Barey*. *Skirner* étant allé rapporter à *Frey* le succès de son message, ce dieu impatient prononça ces vers : « une nuit est » bien longue, deux nuits le sont plus » encore, comment passerai-je la troi- » sième ? Souvent un mois entier m'a » paru plus court que la moitié d'une » pareille nuit. » *Frey* ayant ainsi donné son épée se trouva sans armes lorsqu'il combattit contre *Bela* ; c'est pourquoi il le tua avec une corne de cerf. *Gan-*

gler dit alors: il me paroît bien étonnant qu'un auſſi brave héros que *Frey* ait donné ſon épée à un autre, ſans en garder une également bonne; il faut qu'il s'en ſoit mal trouvé lorſqu'il s'eſt battu avec *Bela*, & je jurerois qu'il s'en repentit bien. *Har* lui repliqua: ce combat ne fut pas bien conſidérable; *Frey* auroit pu tuer *Bela* d'un coup de poing s'il avoit voulu; mais lorſque les mauvais génies viendront combattre contre les dieux, c'eſt alors qu'il aura un véritable regret de n'avoir plus ſon épée.



REMARQUES

SUR LA DIX-NEUVIÈME FABLE.

(1) NOUVELLE fiction pour expliquer comment à la fin du monde le dieu *Frey* fuccombera auffi aux attaques des puiffances ennemies. Au milieu de tous ces contes ridicules, on voit que les poëtes théologiens du Nord fuivent toujours un même fil & tendent au même objet à leur doctrine favorite de la deftruction future & du renouvellement du monde. Tout femble dans l'*Edda* fubore donné à ce dogme, & on en citeroit à pein une feule fable qui n'y tienne plus ou moins.

VINGTIÈME FABLE.

De la nourriture des dieux.

MAIS, dit *Gangler*, si tous les hommes qui ont été tués à la guerre depuis le commencement du monde se rendent au palais d'*Odin*, quelle nourriture est-ce que ce dieu donne à une si grande multitude? *Har* lui répondit: vous avez raison de dire qu'elle est grande, cependant elle s'augmentera encore à l'infini; mais les dieux souhaiteront qu'elle soit beaucoup plus considérable encore, lorsque le loup *Fenris* arrivera au dernier jour (1). Le nombre n'en peut jamais être si grand que la chair du sanglier *Serimner* ne suffise pour les nourrir: tous les matins on le cuit, & le soir il redevient entier; je crois que peu de personnes seroient en état de vous expliquer la chose comme elle est décrite dans des vers *dont le sens est qu'un cuisinier fait cuire ce sanglier, & que c'est de ce lard le meilleur de tous que les héros se nourrissent* (2). Mais, dit *Gangler*, est-ce qu'*Odin* mange à la même table que les héros? *Har* lui répondit: quand

on lui sert à manger sur sa table, il distribue ce qu'on lui donne à deux loups. Pour lui, il n'a besoin d'aucune nourriture, le vin lui tient lieu de tout autre aliment, comme cela est dit dans ces vers : « l'illustre père des armées, le » victorieux *Odin* rassasie lui-même ses » deux loups, & ne se nourrit qu'en » buvant sans cesse du vin. » (3) Deux corbeaux sont toujours placés sur ses épaules, & lui disent à l'oreille tout ce qu'ils ont vu & entendu de nouveau ; l'un s'appelle *Hugin*, (*l'esprit*) & l'autre *Munnin* (*la mémoire.*) *Odin* les lâche tous les jours, & après qu'ils ont parcouru le monde ils reviennent le soir vers l'heure du repas. C'est pour cela que ce dieu fait tant de choses, & qu'on l'appelle *le dieu des corbeaux*. *Gangler* poursuit & demande : quelle est cette boisson des héros qu'ils ont en aussi grande abondance que la nourriture ? Est-ce qu'ils ne boivent que de l'eau ? *Har* lui dit : vous faites une question ridicule : pouvez-vous croire que le père universel inviteroit des rois, des princes & des grands seigneurs pour ne leur faire boire que de l'eau ? Et certainement plusieurs de ceux qui vont au palais d'*Odin* trouveroient avec raison que cet honneur est

bien chèrement acheté s'ils n'y étoient pas mieux régalés, eux qui ont souffert de cruels tourmens, & reçu des blessures mortelles pour y avoir accès. Vous allez voir qu'il en va tout autrement. Il y a dans le *Valhalla* une chèvre qui se nourrit des feuilles de l'arbre *Lerada*. De ses mammelles coule de l'hydromel en si grande abondance qu'on en remplit tous les jours une cruche assez vaste pour que tous les héros aient largement de quoi s'ennivrer (4). Voilà, dit *Gangler*, une chèvre bien commode & bien merveilleuse, & je crois que l'arbre dont elle se nourrit a de bien grandes vertus. *Har* lui répondit: ce que l'on dit d'un certain *Cerf* est bien plus merveilleux. Ce cerf est aussi dans le *Valhalla*, & se nourrit des feuilles du même arbre; il coule de ses cornes une vapeur si abondante qu'elle forme la fontaine d'où naissent les fleuves qui arrosent le séjour des dieux. *Gangler* continue & dit: il faut que le *Valhalla* soit un vaste palais, & je crois qu'il s'élève souvent des disputes à la porte, puisqu'il y a tant de gens qui entrent & sortent. *Har* lui répondit: pourquoi ne demandez-vous pas combien il y a de portes, & de quelle grandeur elles sont? Après cela vous serez

en état de juger s'il eſt difficile d'y entrer & d'en ſortir; ſachez donc qu'il n'y manque ni de ſiéges ni de portes, comme cela eſt dit dans le poëme de *Grimnis*. « Je ſais qu'il y a cinq cent portes, » & encore qnarante portes dans le *Val-* » *halla;* huit héros peuvent ſortir par » chacune, ſuivis d'une foule de ſpec- » tateurs, pour aller combattre. » Voilà bien du monde, dit *Gangler*, & il faut qu'*Odin* ſoit un grand héros puiſqu'il commande à une ſi nombreuſe armée. Mais dites-moi quelle eſt la récréation des héros lorſqu'ils ne boivent pas? Tous les jours, répond *Har*, lorſqu'ils ſont habillés, ils prennent les armes, entrent en lice, & ſe mettent en pièces les uns les autres, (5) c'eſt leur divertiſſement; mais auſſitôt que l'heure du repas approche, ils remontent à cheval tous ſains & ſaufs, & s'en retournent boire au palais d'*Odin*. Ainſi vous avez raiſon de dire qu'*Odin* eſt le plus grand, & le plus puiſſant des ſeigneurs; ce qui ſe trouve auſſi confirmé par ces vers faits à la louange des dieux: *le frêne Ygdraſil eſt le plus grand des arbres*, Odin *des dieux*, Brage *des poëtes*, Sleipner *des chevaux*, *&c.*

REMARQUES

SUR LA VINGTIÈME FABLE.

(1) *Quand Fenris arrivera au dernier jour.*] J'ai déjà remarqué que l'*Edda* ne perd jamais de vue le grand événement de la destruction du monde. Les dieux inférieurs devoient à la même époque soutenir de rudes combats. Dans cette attente ils recevoient avec plaisir des guerriers d'une valeur éprouvée sur lesquels ils pussent compter dans les derniers temps.

(2) *En buvant sans cesse du vin.*] On a conclu de ce trait comme de bien d'autres, que la religion d'*Odin* avoit été apportée & non inventée dans le Nord. L'usage du vin n'y étoit pas connu dans ces anciens temps, mais *Odin* & ses compagnons qui avoient, dit-on, habité les pays au Nord de la mer Noire remplis de colonies grecques dévoient savoir ce que c'étoit que le vin, & en connoître le prix. Il avoit puisé sans doute à la même source la connoissance des lettres, & l'usage de brûler les morts, qu'il apporta à ce qu'il paroît avec lui dans la Scandinavie.

(3) *C'est de ce lard que les héros se nourrissent.*] Cette description du palais d'*Odin* est une peinture naïve des mœurs des anciens Scandinaves & Germains. Inspirés par les besoins plus particuliers à leur climat, ils se

font un paradis délicieux à leur manière, où l'on doit boire, manger & se battre. Les femmes qu'ils y placent ne sont-là que pour remplir leurs coupes. Un sanglier fait même tous les frais de ce festin céleste: il leur suffit d'en avoir en abondance. La chair de cet animal aussi-bien que celle du porc étoit autrefois le mets favori de toutes ces nations. Les anciens François n'en faisoient pas moins de cas; un troupeau de porcs étoit à leurs yeux une si grande affaire que le second chapitre de la loi salique composé de 20 articles ne traite que de ceux qui en dérobent. Dans *Grégoire* de *Tours* la reine *Fredegonde* voulant noircir un certain *Nectaire* dans l'esprit du roi, l'accuse d'avoir enlevé plusieurs jambons de l'endroit où *Chilpéric* mettoit ses provisions. Le roi n'entendit point raillerie, & le cas fut regardé comme très-grave.

(4) *Pour que les héros aient de quoi s'enivrer.*] Le vin étoit cher dans ces temps-là & presqu'inconnu, la bière étoit une boisson trop vulgaire pour des héros. L'*Edda* leur fait donc boire de l'hydromel; cette liqueur étoit extrêmement estimée de toutes les nations germaniques. Les anciens François en faisoient grand usage. *Grégoire* de *Tours* parlant d'un seigneur qui en buvoit ordinairement ajoute: *Ut mos barbarorum habet. Greg. Turon.* L. 8. c. 3.

(5) *Ils se mettent en pièces les uns les autres.*] On peut prendre de cet endroit de l'*Edda* une idée des amusemens des anciens.

Celtes. Lorsqu'il n'y avoit point de guerre sérieuse, ils cherchoient à repaître par l'image des combats cette passion effrénée qui les portoit au metier des armes. *Les Goths aiment extrêmement à lancer des traits, à s'exercer au maniement des armes, & c'est leur usage journalier que de représenter des combats dans leurs jeux.* Isidor. *Chronic.* La même chose avoit lieu chez les Gaulois & les Germains, comme il paroît par un passage des fragmens de *Varron*. C'est à cet usage qu'il faut rapporter l'établissement des Tournois. Il y a plusieurs institutions de ce genre dont l'origine n'est pas moins ancienne, & va se perdre dans les ténèbres de la plus haute antiquité, quoiqu'en puissent dire quelques savans qui leur assignent des époques beaucoup plus récentes, ne considérant pas qu'un usage est d'ordinaire plus ancien que l'historien qui en parle le premier, & qu'un nom & une forme plus régulière qu'on peut lui avoir donnés n'emportent pas l'idée d'une véritable création. Pour revenir au palais d'*Odin*, les héros devant se rendre de bon matin au tournois céleste, il y avoit un coq dans le voisinage pour les éveiller. Au grand jour du bouleversement du monde ses cris aigus doivent être le premier signal de l'approche des mauvais génies. Cette particularité est rapportée dans le poëme de la *Voluspa*, poëme d'où s'échappent quelques traits pleins de feu à travers des flots de fumée. Voici l'endroit: *l'animal qui fait briller une crête dorée a déjà percé de ses cris le séjour des dieux, il a réveillé les héros,*

ils courent à leurs armes, ils courent vers le père des armées. A ses chants répondent sous terre les chants lugubres du coq noirâtre qui se tient dans le palais de la mort. Voy. *Barthol. Antiq. Dan.* p. 563.

VINGT-UNIÈME FABLE.

Du cheval Sleipner, & de son origine.

GANGLER demanda: d'où vient le cheval *Sleipner* dont vous parlez, & à qui appartient-il? *Har* lui répondit: son origine est fort merveilleuse. Un jour certain architecte vint offrir aux dieux de leur bâtir dans l'espace de deux saisons une ville si bien fortifiée qu'ils y seroient parfaitement à l'abri des incursions de toute sorte de géans, quand même ils auroient déjà pénétré dans l'enceinte de *Midgard:* mais il demandoit pour récompense la déesse *Freya*, & de plus le soleil & la lune. Après une longue délibération, les dieux firent accord avec lui, à condition qu'il finiroit tout l'ouvrage sans se faire aider de personne, & dans l'espace d'un seul hiver, & que s'il restoit encore quelque chose à faire au premier jour de l'été, il perdroit sa récompense. L'architecte entendant cela demanda de pouvoir se servir de son cheval, & les dieux par le conseil de *Loke* lui accordèrent sa demande. Ce traité fut confirmé par

plusieurs sermens, & conclu en présence de plusieurs témoins, car sans cette précaution un géant n'eût pas cru être en sûreté parmi les dieux, surtout si *Thor* étoit revenu des voyages qu'il étoit allé faire en Orient pour vaincre les géans. Dès la première nuit, l'ouvrier fit donc traîner des pierres prodigieuses par son cheval, & les dieux voyoient avec surprise que cet animal faisoit beaucoup plus d'ouvrage que son maître même. L'hiver s'avançoit cependant, & comme il étoit près de sa fin, la construction de cette ville imprenable touchoit aussi à sa perfection: enfin lorsqu'il ne restoit plus que trois jours, l'ouvrage étoit achevé à la réserve des portes qui n'étoient pas posées. Alors les dieux commencèrent à tenir conseil, & à se demander les uns aux autres qui étoit celui d'entr'eux qui avoit pu conseiller de marier *Freya* dans le pays des géans, & de plonger les airs & le ciel dans les ténèbres en laissant enlever le soleil & la lune. Ils convinrent tous que *Loke* étoit l'auteur de ce mauvais conseil, & qu'il falloit lui faire souffrir une mort cruelle, s'il ne trouvoit quelque moyen de frustrer l'ouvrier de la récompense qu'on lui avoit promise. On se saisit aussitôt

de lui, & tout effrayé il promit par serment de faire ce que l'on souhaitoit, quoiqu'il lui en dût couter. Le même soir, l'architecte faisant porter à son ordinaire des pierres par son cheval, il sortit tout-à-coup de la forêt voisine une jument qui appeloit le cheval par ses hennissemens. Cet animal ne l'eut pas plutôt vue qu'entrant en fureur il rompit sa bride & se mit à courir après la jument; l'ouvrier voulut aussi courir après son cheval, & l'un & l'autre ayant ainsi perdu toute la nuit, l'ouvrage fut différé jusqu'au lendemain. Cependant l'architecte convaincu qu'il n'y avoit pas d'autres moyens d'achever l'ouvrage reprit sa forme naturelle, & les dieux voyant clairement que c'étoit en effet un géant avec qui ils avoient fait accord, ne tinrent plus aucun compte de leur serment, & appelèrent le dieu *Thor* qui accourut aussitôt, & paya à l'ouvrier son salaire en lui donnant un coup de sa massue, qui lui mit la tête en pièces, & le précipita dans les enfers. Peu après *Loke* revint racontant que le cheval de l'architecte avoit produit un poulain qui avoit huit pieds; c'est ce cheval qu'on nomme *Sleipner*, & qui est le plus excellent de tous ceux que les dieux & les hommes possèdent (1).

REMARQUES

SUR LA VINGT-UNIÈME FABLE.

(1) LE cheval *Sleipner* a huit pieds. *Odin* qui le montoit pouvoit avec fon fecours paffer rapidement d'un bout du monde à l'autre, & fuivant *Saxon* traverfer les mers mêmes fans danger. Il eft vifible que c'eft une allégorie pour défigner la promptitude avec laquelle la volonté d'*Odin* ou du dieu fuprême a fon exécution. Des images femblables ont fouvent été employées par les anciens poëtes facrés & prophanes. Selon *Horace*, cependant, la vengeance divine étoit boîteufe, & ne fuivoit le coupable qu'à pied. Mais *Horace* qui étoit railleur vouloit apparemment faire allufion à la manière dont le crime étoit puni de fon temps.

VINGT-DEUXIÈME FABLE.

Du vaisseau des dieux.

GANGLER dit à *Har* : vous m'avez parlé d'un vaisseau qui étoit le meilleur de tous les navires. Sans doute, répondit *Har* : c'est le meilleur & le plus artistement construit ; mais il y en a un autre qui est le plus grand. Ce sont certains nains qui ont fabriqué le premier, & qui l'ont donné à *Frey*. Il est si vaste que tous les dieux armés peuvent y avoir place. Aussitôt qu'on en déploye les voiles, il est poussé par un vent favorable en quelque lieu qu'il doive aller : & lorsque les dieux ne veulent pas naviger, ils peuvent le démonter en tant de petites parties qu'étant plié on peut le mettre en poche. C'est un vaisseau commode que cela, répondit *Gangler*, & il a fallu sans doute beaucoup d'art & de magie pour venir à bout de le faire.

*

VINGT-TROISIÈME FABLE.

Du dieu Thor.

GANGLER continue & dit : n'eſt-il jamais arrivé à *Thor* dans ſes voyages d'être vaincu ſoit par des preſtiges, ſoit de force ouverte ? *Har* lui répondit : il y a peu de perſonnes qui puiſſent vous raconter qu'il ſoit jamais arrivé un pareil accident à ce dieu ; & quand même il auroit véritablement eu du deſſous en quelque rencontre, il n'en faudroit pas parler, puiſque tout le monde doit croire que rien ne peut réſiſter à ſa puiſſance. J'ai donc fait une queſtion, dit *Gangler*, à laquelle aucun de vous n'eſt en état de répondre. Alors *Jafnhar* prit la parole, & lui dit : nous avons entendu certains bruits peu croyables à la vérité ; vous avez ici près quelqu'un qui peut vous en faire part, & vous devez d'autant mieux le croire que comme il n'a jamais menti, il ne voudroit pas commencer à préſent à vous débiter des choſes fauſſes. Voyons, interrompit *Gangler* ; j'attends votre explication ; mais ſi vous ne ſatisfaites pas aux queſtions que je vous ai

proposées, tenez-vous sûr que je vous déclare vaincu. *Har* lui dit : voici le commencement de l'histoire que vous voulez savoir. Un jour le dieu *Thor* partit avec *Loke* dans son char traîné par deux boucs, & le soir étant venu ils allèrent loger chez un paysan. Le dieu *Thor* tua aussitôt ses deux boucs, & les ayant écorchés les mit cuire. Quand cela fut fait, il se mit à table pour souper, & invita le paysan & ses enfans à manger avec lui; le fils de son hôte se nommoit *Tialfe* & sa fille *Raska*. *Thor* leur recommanda de jeter tous les os dans les peaux de ces boucs qu'il tenoit étendues près de la table; mais le jeune *Tialfe* pour avoir de la moële rompit avec son couteau l'os d'une jambe d'un des boucs. Après avoir passé la nuit dans ce lieu, *Thor* se leva de grand matin, & s'étant habillé il leva le manche de sa massue, ce qu'il n'eut pas plutôt fait que les deux boucs reprirent leur forme, mais l'un d'eux boitoit d'une jambe de derrière. Le dieu voyant cela ne douta pas que le paysan ou quelqu'un de sa maison n'eût manié trop rudement les os de ses boucs; irrité de cette imprudence il fronce les sourcils, regarde de travers, empoigne sa massue, & la serre avec

tant de force que les jointures de ses doigts blanchissoient. Le paysan tremblant craignoit d'être terrassé d'un seul de ses regards; ses enfans se joignirent à lui pour supplier *Thor* de leur pardonner, lui offrant tous leurs biens en dédommagement de la perte qu'il avoit faite: enfin touché de leur extrême crainte il s'appaisa, & se contenta d'emmener avec lui *Tialfe* & *Raska*. Laissant donc ses boucs dans ce lieu, il se mit en route pour se rendre dans le pays des géans, & étant arrivé au bord de la mer il la traversa à la nage accompagné de *Tialfe*, de *Raska*, & de *Loke*. Le premier étoit un excellent coureur, & portoit la valise de *Thor*. Quand ils eurent fait quelques pas, ils trouvèrent une vaste plaine, dans laquelle ils marchèrent tout le jour, quoique réduits à une grande disette de vivres. Comme la nuit s'approchoit, ils cherchèrent de tous côtés un endroit où ils pussent se reposer, & ils trouvèrent enfin dans les ténèbres la maison d'un certain géant dont la porte étoit aussi large qu'un des côtés. Ce fut là qu'ils passèrent la nuit; mais comme elle étoit à-peu-près à moitié passée, ils sentirent un grand tremblement de terre qui secouoit violemment

toute la maiſon. *Thor* ſe levant appela ſes compagnons pour chercher avec lui quelque aſyle ; ils trouvèrent à main droite une chambre voiſine dans laquelle ils entrèrent. Mais *Thor* ſe tenant à la porte pendant que les autres frappés de crainte ſe cachoient au fond de leur retraite, s'arma de ſa maſſue pour ſe défendre à tout événement. Cependant on entendoit un terrible bruit, & le matin étant venu *Thor* ſortit & apperçut près de lui un homme qui étoit prodigieuſement grand, & ronfloit de toutes ſes forces, & *Thor* comprit que c'étoit là le bruit qu'il avoit entendu pendant la nuit. Auſſitôt il prit ſa vaillante ceinture qui a le pouvoir d'accroître ſes forces ; mais le géant s'étant éveillé, *Thor* effrayé n'oſa lui lancer ſa maſſue, & ſe contenta de lui demander ſon nom. Je m'appelle *Skrymner*, répond l'autre ; pour moi je n'ai pas beſoin de te demander ſi tu es le dieu *Thor*, & ſi tu ne m'as pas pris mon gant? En même temps il étendit la main pour le reprendre, & *Thor* s'apperçut que cette maiſon où ils avoient paſſé la nuit étoit ce gant même, & la chambre un des doigts du gant. Là-deſſus *Skrymner* lui demanda s'il ne voyageoit pas en compagnie? A quoi *Thor*

ayant répondu qu'oui, le géant prit sa valise & en tira de quoi manger. *Thor* étant allé en faire autant avec ses compagnons, *Skrymner* voulut joindre ensemble les deux valises, & les mettant sur son épaule, commença à marcher à grands pas. Le soir quand ils furent arrivés le géant s'alla coucher sous un chêne, montrant à *Thor* le lieu où il vouloit dormir, & lui disant de prendre à manger dans la valise. En même temps il se mit à ronfler fortement. Mais *Thor* ayant voulu ouvrir la valise, (chose incroyable) ne put jamais défaire un seul nœud; aussi prenant de dépit sa massue, il la lance contre la tête du géant. Celui-ci s'éveillant demande quelle feuille lui est tombée sur la tête, & qu'est-ce que cela peut être? *Thor* fait semblant de vouloir aller dormir sous un autre chêne; comme il étoit environ minuit, ce dieu entendant ronfler de nouveau *Skrymner*, prend sa massue & la lui enfonce par derrière dans la tête. Le géant s'éveille & demande à *Thor* s'il lui est tombé quelque grain de poussière sur la tête, & pourquoi il ne dort pas? *Thor* répond qu'il va s'endormir. Mais un moment après, résolu de porter à son ennemi un troisième coup, il ramasse toutes ses

forces & lui lance sa massue dans la joue avec tant de violence qu'elle s'y enfonce jusqu'au manche. *Skrymner* se réveillant porte sa main à la joue, disant : y a-t-il des oiseaux perchés sur cet arbre ? il me semble qu'il est tombé une plume sur moi. Puis il ajoute : pourquoi veilles-tu, *Thor* ? Je crois qu'il est temps de nous lever, & de nous habiller. Vous n'avez pas beaucoup de chemin à faire encore pour arriver à la ville qu'on nomme *Utgard* ; je vous ai entendu vous dire à l'oreille les uns aux autres que j'étois d'une bien grande taille, mais vous en verrez là de beaucoup plus grands que moi. C'est pourquoi je vous conseille, quand vous y serez arrivé, de ne pas trop vous vanter, car on ne souffre pas volontiers dans cet endroit là de petits hommes comme vous ; je crois même que ce que vous auriez de mieux à faire seroit de vous en retourner ; cependant si vous persistez dans votre résolution, prenez votre route à l'Orient ; pour moi, mon chemin me mène au Nord. Là dessus il mit sa valise sur son dos & entra dans une forêt. On n'a pas entendu dire que le dieu *Thor* lui ait souhaité bon voyage ; mais continuant sa route avec ses compagnons il apperçut, comme il
étoit

étoit près de midi, une ville située au milieu d'une vaste campagne; cette ville étoit si élevée qu'il ne pouvoit la voir jusqu'au haut sans renverser la tête sur les épaules. La porte étoit fermée par une grille que *Thor* ne put jamais ouvrir, mais lui & ses compagnons passèrent à travers les barreaux : étant entrés ils virent un grand palais, & des hommes d'une taille prodigieuse : s'adressant ensuite au roi qu'on nommoit *Utgarda-Loke*, ils le saluèrent civilement. Le roi les ayant enfin regardés se mit à rire en tordant la bouche de fort mauvaise grâce. Il est trop tard, dit-il, pour vous interroger sur le long voyage que vous avez fait; cependant, si je ne me trompe, ce petit homme que je vois là doit être *Thor*; peut-être est-il plus grand qu'il ne me paroît; mais pour m'en assurer, ajouta-t-il en leur adressant la parole, voyons un peu quels sont les arts dans lesquels tu te distingues, toi, & tes compagnons; car personne ne peut rester ici à moins qu'il n'entende quelque art, & qu'il n'y excelle même par dessus tous les autres hommes. *Loke* dit alors que son art étoit de manger plus que personne au monde, & qu'il étoit prêt à soutenir un défi dans ce genre d'escrime. Certai-

nement, repliqua le roi, il faudra convenir que vous ne ferez pas mal-adroit fi vous pouvez tenir votre promeffe; nous allons donc vous mettre à l'épreuve: en même temps il fit venir un de fes courtifans, qui étoit affis fur un banc à l'écart, & fe nommoit *Loge* (*flamme*) & il lui ordonna de fe mefurer avec *Loke* dans l'art dont on vient de parler. Alors on fit placer fur le parquet un bacquet plein de viande, & les deux champions à chaque bout, qui fe mirent auffitôt à dévorer ces viandes avec tant de vîteffe qu'ils fe rencontrèrent bientôt au milieu du bacquet & furent obligés de s'arrêter: mais *Loke* n'avoit mangé de fa portion que la chair feulement, au lieu que l'autre avoit dévoré & la chair & les os: tout le monde jugea donc que *Loke* devoit être cenfé vaincu.

VINGT-QUATRIÈME FABLE.

De l'art de Tialfe.

APRÈS cela le roi demanda quel métier favoit faire ce jeune homme qui étoit avec *Thor ? Tialfe* répondit, qu'il difputeroit avec lequel de fes courtifans que ce fût à qui courroit le plus vîte en patins. Le roi dit que c'étoit-là un très-beau talent, mais qu'il lui falloit ufer de diligence s'il vouloit demeurer vainqueur. Il fortit donc, & conduifant *Tialfe* dans une plaine, il lui donna un jeune homme appelé *Hugo* (*l'efprit ou la penfée*) pour difputer le prix de la courfe avec lui : mais cet *Hugo* dévança tellement *Tialfe* qu'en revenant au but d'où ils étoient partis, il le rencontra encore face à face. Alors le roi dit : une autre fois il te faut dépêcher davantage. Ils tentèrent donc une feconde courfe, & *Tialfe* n'étoit plus qu'à une portée de trait du but lorfque *Hugo* y arriva. Ils coururent une troifième fois, mais *Hugo* avoit déjà touché la borne lorfque *Tialfe* n'étoit pas encore à moitié chemin. Là-deffus tous ceux qui étoient préfens s'écrièrent que c'étoit affez s'effayer dans cet exercice-là.

VINGT-CINQUIÈME FABLE.

Des épreuves que Thor soutint.

ALORS le roi demanda à *Thor* dans quel art il vouloit faire preuve de son habileté si renommée? *Thor* répondit, qu'il vouloit disputer avec quelqu'un de sa cour à qui boiroit le mieux. Le roi y ayant consenti, il entre dans le palais & va chercher une grande corne, dans laquelle les courtisans étoient obligés de boire lorsqu'ils avoient fait quelque faute contre les réglemens de la cour. L'échanson la remplit & la présente à *Thor*, pendant que le roi lui disoit: lorsqu'un homme boit bien, il doit vuider cette corne d'un seul coup, quelques-uns le font en deux, mais il n'y a point de si petit buveur qui ne la vuide en trois. *Thor* considère cette corne, & n'est étonné que de sa longueur: cependant comme il avoit extrêmement soif, il se met à boire avec force & aussi long-temps qu'il le put, sans reprendre son souffle, afin de n'être pas obligé d'y revenir une seconde fois; mais quand il eut éloigné la coupe de sa bou-

che pour regarder dedans, à peine s'apperçut - il que la liqueur eut diminué. S'étant remis à boire de toutes ses forces il n'avança pas plus que la première fois; enfin plein de colère il approche encore de ses lèvres la corne, & fait les plus grands efforts pour la vuider entièrement; après cela il regarde & trouve que la liqueur s'est un peu abaissée, ce qui fit que ne voulant plus essayer il rendit la corne. On voit bien, lui dit alors le roi, que tu n'es pas si vaillant que nous l'avons cru, mais veux-tu faire encore de nouvelles tentatives? Certainement, dit *Thor*, des coups comme ceux que j'ai bus ne seroient pas censés petits parmi les dieux, mais quel jeu voulez-vous me proposer? Il y a ici un jeu de peu d'importance auquel nous exerçons les enfans, lui répondit le roi; il consiste à lever de terre mon chat, & je ne t'en parlerois pas si je n'avois pas vu que tu n'étois pas tel que l'on te disoit être. En même temps un grand chat couleur de fer sauta au milieu de la salle; *Thor* s'approchant lui passe la main sous le ventre., & le soulève de toutes ses forces; mais le chat courbant le dos n'éleva jamais qu'un seul pied. Le succès, dit le roi, a été tel

que je le présageois ; le chat est grand, mais *Thor* est petit en comparaison des hommes d'ici. Si je suis petit, répond *Thor*, faites paroître quelqu'un avec qui je puisse lutter. Le roi entendant cela regarde de tous côtés, & dit : je ne vois ici personne qui ne regarde au-dessous de soi d'entrer en lice avec toi. Mais qu'on fasse venir ma nourrice *Hela* (*la mort*) pour lutter avec le dieu *Thor* ; elle en a terrassé de plus forts que lui. Au moment même une vieille édentée entre dans la salle : voilà, dit le roi à *Thor*, celle avec qui tu dois lutter ; mais après que de part & d'autre ils se furent portés de grands coups, & qu'ils eurent long - temps & vaillamment combattu, *Thor* tomba sur un genou, & le roi s'approchant leur ordonna de finir, ajoutant qu'il n'y avoit plus dans sa cour personne à qui on pût honnêtement proposer de se battre avec lui.

⁂

VINGT-SIXIÈME FABLE.

Explication des prestiges.

THOR passa dans ce lieu la nuit avec ses compagnons, & le lendemain de grand matin il se prépara à partir; mais le roi le fit appeler, & lui donna un magnifique festin, après lequel il accompagna *Thor* hors de la ville. Comme ils étoient prêts à se dire adieu, le roi demanda à *Thor* ce qu'il pensoit du succès de son voyage. *Thor* lui répondit, qu'il ne pouvoit nier qu'il ne sortît de chez lui honteux & mécontent. Il faut donc, dit le roi que je vous découvre à présent la vérité, puisque vous êtes hors de notre ville, dans laquelle vous ne rentrerez jamais tant que je vivrai & que je régnerai: je vous assure bien aussi que si j'avois pu prévoir que vous eussiez tant de forces, je ne vous y eusse point laissé entrer; mais je vous ai enchanté par mes prestiges, d'abord dans la forêt où je vins au devant de vous, car vous ne pûtes défaire votre valise, parce que c'étoit moi qui l'avois fermée avec une chaîne magique: ensuite vous

voulûtes me frapper trois fois avec votre massue ; le premier coup quoique léger m'eût terrassé si je l'eusse reçu ; mais lorsque vous serez sorti d'ici, vous trouverez un très-grand rocher, dans lequel il y a trois vallées de forme quarrée, & l'une d'elles extrêmement profonde ; ce sont les endroits que votre massue a frappés, parce que je me cachois alors derrière un rocher que vous ne pouviez voir. J'ai usé des mêmes prestiges dans les combats que vous avez soutenus contre les gens de ma cour. Dans le premier, *Loke* a dévoré comme un affamé toute sa portion, mais *Loge* son adversaire étoit un *feu errant* qui a bientôt consumé & les viandes & les os & le bacquet même. *Hugo* qui a disputé le prix de la course contre *Tialfe* étoit mon esprit, &. il n'étoit pas possible que *Tialfe* pût l'égaler en rapidité. Quand vous avez voulu vuider la corne, vous avez fait, sur ma foi, une merveille que je ne pourrois pas croire si je ne l'avois vue ; car un des bouts de la corne s'étendoit jusques à la mer, ce que vous n'avez pas apperçu. Et quand vous irez pour la première fois au bord de la mer, vous verrez combien elle est diminuée. Vous n'avez pas fait un moindre

miracle en ſoulevant le chat, & pour vous parler vrai, quand nous avons vu qu'un de ſes pieds quittoit la terre, nous avons tous été extrêmement ſurpris & effrayés, car ce qui vous paroiſſoit un chat étoit en effet le grand ſerpent qui environne toute la terre, tant votre main en s'élevant s'eſt approchée du ciel. A l'égard de votre lutte avec une vieille, il eſt bien étonnant qu'elle ne vous ait fait tomber que ſur un genou, car c'eſt contre la mort que vous avez combattu, & il n'y a ni n'y aura perſonne qu'elle n'abatte à la fin. Mais à préſent, puiſque nous allons nous quitter, je vous déclare qu'il eſt également avantageux pour l'un & pour l'autre que vous ne reveniez plus vers moi, & ſi vous voulez le faire, je me défendrai encore par d'autres preſtiges, enſorte que vous ne pourrez jamais rien contre moi. Comme il diſoit ces mots, *Thor* indigné prend ſa maſſue & la veut lancer ſur le roi, mais celui-ci diſparoît, & le dieu ayant voulu retourner vers la ville pour la détruire, ne trouva plus que de vaſtes campagnes couvertes de verdure : continuant donc ſa route il revint ſans ſe repoſer dans ſon palais.

REMARQUES

SUR LES FABLES VINGT-TROISIÈME ET SUIVANTES.

JE n'ai point voulu ſupprimer les fables qu'on vient de lire quelque futiles qu'elles puiſſent paroître d'abord, ſoit afin de donner l'*Edda* dans ſon entier, ſoit parce qu'elles ne me paroiſſent pas entièrement inutiles pour faire connoître de plus en plus le tour d'eſprit des anciens habitans de l'Europe. On a vu plus haut que *Thor* étoit regardé comme une divinité favorable aux hommes, comme leur protecteur contre les attaques des géans & des mauvais génies; il eſt aſſez remarquable que ce même dieu ſoit ici expoſé à des preſtiges, à des piéges, à des épreuves, & que ce ſoit le mauvais principe qui le perſécute. *Utgarda-Loke* ſignifie le *Loke* ou le *démon de dehors*. Je penſe toujours qu'il faut chercher l'origine de ces fables dans l'allégorie & peut-être auſſi dans la religion répandue autrefois en Perſe, & dans les contrées voiſines, d'où nos anciennes chroniques prétendent que ſont ſortis *Odin* & ſes compagnons. C'eſt-là qu'eſt né le dogme du bon & du mauvais principe dont on voit ici les combats exprimés d'une manière allégorique.

Il me paroît vraiſemblable que cette doctrine apportée dans le Nord par les Aſiatiques,

qui s'y établirent, n'a été chargée de tant de circonstances puériles qu'en passant successivement par la bouche des poëtes, seuls dépositaires des opinions de ces temps. En effet on trouve dans quelqu'une de ces additions des choses qui doivent avoir été imaginées dans le Nord; ce combat, par exemple, à qui mangera & boira le mieux, à qui courra le plus vite sur la glace, ces cornes dans lesquelles les courtisans sont obligés de boire quand ils tombent en faute, genre de punition qui avoit encore lieu communément en Russie il n'y a pas long-temps, & que Pierre avoit employé dans certains réglemens. L'explication qu'on donne ici de la diminution de la mer doit encore avoir été trouvée dans le Nord. Cette diminution y est sensible en trop d'endroits pour n'y avoir pas été remarquée; les coquillages qu'on y rencontre sur des montagnes, & tant d'autres indices du séjour de la mer avoient dû exercer la curiosité des poëtes philosophes de ce temps-là, mais on y retrouve surtout cette opinion si accréditée chez les peuples du Nord, & en général chez tous les Celtes qu'on pouvoit par des prestiges faire illusion aux plus clairvoyans, & leur persuader qu'ils voyoient ou qu'ils entendoient ce qui n'existoit point. Dans les chroniques anciennes & dans les annales de *Saxon* on en trouve des exemples presqu'à chaque page. Tout y est enchantement, magie, prestige, métamorphose d'hommes & de bêtes. Les sorcières, les ogres, les loups garoux, les fées qui n'existent plus que dans les contes étoient

alors l'ame, la base de l'histoire, & le mobile des principaux événemens. Mais ce qui décèle le plus un fonds oriental & mystérieux dans cette fable, c'est cette lutte de *Thor* avec la mort ou la vieillesse à qui il semble payer un tribut passager en tombant sur un genou, & en se relevant ensuite. Dans la fable suivante il conserve, comme dans toute cette mythologie, le caractère & les fonctions qui lui sont d'abord attribuées. Il va combattre le grand serpent, ce monstre engendré par le mauvais principe, & l'ennemi des dieux & des hommes; mais il ne triomphera parfaitement qu'au dernier jour, lorsqu'après avoir, en le foudroyant, reculé de neuf pas, il le détruira pour jamais.

Il y a sans doute peu de manières d'interpréter plus équivoques, plus sujettes aux abus, plus décriées que celle qui recourt à l'allégorie. Mais le tour d'esprit qui semble avoir dicté toute cette mythologie, & ces noms significatifs qu'elle affecte d'employer, ne nous prescrivent-ils pas d'en faire usage dans cette occasion ? De plus, il ne faut pas oublier que ce sont des poëtes qui nous l'ont transmise, & des poëtes théologiens.

VINGT-SEPTIÈME FABLE.

Du voyage que fit Thor pour aller pêcher le grand serpent.

Je comprends par vos récits, dit *Gangler*, que la puissance de ce roi dont vous venez de parler doit être grande, & c'en est une forte preuve que d'avoir des courtisans si habiles en tout genre. Mais dites-moi, *Thor* n'a-t-il jamais vengé cette injure? Nous savons, répondit *Har*, (quoique personne n'en ait parlé) que *Thor* avoit résolu d'attaquer le grand serpent, s'il s'en présentoit une occasion, c'est pourquoi il entreprit un nouveau voyage, & il partit d'*Asgard* sous la forme d'un jeune garçon pour se rendre auprès du géant *Hymer*. Y étant arrivé, il pria ce géant de lui permettre de monter avec lui sur sa barque quand il iroit pêcher. Le géant lui répondit qu'un petit garçon ne pouvoit lui être bon à rien, & qu'il mourroit de froid lorsque, suivant sa coutume, il auroit gagné la haute mer. *Thor* répondit qu'il ne craignoit rien, & lui demanda ce qu'il vouloit employer pour amorce. *Hymer*

lui dit de chercher lui-même quelque chose. *Thor* s'approcha donc d'un troupeau de bœufs qui appartenoient au géant, & prenant un de ces animaux il lui arracha la tête de sa main, & retournant à la barque où étoit *Hymer*, ils s'y assirent tous deux. *Thor* se plaça au milieu de la barque, faisant mouvoir deux rames à la fois; *Hymer* qui ramoit aussi à la proue, voyoit avec surprise combien *Thor* faisoit avancer rapidement la barque, & il lui dit, qu'ils étoient déjà arrivés à l'endroit reconnu par la situation des côtes pour être le plus propre à la pêche des plies. Mais *Thor* assuroit qu'il falloit aller beaucoup plus avant, ensorte qu'ils ramèrent encore long-temps, jusqu'à ce qu'*Hymer* dit que s'ils s'éloignoient davantage, ils ne seroient pas en sûreté contre le grand serpent. Malgré cela *Thor* s'obstina à vouloir ramer encore, & en dépit du géant il ne s'arrêta que fort tard. Alors tirant une ligne à pêcher extrêmement forte, il y attacha la tête de bœuf, la déploya & la jeta dans la mer. L'amorce ayant gagné le fond, le serpent avide de cette tête la voulut dévorer, & l'hameçon lui resta enfoncé dans le palais. Aussitôt la douleur l'ayant fait remuer avec force,

Thor fut obligé de ſe tenir fortement des deux mains aux chevilles qui ſoutiennent les rames; mais l'effort qu'il fit de tout ſon corps fut cauſe que ſes pieds percèrent la barque & allèrent juſqu'au fond de la mer, tandis que de ſes mains il tiroit avec violence le ſerpent ſur ſon bord. C'eſt une choſe qu'on ne peut exprimer que les regards terribles que ce dieu lançoit ſur le ſerpent, pendant que ce monſtre élevant la tête ſouffloit du poiſon contre lui : cependant le géant *Hymer* voyant avec effroi que l'eau entroit de tous côtés dans ſa barque, coupa de ſon couteau la corde de la ligne dans le temps que *Thor* alloit frapper le ſerpent avec ſa maſſue. Alors le monſtre retomba dans le fond de la mer; cependant quelques-uns ajoutent, que *Thor* lança après lui ſa maſſue & qu'il lui briſa la tête au milieu des flots. Mais il eſt plus sûr de dire qu'il vit encore dans les eaux. *Thor* donna enſuite un coup de poing au géant près de l'oreille, d'où il le jeta la tête la première dans la mer, après quoi il s'en alla à gué juſqu'à terre.

REMARQUES

SUR LA VINGT-SEPTIÈME FABLE.

On eſt encore aujourd'hui généralement perſuadé en Norvège qu'il exiſte dans les mers profondes qui baignent les côtes de ce royaume, un poiſſon ayant la forme de ſerpent d'une longueur prodigieuſe. L'évêque *Pontoppidan*, dans ſon hiſtoire naturelle de Norvège paroît pancher à admettre ce fait, dont il allégue même diverſes preuves très-ſpécieuſes.

Cette perſuaſion exiſtoit ſans doute déjà lorſque les anciens poëtes théologiens, dont les vers ſont le texte de l'*Edda*, compoſoient leurs ouvrages, & comme ils empruntoient de tous les objets de la nature qui leur étoient connus les moyens de leurs comparaiſons & de leurs allégories, ils peignirent le principe du mal, le grand ennemi des dieux & du monde phyſique ſous l'emblême du grand ſerpent marin. Mais il fallut le rendre plus grand encore qu'on ne le diſoit communément, pour mieux faire comprendre toute ſa force, & ſa puiſſance. C'eſt pourquoi dans la fable précédente, *ce grand ſerpent environne la terre entière*. L'auteur de cette fable n'oſe décider ſi *Thor* tue ou non le grand ſerpent, il incline cependant à croire que ce monſtre exiſte encore, & ailleurs on verra

que cette dernière opinion eſt la mieux fondée, puiſqu'à la fin du monde il y aura un nouveau combat entre le dieu & le monſtre dans lequel tous les deux périront. *Thor*, comme nous l'avons dit, étoit le défenſeur des dieux & des hommes, le grand antagoniſte des mauvais génies, il en triomphoit le plus ſouvent, mais il ne pouvoit les détruire; il les domptoit, les enchaînoit pour un temps, & il devoit arriver un jour où toutes ces puiſſances ennemies ſe réuniſſant briſeroient leurs liens, & conſommeroient la deſtruction d'un monde depuis long-temps miné & attaqué dans toutes ſes parties. Tel étoit vraiſemblablement le ſens caché ſous cette fable allégorique, & ſous preſque toutes celles de cette mythologie.

VINGT-HUITIÈME FABLE.

De Balder le bon.

CERTAINEMENT, dit *Gangler*, ce fut une belle victoire que celle de *Thor*. Le songe que *Balder* eut un soir, est quelque chose de plus important encore, répondit *Har*: il sembloit à ce dieu que sa vie devoit être en grand danger; c'est pourquoi ayant raconté ce songe aux autres dieux, ils convinrent de conjurer tous les périls dont *Balder* étoit menacé. *Frigga* exigea donc un serment du feu, de l'eau, du fer, & des autres métaux, des pierres, de la terre, des arbres, des animaux, des oiseaux, des maladies, du poison, & des serpens, qu'ils ne feroient point de mal à *Balder* (1). Cela étant fait, les dieux & *Balder* lui-même se faisoient un amusement dans leurs grandes assemblées de lancer à *Balder* les uns des traits, les autres des pierres, & d'autres de lui donner des coups d'épée. Mais quoiqu'ils fissent, ils ne pouvoient le blesser, ce qui étoit regardé comme un grand honneur pour *Balder*. Cependant *Loke* excité par l'en-

vie s'en alla ſous la forme d'une femme étrangère au palais de *Frigga*, & cette déeſſe la voyant lui demanda ſi elle ſavoit quelle étoit l'affaire dont les dieux étoient le plus occupés dans leur aſſemblée. La feinte vieille lui répondit, que les dieux jetoient des traits & des pierres à *Balder*, ſans lui faire du mal. Oui, dit *Frigga*, & ni les armes de métal, ni celles de bois ne peuvent lui être mortelles; car j'ai exigé un ſerment de toutes ces choſes. Quoi! dit la femme, eſt-ce que toutes choſes vous ont juré de rendre les mêmes honneurs à *Balder?* Il n'y a qu'un ſeul arbuſte, repliqua *Frigga*, qui croît au côté occidental du *Valhalla*, & qu'on nomme *miſtilteinn* (*le gui*) à qui je n'ai pas voulu demander de ſerment parce qu'il m'a paru trop jeune & trop foible. La vieille entendant cela diſparut, & reprenant la forme de *Loke*, alla arracher l'arbuſte par la racine, & de-là ſe rendit à l'aſſemblée des dieux. Là étoit *Hoder* placé à l'écart ſans rien faire parce qu'il étoit aveugle. *Loke* s'approchant lui demanda pourquoi il ne lançoit pas auſſi quelques traits à *Balder?* C'eſt, répond l'autre, parce que je ſuis aveugle & ſans armes. Faites comme les autres, repliqua *Loke*,

rendez honneur à *Balder* en lui jetant cette baguette, je vous enseignerai l'endroit où il est. *Hoder* ayant donc pris le gui (2) & *Loke* lui dirigeant la main, il le lança à *Balder* qui en fut percé de part en part & tomba sans vie ; & l'on n'avoit jamais vu ni parmi les dieux, ni parmi les hommes un crime plus atroce que celui-là. *Balder* étant mort, les dieux étoient sans parole & sans force, ils n'osoient se venger par respect pour le lieu où ils étoient. Tous étoient donc plongés dans le deuil le plus profond, & *Odin* surtout qui sentoit mieux que les autres la perte qu'on avoit faite. Après que leur douleur fût un peu appaisée, ils portèrent le corps de *Balder* vers la mer, où étoit le vaisseau de ce dieu qui passoit pour le plus grand de tous. Mais les dieux l'ayant voulu lancer à l'eau pour en faire un bucher à *Balder*, ils ne purent jamais le remuer: c'est pourquoi ils firent venir du pays des géans une certaine magicienne qui arriva à cheval sur un loup, se servant de serpens en place de bride. Ayant mis pied à terre, *Odin* fit venir quatre géans seulement pour garder sa monture, & elle lui paroissoit si redoutable qu'il voulut s'assurer auparavant s'ils pourroient

la renverser, car, disoit-il, si vous ne pouvez la jeter par terre, vous ne pourrez pas non plus la tenir arrêtée. Alors la magicienne se courbant sur la proue du vaisseau, le mit à flot d'un seul effort, ensorte que le feu étinceloit sous le bois violemment entraîné, & que la terre trembloit. *Thor* irrité à la vue de cette femme prit sa massue, & lui auroit brisé la tête si les dieux ne l'eussent appaisé par leurs intercessions. Le corps de *Balder* ayant donc été porté sur le vaisseau, on alluma le bucher, & *Nanna* sa femme qui étoit morte de douleur, y fut brûlée avec lui. *Thor* qui étoit présent consacra le feu avec sa massue, & y jeta un nain qui couroit ordinairement devant lui, & qui y fut consumé. Il y avoit aussi à cette cérémonie, outre tous les dieux, & toutes les déesses, un grand nombre de géans. *Odin* posa sur le bucher un anneau d'or, auquel il donna ensuite la propriété de produire chaque neuvième nuit, huit anneaux d'un poids pareil. Le cheval de *Balder* fut aussi consumé dans les mêmes flammes avec le corps de son maître (3).

REMARQUES

SUR LA VINGT-HUITIÈME FABLE.

(1) *Balder* eſt le ſoleil, à ce qu'on a lieu de croire. Fait-on alluſion dans cette fable à ces éclipſes qui nous dérobent quèlquefois ſa lumière ? ou plutôt n'eſt-il pas encore queſtion ici de ce combat éternel des mauvais génies contre les dieux, dont nous avons ſi ſouvent parlé, & dont il ſera encore queſtion. Au reſte on ſait, quand on a lu les anciens romans, qu'il y avoit autrefois des magiciens & des magiciennes qui enchantoient ſi bien les lances & les épées qu'elles ne pouvoient plus faire aucun mal. Le peuple ne s'eſt pas encore déſaiſi partout de cette ridicule opinion. Nos anciennes hiſtoires du Nord ſont remplies de traits qui y ſont alluſion. *Saxon* L. 6. nous aſſure qu'un certain gladiateur nommé *Wiſin* enchantoit les épées d'un ſeul regard : il y avoit des caractères runiques qui produiſoient cet effet; mais en général c'étoient les fées & les déeſſes qui excelloient dans ce bel art. *Frigga* étoit même celle qui le poſſédoit éminemment ; on voit ici qu'elle enchantoit tout ce qu'elle vouloit. *Tacite*, qui la déſigne par l'épithète de *mère des dieux*, (l'*Edda* lui donne ce nom en plus d'un endroit) parle auſſi du pouvoir qu'elle avoit de protéger ſes adorateurs au milieu des traits

lancés par leurs ennemis. *Matrem Deûm venerantur* (*Æſtyi*), *inſigne ſuperſtitionis formas aprorum geſtant. Id pro armis omniumque tutela ſecurum deæ cultorem etiam inter hoſtes præſtat.*

(2) *Ayant donc pris le gui.*] Si les Scandinaves avoient eu une religion différente des Germains, les Germains des Gaulois, les Gaulois des Bretons, d'où viendroit cette conformité ſingulière qui ſe trouve entr'eux, juſques dans des opinions auſſi phantaſtiques que celle-ci? J'inſiſte ſur cette réflexion qui juſtifie le titre de *mythologie celtique* que je donne à l'*Edda*, & je la rappelle à l'occaſion de ce paſſage. On y apprend que les Scandinaves, comme les Gaulois & les Bretons, ont attribué au *gui* quelque vertu divine. Le gui, & en particulier celui de chêne, a été vénéré, non chez les Gaulois ſeulement, comme on l'a ſouvent avancé ſans fondement, mais chez toutes les nations celtiques de l'Europe. Les peuples du *Holſtein* & des contrées voiſines l'appellent encore aujourd'hui *marentacken*, *rameau des ſpectres*, ſans doute à cauſe de ſes propriétés magiques. En quelques endroits de la haute Allemagne le peuple a conſervé le même uſage qui ſe pratique en pluſieurs provinces de France. Les jeunes gens vont au commencement de l'année frapper les portes & les fenêtres des maiſons, en criant *guthyl*, qui ſignifie le *gui*. Voy. *Keysler* Antiq. Sept. & Celt. p. 304. & ſeqq. Les anciens Italiens étoient dans les mêmes idées. *Apulée* nous a conſervé quelques vers de l'ancien

poëte *Lelius* où le *gui* eſt cité comme une des choſes qui peuvent rendre un homme magicien. *Apul.* Apolog. prior.

(3) *Conſumé avec le corps de ſon maître.*] Je pourrois faire ici diverſes remarques ſur les funérailles des anciens Scandinaves, & en particulier ſur ce bucher où l'on brûle à la fois une femme, un eſclave & un cheval, avec le corps de celui qui en étoit poſſeſſeur: mais les circonſtances & le but de cet uſage barbare ont été, je penſe, expoſés aſſez au long dans l'*Introduction à l'hiſtoire de Dannemarc.* Il n'eſt pas plus néceſſaire de faire obſerver ici que tout ce qu'on a avancé dans cet ouvrage des mœurs & des coutumes de cet ancien peuple, ſe trouve confirmé par l'*Edda*, ou le ſera par les pièces ſuivantes. On avoit promis des preuves, & l'on oſe s'aſſurer que ceux qui auront lu avec attention l'un & l'autre ouvrage, conviendront qu'on a tenu ſcrupuleuſement parole.

VINGT-NEUVIÈME

VINGT-NEUVIÈME FABLE.

Du voyage de Hermode aux enfers.

BALDER ayant ainſi péri, *Frigga* ſa mère fit publier partout que celui des dieux qui voudroit aller aux enfers pour y chercher *Balder*, & offrir à la *Mort* la rançon qu'elle exigeroit pour le rendre à la vie, mériteroit tout ſon amour. *Hermode*, ſurnommé l'*Agile*, fils d'*Odin*, offrit de ſe charger de cette commiſſion : il prit pour cela le cheval d'*Odin*, & l'ayant monté il partit. Pendant neuf jours & neuf nuits il voyagea dans des vallées profondes & ſi ténébreuſes qu'il ne commença à voir où il alloit que quand il arriva au fleuve de *Giall*, qu'il paſſa ſur un pont dont le toit étoit couvert d'or brillant. La garde de ce pont eſt confiée à une fille nommée *Guerrière audacieuſe*. Quand elle vit *Hermode*, elle lui demanda ſon nom & ſa famille, ajoutant que le jour précédent il avoit paſſé ſur ce pont cinq eſcadrons de morts qui ne le faiſoient pas autant trembler ſous eux que lui ſeul ; & d'ailleurs, ajouta-t-elle, vous n'avez pas la couleur que doit avoir un mort : qu'allez-vous donc

faire aux enfers? *Hermode* répondit : je vais chercher *Balder*, ne l'as-tu pas vu passer par ici? *Balder*, repliqua-t-elle, a passé sur ce pont; mais le chemin des morts est là en bas vers le nord. *Hermode* continua donc sa route jusqu'à ce qu'il arriva vers la grille des enfers; alors il descendit de cheval, lia sa selle pour l'affermir, & remontant piqua des deux; aussitôt le cheval sauta par dessus la grille sans la toucher le moins du monde avec ses pieds. Etant entré il vit *Balder* son frère assis à la place la plus distinguée du palais, & il y passa la nuit. Le lendemain matin il pria *Hela (la mort)* de permettre que *Balder* s'en retournât avec lui, l'assurant que les dieux avoient tous été vivement affligés de sa mort. Mais *Hela* lui répondit qu'elle vouloit savoir s'il étoit vrai que *Balder* fût autant aimé de toutes les choses du monde qu'on le lui avoit dit; qu'elle vouloit donc que toutes choses animées & inanimées pleurassent sa mort, que dans ce cas-là elle le renvoyeroit chez les dieux, & qu'au contraire elle le retiendroit si une seule chose refusoit de pleurer. Là-dessus *Hermode* se leva, & *Balder* le reconduisant hors du palais, & prenant son anneau d'or, il le lui remit pour qu'il le donnât

à *Odin* en ſigne de ſouvenir. *Nanna* envoya auſſi à *Frigga* un dé d'or & pluſieurs autres préſens. *Hermode* reprit donc le chemin d'*Aſgard*, & y étant arrivé, il rapporta fidellement aux dieux tout ce qu'il avoit vu & entendu.

Les dieux envoyèrent donc des meſſagers par tout le monde, faiſant prier qu'on voulût bien pleurer pour délivrer *Balder* des enfers. Toutes les choſes s'y prêtèrent volontiers, les hommes, les bêtes, la terre, les pierres, les arbres, & les métaux; & quand toutes ces choſes enſemble pleuroient, c'étoit comme lorſqu'il y a un dégel général. Les meſſagers reviennent alors comptant d'avoir bien fait leur commiſſion; mais ils trouvèrent chemin faiſant dans une caverne une magicienne qui ſe faiſoit nommer *Thok*; les meſſagers l'ayant priée de vouloir bien auſſi pleurer pour la délivrance de *Balder*, elle leur répondit par ces vers : « *Thok* pleurera d'un œil ſec » le bucher de *Balder*; qu'*Hela* garde » ſa proie ». On conjecture que cette magicienne doit avoir été *Loke* lui-même qui ne ceſſoit de faire du mal aux autres dieux. Il étoit cauſe que *Balder* avoit été tué; il le fut auſſi de ce qu'on ne put le délivrer de la mort.

REMARQUES

SUR LA VINGT-NEUVIÈME FABLE.

Balder n'ayant pas été tué en combattant, devoit aller, comme ceux qui meurent de maladie, dans le séjour de la mort. *Saxon le grammairien* raconte la même aventure avec quelques circonstances différentes. L. III. p. 43. *Loke* & *Hela* jouent ici très-bien leur rôle. Il n'est pas encore hors d'usage parmi le peuple du duché de *Sleswig*, s'il en faut croire *Arnkiel*, de personifier la mort, & de lui donner le nom de *Hell* ou *Hela*. Ainsi pour dire que la contagion est dans un lieu, on dit que *Hela* s'y promène, que *Hela* y est arrivée; & qu'un homme a fait accord avec *Hela* lorsqu'il est relevé d'une maladie qu'on jugeoit mortelle. C'est du même mot qu'est encore emprunté celui qui désigne l'enfer dans les langues du Nord & de l'Allemagne. Voy. *Arnkiel in Cimbria*, c. 9. §. 2. p. 55. *Keysl.* Antiq. p. 180.

TRENTIÈME FABLE.

Fuite de Loke.

ENFIN les dieux étant extrêmement irrités contre *Loke*, il fut obligé de s'enfuir, & il se cacha dans une montagne, où il bâtit une maison ouverte de quatre côtés, d'où il pouvoit voir ce qui se passoit par tout le monde. Souvent il se cachoit au milieu du jour sous la forme d'un saumon dans les eaux d'un fleuve, & là il s'occupoit à deviner & à prévenir les stratagêmes que les dieux pouvoient employer pour le prendre dans ce fleuve. Un jour comme il étoit dans sa maison, il prit du fil & en forma des rets, tels que ceux que les pêcheurs ont ensuite inventés : cependant *Odin* ayant vu du haut de sa sublime guérite le lieu où s'étoit retiré *Loke*, s'y rendit avec les autres dieux. Mais *Loke* ayant découvert leur marche jeta promptement son filet dans le feu, & courut se cacher dans la rivière. Les dieux s'étant approchés, *Kuaser* qui étoit le plus pénétrant de tous démêla dans la cendre chaude les vestiges du filet brûlé, & comprit

par-là l'invention de *Loke*. Ayant fait remarquer la chose aux autres dieux, ils se mirent à faire un filet sur le modèle qu'ils voyoient empreint dans les cendres, & le jetèrent dans l'eau du fleuve où *Loke* se tenoit caché : *Thor* tenoit un des bouts du filet, & tous les dieux ensemble tenoient l'autre, le tirant ainsi de concert le long du fleuve. Cependant *Loke* se cachant entre deux pierres, les rets passèrent dessus lui sans le prendre, & les dieux sentirent seulement que quelque chose de vivant avoit touché le filet. Ils le jetèrent donc une seconde fois, après y avoir attaché un si grand poids qu'il rasoit partout le fond de l'eau; mais *Loke* se sauva en remontant promptement à fleur d'eau, & en se replongeant ensuite dans un endroit où le fleuve formoit une cataracte. Les dieux allèrent donc de nouveau vers cet endroit-là, & se partagèrent en deux bandes; *Thor* marchant dans l'eau suivoit le filet, qu'ils trainèrent ainsi jusqu'aux rivages de la mer. Alors *Loke* sentit le danger qui le menaçoit, soit qu'il se sauvât dans la mer, soit qu'il voulût échapper au filet; cependant il prit ce dernier parti, & sauta de toutes ses forces par dessus le filet : mais *Thor*

courant après lui le prit dans sa main; malgré cela, comme il étoit extrêmement glissant, il lui eut sans doute échappé, si *Thor* ne l'eût arrêté par la queue; & c'est la raison pour laquelle les saumons ont depuis ce temps-là cette partie du corps si mince.



TRENTE-UNIÈME FABLE.

De la punition de Loke.

LOKE ayant été ainſi pris, on le traîna dans une caverne ſans miſéricorde. Les dieux ſe ſaiſirent auſſi de ſes fils : le premier ayant été changé en bête féroce par les dieux déchira & dévora ſon frère. Les dieux firent de ſes inteſtins des chaînes à *Loke*, le liant à trois pierres aiguës dont l'une lui preſſoit les épaules, l'autre les côtés, la troiſième les jarrets : & ces liens furent enſuite changés en chaînes de fer. *Skada* ſuſpendit de plus ſur ſa tête un ſerpent dont le venin lui tombe goutte à goutte ſur le viſage. Cependant ſa femme *Signie* eſt aſſiſe à côté de lui, & reçoit ces gouttes dans un baſſin qu'elle va vuider lorſqu'il eſt rempli : durant cet intervalle le venin tombe ſur *Loke*, ce qui le fait hurler & frémir avec tant de force que toute la terre en eſt ébranlée, & c'eſt ce qu'on appelle parmi les hommes tremblement de terre ; il reſtera là dans les fers juſques au jour des ténèbres des dieux.

REMARQUES

SUR LA TRENTE-UNIÈME FABLE.

Loke ayant enfin lassé la patience des dieux, ils se saisissent de lui & le punissent. Le fonds de cette idée a appartenu à presque tous les anciens peuples, mais chacun l'a ornée ou altérée à sa manière. On ne peut douter que nos Scandinaves n'ayent apporté de l'Asie une croyance qui paroît y avoir été répandue très-anciennement. Dans le livre de la prétendue prophétie de *Henoc* on trouve des détails très-ressemblans à ce que nous lisons ici. Les anges révoltés ne cessant de causer mille désordres, Dieu ordonna à l'archange *Raphaël* de lier les mains & les pieds à un des principaux d'entr'eux nommé *Azael*, de le jeter dans un endroit obscur du désert, & de l'y tenir attaché sur des pierres pointues jusqu'au dernier jour. On peut conjecturer aussi sans témérité que les fables de *Promethée*, de *Typhon*, d'*Encelade* tiennent à la même origine, mais à quoi la faut-il attribuer? Il me paroît vraisemblable que ce qui a dû le plus contribuer à faire inventer, ou du moins à accréditer, & à répandre cette opinion si générale des combats des géans contre les dieux, ou des puissances ennemies de la nature contre celles qui la conservent, c'est

le phénomène des volcans. On me permettra de développer ici cette conjecture.

Plus les naturalistes & les voyageurs nous font connoître le globe que nous habitons, & plus le nombre des volcans éteints ou brûlans semble se multiplier. Il n'y a pas un grand nombre d'années qu'on ne parloit en Europe que des volcans d'Italie & d'Islande. Dans nos contrées les mieux connues on marchoit, on semoit, on moissonnoit sur des volcans, on bâtissoit avec leurs débris sans s'en douter. Aujourd'hui tout le monde reconnoît des volcans éteints dans la plus grande partie de l'Europe, & sans entrer à ce sujet dans des détails qui me conduiroient trop loin, je me contenterai d'observer qu'on en trouve dans une grande partie de l'Italie, dans la Sicile, la Grèce, l'Asie mineure, la Provence, le Vivarais, l'Auvergne. Il est très-probable qu'il y en a en Espagne & en Portugal. Et cela est certain pour une partie de l'Allemagne, pour les bords du Rhin depuis le pays de Bade jusqu'en Westphalie, & depuis la Hesse jusqu'en Bohême.

Les côtes occidentales de l'Ecosse & les isles qui les bordent, quelques parties de celles d'Irlande en portent aussi des traces indubitables. On a cru en appercevoir dans les montagnes de Norvège. Les volcans de l'Islande sont connus. Ceux de la Grœnlande le sont moins, mais leur existence est plus que probable. Des navigateurs croyent en avoir vu dans le Spitzberg. Si delà nous passons dans les pays d'où l'on suppose que sont sorties les

colonies qui ont peuplé le nord de l'Europe, nous trouverons aussi qu'ils doivent avoir eu leurs volcans comme les autres. Il y en avoit eu dans la Phrygie, dans l'Asie mineure, l'Arménie, le voisinage de la mer Caspienne, & dans diverses provinces de Perse.

Faut-il croire que tous ces volcans ayent brûlé dans des déserts sans spectateurs, ou dans le sein des mers? C'est ce qui ne paroît guères vraisemblable, si l'on considère l'ancienneté de la population de notre terre, & la nature des débris de plusieurs de ces volcans; débris qui dans plusieurs ne paroissent pas être l'ouvrage d'éruptions extrêmement anciennes.

Mais si ces éruptions ont eu des hommes pour témoins, quelle impression profonde n'a pas dû faire dans leur esprit un spectacle si effrayant & si magnifique? Et comment les hommes qui ont conservé des traditions de tant d'autres événemens moins étonnans, de quelques déluges particuliers, par exemple, n'auroient-ils pas transmis à leur postérité le souvenir de celui de tous les phénomènes de la nature dont ils avoient dû être le plus frappés?

Ils l'ont fait sans-doute, mais conformément au génie des premiers peuples, qui, comme cela devient tous les jours plus évident par l'étude des monumens anciens, personnifioit tous les phénomènes, toutes les opérations de la nature, & parloit toujours par préférence un langage figuré & allégorique. Et comment des hommes simples & ignorans

eussent-ils pu peindre ce qu'ils ne connoissoient pas, qu'avec le secours des images des choses qui leur étoient déjà connues ? Comment, ainsi que le font les enfans, n'auroient-ils pas prêté une vie, une volonté, des passions semblables aux nôtres à toutes les causes des phénomènes dont ils étoient frappés. Les volcans faisoient du mal sur la terre, donc ils étoient des ennemis des hommes; ils lançoient des torrens de feu, de laves & de rochers contre le ciel; ils étoient donc ennemis des dieux, ils attaquoient le ciel où les dieux habitent. Ils entassoient *Ossa* sur *Pelion*, ils avoient cent mains pour lancer des rochers. Qui méconnoîtroit ici les volcans? Mais après avoir épuisé leur fureur, ces feux semblent rentrer dans le sein des montagnes qui les ont vomis; là ils restent quelque temps dans une espèce d'inaction: pourquoi cela, si ce n'est parce que les dieux ont vaincu les géans, & les ont enfermés sous des rochers. Ils n'y sont point détruits cependant, ils y frémissent de rage, & ces frémissemens sont les tremblemens de terre qu'il falloit aussi expliquer. Et puisqu'ils s'agitent encore, puisque leurs feux s'échappent par intervalles, il est bien à craindre qu'ils ne se réveillent encore un jour, & ne se réunissent pour détruire le monde. Cette idée est encore très-naturelle, car l'homme est porté naturellement dans une partie trop considérable de son existence à concevoir des idées de crainte, de défiance, & de dangers. Mais comment les dieux avoient-ils combattu & vaincu ces génies & ces géans?

C'étoit la foudre à la main ; c'étoit avec cette arme redoutable que *Jupiter* & *Hercule* dans le midi, & le dieu *Thor* dans le nord, les avoient domptés & les terrassoient encore, & c'est évidemment là une autre idée empruntée de ce qu'on observe dans les grandes éruptions des volcans. On y voit en effet des espèces d'éclairs tels que ceux qui accompagnent la foudre. Le chevalier *Hamilton* à qui l'on doit une description si exacte de ce phénomène en parle comme témoin dans sa description de l'éruption du Vésuve en 1779. " Le nuage qui s'élevoit du cratère, dit-il, „ étoit chargé de matière électrique qui y „ serpentoit sans cesse en forme d'éclairs forts & brillans. „ *Pline* le jeune avoit observé la même chose dans la lettre où il décrit la fameuse éruption de son temps. *Nubes rupta in longas flammarum figuras dehiscebat fulgoribus similes & majores.* On appelle à Naples ces foudres volcaniques *Ferilli*. Il seroit aisé de confirmer cette conjecture par divers exemples. La crainte de donner trop d'étendue à une note déjà trop longue m'oblige à indiquer seulement celui de la fable de *Cacus* telle qu'elle est racontée dans l'Enéïde. Elle prouve l'usage ancien de représenter les volcans sous l'image de géans & de les mettre aux prises avec les dieux. *Cacus* fils de *Vulcain* étoit un géant qui habitoit une caverne du mont Aventin, l'une des collines sur lesquelles l'ancienne Rome étoit bâtie, & qui malgré le cours de tant de siècles porte encore des empreintes d'un feu volca-

nique qui ne peuvent paroître douteuſes à des yeux exercés. *Hercule* en paſſant dans cette contrée attaqua ce monſtre qui *vomit envain des torrens de feu* pour ſe défendre. Le dieu prit ſes armes & en particulier le *chêne noueux* qui lui ſervoit de maſſue, il découvrit *Cacus* dans ſa caverne, & il l'y étouffa de ſes mains.

Rapit arma manu, nodisque gravatum,
Robur...
Ille autem... (Cacus)
Faucibus ingentem fumum, mirabile dictu
Evomit, involvitque domum caligine cæcâ
Proſpectum eripiens oculis, glomeratque ſub antro
Fumiferam noctem, commiſtis igne tenebris,
Hic Cacum in tenebris incendia vana vomentem
Corripit.....

Le mot de *Cacus* ſe rapproche beaucoup de celui de *Caous* qui déſigne encore aujourd'hui chez les Perſans des géans ou des génies malfaiſans, & le mot de *Caucaſe* ne veut peut-être dire autre choſe que ſéjour de ces géans, comme celui de *Titan* ſignifie en Celtique *maiſon de feu.*

TRENTE-DEUXIÈME FABLE.

Du crépuscule des Dieux.

GANGLER dit alors : que pouvez-vous m'apprendre de ce jour-là? *Har* lui répondit : il y a beaucoup de choses & de grandes choses à vous en dire. Premièrement viendra le grand hiver pendant lequel la neige tombera des quatre coins du monde. La gelée sera forte, la tempête violente & dangereuse, & le soleil cachera son éclat. Trois hivers pareils se suivront, sans qu'aucun été les tempère. Trois autres se passeront aussi pendant lesquels le monde entier sera en guerre & en discorde ; les frères se tueront les uns les autres par méchanceté, personne n'épargnera son père, ou son fils, ou ses autres parens : voici ce qu'en dit la *Voluspa* : « Les frères se tueront » les uns les autres, & deviendront » meurtriers. Les parens oublieront les » droits du sang ; la vie sera à charge, » on ne verra qu'adultères. Age barbare ! » âge d'épée ! âge de tempêtes ! âge de » loups ! les boucliers seront mis en » pièces ; & les malheurs se suivront

» jusqu'à la chûte du monde ». Alors il se passera des choses qu'on peut appeler des prodiges. Le loup *Fenris* dévorera le soleil, ce que tous les hommes regarderont comme une grande perte. Un autre monstre emportera la lune, & la rendra entièrement inutile ; les étoiles s'évanouiront dans le ciel : on apprendra alors que la terre & les montagnes sont violemment ébranlées ; on verra les arbres arrachés de la terre, les montagnes chancelantes s'écrouler, tous les liens & les fers des prisonniers rompus & mis en pièces. Alors le loup *Fenris* est lâché ; la mer s'élance sur la terre, parce que le grand serpent se changeant en spectre gagne le rivage. Le vaisseau nommé *Naglefare* est mis à flot ; ce vaisseau est fait des ongles des hommes morts ; c'est pourquoi l'on doit prendre garde à ne pas mourir sans se faire les ongles ; car un homme qui meurt ainsi fournit de la matière pour la construction de ce vaisseau que les dieux & les hommes voudroient bien ne voir achevé que fort tard. Le pilote de ce vaisseau que la mer débordée entraîne se nomme le géant *Rymer*. Le loup *Fenris* s'avance ouvrant sa gueule énorme, sa machoire d'en-bas touche la terre, celle d'en-haut

s'étend jufqu'au Ciel, & iroit plus loin encore s'il y avoit place : le feu fort brulant de fes yeux & de fes nafeaux ; le grand ferpent vomit des flots de venin qui inondent l'air & l'eau. Ce monftre épouvantable fe tient à côté du loup. Dans ce tumulte le ciel fe fend, & par cette ouverture les génies du feu entrent à cheval ; *Surtur* eft à leur tête ; devant & après lui un feu ardent étincelle, fon épée brille plus que le foleil même ; l'armée de ces génies paffant à cheval fur le pont du ciel le met en pièces ; de-là ils fe rendent dans une plaine où ils font joints par le loup *Fenris* & le grand ferpent. Là fe trouve auffi *Loke*, & le geant *Rymer*, & avec eux tous les géans de la gelée qui fuivent *Loke* jufqu'à fa mort. Les génies du feu marchent les premiers en ordre de bataille, formant un efcadron très-brillant dans cette plaine qui a en tout fens cent mille pas d'étendue. Cependant durant ces prodiges, *Heimdal* le huiffier des dieux fe lève, il fouffle avec force dans fa trompette pour réveiller les dieux, qui s'affemblent auffitôt. Alors *Odin* s'en va à la fontaine de *Mimis* pour lui demander confeil fur ce qu'il doit faire, lui & fon armée. Le grand frêne d'*Ygdrafil* eft

agité, & il n'y a rien dans le ciel & ſur la terre qui ſoit exempt de crainte & de danger. Les dieux s'arment, *Odin* ſe couvre d'un caſque d'or, & d'une brillante cuiraſſe ; il prend ſon épée & marche droit au loup *Fenris*. Il a *Thor* à ſes côtés, mais ce dieu ne peut le ſecourir, car lui-même combat contre le grand ſerpent, *Frey* tient tête à *Surtur*, & de part & d'autre on ſe porte de grands coups, juſqu'à ce que *Frey* ſoit abattu, & la cauſe de ſa défaite, c'eſt qu'il a donné autrefois ſon épée à ſon écuyer *Skyrner*. Ce jour-là eſt auſſi lâché le chien nommé *Garme* qui avoit été attaché à l'entrée d'une caverne; c'eſt un monſtre redoutable pour les dieux, il attaque *Tyr*, & ils ſe tuent tous les deux. *Thor* terraſſe le grand ſerpent, mais en même temps il recule de neuf pas, & tombe mort par terre étouffé par les flots de venin que ce ſerpent vomit ſur lui. Le loup *Fenris* dévore *Odin*, & c'eſt ainſi que ce dieu périt. Au moment même *Vidar* s'avance, & appuyant ſon pied ſur la machoire inférieure du monſtre, il prend l'autre de ſa main & le déchire ainſi juſqu'à ce qu'il meure. *Loke* & *Heimdal* ſe battent & ſe terraſſent l'un l'autre : après cela *Surtur* lance des feux

ſur toute la terre, & le monde entier eſt bientôt conſumé. Voici comment cela eſt raconté dans la *Voluſpa* : « *Heimdal* » élève ſa trompette recourbée, & la fait » retentir. *Odin* conſulte la tête de *Mimis* ; » le grand frêne, ce frêne ſublime & » fécond s'agite avec violence & mugit. » Le géant rompt ſes fers. Qu'eſt-ce qui » ſe paſſe chez les dieux ? Qu'eſt-ce qui » ſe paſſe chez les génies ? La terre des » géans eſt remplie de tumulte : les » dieux ſe réuniſſent & s'aſſemblent. Les » nains ſoupirent & gémiſſent devant les » portes de leurs cavernes. O vous ! habi- » tans des montagnes, ſavez-vous s'il » ſubſiſtera encore quelque choſe ?



TRENTE-TROISIÈME FABLE.

Des suites de l'embrasement du monde.

GANGLER entendant cela demande : qu'est-ce qui restera après que le monde aura été brûlé, & que les dieux, les héros & les hommes auront péri ? Car je vous ai entendu dire, ajoute-t-il, que les hommes devoient vivre toujours dans un autre monde. *Tredie* lui répondit : il y aura après tous ces prodiges plusieurs demeures agréables, & plusieurs mauvaises ; mais la meilleure maison de toutes, ce sera *Gimle (le ciel)*, où l'on pourra avoir toutes sortes de boissons dans la salle nommée *Brymer*, (1) située dans le pays de *Okolm*. C'est aussi un agréable palais que celui qui est sur les montagnes d'*Inda*, & qui est bâti d'un or brillant. Ce sera dans ce palais que demeureront les hommes bons & justes. Dans *Nastrande (le rivage des morts)* il y a un bâtiment vaste & infame, dont la porte est tournée contre le Nord, qui n'est construit que de cadavres de serpens dont toutes les têtes sont tournées vers l'intérieur de la maison ; ils y vomis-

ſent tant de venin qu'il s'en forme un long fleuve empoiſonné ; c'eſt dans ce fleuve que flottent les parjures & les meurtriers, comme il eſt dit dans ces vers de la *Voluſpa* : « Je ſais qu'il y a dans « *Naſtrand* une demeure éloignée du » ſoleil dont les portes regardent le » Nord ; des goutes de venin y pleuvent » par les fenêtres ; elle eſt conſtruite de » cadavres de ſerpens : là dans des » fleuves rapides nagent les parjures, » les aſſaſſins, & ceux qui cherchent à » ſéduire les femmes d'autrui. Dans un » autre lieu leur condition eſt pire en- » core, car un loup, un monſtre dévo- » rant, y tourmente les corps qui y ſont » envoyés (2). » *Gangler* prend la parole, & dit : quels ſeront donc les dieux qui ſurvivront ? mourront-ils tous, & n'y aura-t-il pas encore un ciel & une terre ? *Har* lui répondit : il ſortira de la mer une autre terre belle & agréable, couverte de verdure & de champs, où le grain croîtra de lui-même & ſans qu'on le sème. *Vidar* & *Vale* vivront auſſi, parce que ni l'inondation, ni le noir incendie ne leur auront fait du mal ; ils habiteront dans les plaines d'*Inda*, où étoit auparavant la demeure des dieux ; là ſe rendent les fils de *Thor*, *Mode* & *Magne*,

là viennent auſſi *Balder* & *Hoder* du ſéjour des morts. Ils ſe placent & s'entretiennent enſemble, ſe rappelant les adverſités qu'ils ont eſſuyées. On trouve enſuite dans l'herbe les dés d'or dont les dieux s'étoient ſervis auparavant. Cependant tandis que le feu dévoroit tout, deux perſonnes de l'eſpèce humaine s'étoient cachées ſous une colline, c'étoit un homme & une femme qui s'appeloient *Lif* & *Lifthraſer*; ils ſe nourriſſent tous les deux de roſée, & produiſent une ſi nombreuſe poſtérité que la terre eſt bientôt couverte de nouveaux habitans. Ce qui vous paroîtra bien merveilleux encore, c'eſt que *Sunna* (*le ſoleil*) avant que d'être dévoré par le loup *Fenris*, aura produit une fille auſſi belle & auſſi brillante qu'elle même, qui marchera dans la route décrite autrefois par ſa mère, comme cela eſt dit dans ces vers: *le roi brillant du feu engendrera une fille unique avant que d'être englouti par le loup; cette fille ſuivra les traces de ſa mère après la mort des dieux* (3). A préſent, continue *Har*, ſi vous voulez me faire de nouvelles queſtions, je ne ſais qui pourra y répondre, puiſque je n'ai pas ouï dire que perſonne puiſſe vous raconter ce qui ſe paſſera dans les autres

âges du monde : je vous conſeille donc de vous contenter de ma relation, & de la garder dans votre mémoire. Là deſſus *Gangler* entend de tous côtés autour de lui un bruit terrible ; il regarde partout, mais il n'apperçoit rien qu'une vaſte plaine ; il ſe met donc en chemin pour s'en retourner dans ſes états, où il raconte tout ce qu'il a vu & entendu : & depuis ce temps-là ce récit eſt paſſé de bouche en bouche parmi les peuples (4).



REMARQUES

SUR LES DEUX DERNIÈRES FABLES.

Quand même l'*Edda* n'auroit d'autre mérite que d'être le ſeul livre qui nous apprenne ce qu'ont penſé les Celtes ſur l'important ſujet d'une vie à venir, il mériteroit d'être préſervé de l'oubli. En effet il prête par-là une lumière nouvelle & inattendue à l'hiſtoire ; ſoit à celle qui s'occupe principalement des faits, ſoit à celle qui ſe plaît davantage à conſidérer les diverſes révolutions des mœurs & des opinions. Ceux qui n'aiment que ce premier genre trouveront dans ces dernières fables le principe de cette valeur fanatique qui anima les deſtructeurs de l'Empire Romain, & les conquérans de la meilleure partie de l'Europe. Ceux qui s'intéreſſent plus au ſecond ne verront pas ſans plaiſir & ſans ſurpriſe des peuples qu'on n'a cru que barbares, s'occuper de recherches & de méditations ſublimes, autant que les nations fameuſes qui s'arrogeoient le privilége excluſif du ſavoir & de la raiſon.

J'ai dit que la nature étoit, ſuivant la penſée des Celtes, dans un état de combat & de travail continuels : ſa vigueur ſe conſumoit ainſi peu à peu, & ſon dépériſſement devoit de jour en jour ſe rendre plus ſenſible. Enfin le dérangement des ſaiſons, un hiver long & extraordinaire, feront les dernières marques de

de ſa caducité. Le monde moral ne ſera pas moins troublé que le phyſique : la nature agoniſante ne parlera plus aux hommes ; ſes ſentimens affoiblis, éteints avec elle laiſſeront leurs cœurs en proie aux paſſions les plus déréglées. Alors toutes les puiſſances ennemies que les dieux tenoient enchainées avec beaucoup de peine, rompant leurs fers, achèveront de plonger l'Univers dans la confuſion. En vain les dieux ſeront ſoutenus de l'armée des guerriers du *Valhalla*, ils n'en périront pas moins en détruiſant leurs ennemis, c'eſt-à-dire, que dans ce jour les divinités inférieures, ſoit bonnes, ſoit mauvaiſes, retomberont en combattant dans le ſein de la grande divinité d'où toutes choſes ſont émanées, & qui ſurvit à toutes choſes. Après cela le monde devient la proie des flammes deſtinées plutôt à le purifier qu'à le détruire, puiſqu'il reparoît dans la ſuite plus beau, plus agréable & plus fécond. Telle eſt en peu de mots la doctrine de l'*Edda* dépouillée des ornemens poétiques, & des images allégoriques qui lui ſont acceſſoires. On a pu entrevoir que le poëme nommé *Voluſpa* a été le texte dont cette fable eſt le commentaire. Les mêmes idées ſe trouvent en effet dans cette ancienne poéſie, mais exprimées avec plus de pompe & de force. On en verra peut-être avec plaiſir les traits ſuivans rendus preſque mot à mot d'après la traduction de *Bartholin*.

Le géant Rymer arrive d'Orient porté ſur un char : la mer s'enfle, le grand ſerpent ſe roule dans les eaux avec fureur, & ſou-

lève la mer : l'aigle dévore en criant les corps morts, le vaiſſeau des dieux eſt mis à flot.

L'armée des mauvais génies arrive d'Orient ſur ce vaiſſeau. C'eſt Loke qui les conduit. Leurs troupes furieuſes marchent eſcortées du loup Fenris, Loke paroît avec eux.

Le noir prince des génies du feu ſort du Midi entouré de flammes : les épées des dieux ſont rayonnantes comme le ſoleil. Les rochers ébranlés vont tomber; les géantes errent éplorées; les hommes ſuivent en foule les ſentiers de la mort : le ciel eſt fendu.

Nouvelle douleur pour la déeſſe qui défend Odin ! Odin s'avance contre Fenris, le dieu Frey contre le prince des génies du feu. Bientôt l'époux de Frigga eſt abattu.

Vidar l'illuſtre fils d'Odin court venger la mort de ſon père. Il attaque le monſtre auteur du meurtre, ce monſtre né d'un géant; & de ſon épée il lui perce le cœur.

Le ſoleil ſe noircit, la mer inonde la terre; les brillantes étoiles s'évanouiſſent, le feu exerce ſa rage, les âges tendent à leur fin, la flamme s'étend & s'élève juſqu'au ciel.

Je pourrois citer encore pluſieurs autres pièces de poéſie qui montreroient que les Scandinaves avoient l'eſprit rempli de toutes ces prophéties, & qu'ils leur donnoient un très-grand poids; mais les lecteurs qui craignent de trop grands détails aimeront mieux m'en croire ſur ma parole : il ſera plus important de remarquer, 1°. que cette doctrine des théologiens du Nord étoit la même que celle des druides Gaulois & Bretons. *Les druides*

croyent, difoit Strabon, *que quoique le monde foit incorruptible le feu & l'eau y prendront cependant un jour le deffus*, (L. 4.) c'eft-à-dire, qu'il devoit fubir une grande cataftrophe caufée par ces élémens qui le renouvelleroient fans le détruire. 2°. Tout ce qu'on vient de lire dans l'*Edda* n'eft prefque autre chofe que la doctrine de *Zenon* & des Stoïciens. Ce rapport fingulier n'a jamais été approfondi, & mérite de l'être.

Tous les anciens nous apprennent que la philofophie du portique établiffoit une divinité éternelle, répandue dans toutes les parties du monde, & qui étoit l'ame & le moteur univerfel de la matière. De cette divinité étoient émanées, avec le monde, des intelligences deftinées à le gouverner fous fes ordres, & qui devoient fubir les mémes révolutions que lui au jour fixé pour le renouvellement de cet Univers. Le feu caché dans les veines de la terre en confumoit fans ceffe l'humidité & devoit enfin l'embrâfer entièrement. *Un temps arrivera*, dit *Sénéque*, *où le monde prêt à fe renouveller fera enflammé, où les forces oppofées fe détruiront en fe combattant, où les étoiles iront heurter les étoiles, & où tout l'Univers précipité dans le même feu fera brûlé.* (*Senec. Confol. ad Marciam* c. ult.) Ce bouleverfement devoit être précédé d'une inondation, & à cet égard l'*Edda* s'accorde encore très-bien avec *Zénon*; *Sénéque* traite au long de ce déluge futur dans fes *Queftions naturelles.* L. 3. c. 29. Il devoit, dit-il, contribuer à purifier la terre préparée

pour de nouveaux habitans, plus vertueux & plus innocens que nous.

Mais c'étoit ſur l'embraſement du monde que les Stoïciens inſiſtoient le plus. On connoît ces vers de *Lucain* parent des *Sénéques :*

Hos populos ſi nunc non uſſerit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti,
Communis mundo ſupereſt rogus.....

C'eſt-à-dire : *Si ce n'eſt pas à préſent que ces peuples doivent périr par le feu, ce ſera au jour où il conſumera la terre, & les gouffres même de la mer. Un bucher eſt deſtiné au monde entier.*

Mais la preuve la plus forte de l'identité des deux ſyſtêmes, c'eſt que cette deſtruction du monde entraînoit celle des dieux, c'eſt-à-dire, des divinités créées, ou inférieures. C'eſt ce que *Sénéque* le *Tragique* exprime dans les vers ſuivans d'une manière qui n'a rien d'équivoque :

Jàm jam legibus obrutis
Mundo cum veniet dies,
Auſtralis polus obruet
Quicquid per Libyam jacet...;
Arctous polus obruet,
Quicquid ſubjacet axibus :
Amiſſum trepidus polo
Titan excutiet diem,
Cœli regia concidens

Ortus atque obitus trahet,
Atque OMNES PARITER DEOS
PERDET MORS ALIQUA, *& chaos,*
&c.

C'eſt-à-dire : *lorſque les loix de la nature ſeront enſevelies, & que le jour du monde arrivera, le pôle du midi écraſera, en tombant, les régions de la Lybie; le pôle du nord s'écroulera ſur les pays qu'il couvre; le ſoleil épouvanté perdra ſon éclat; le palais des cieux tombera, & ſa chute produira à la fois la vie & la mort.* TOUS LES DIEUX PÉRIRONT AUSSI PAR QUELQUE CAUSE, *& rentreront dans le chaos*, &c. (*Senec. Hercul.* v. 1112.) *Sénéque* explique dans un autre endroit cette mort des dieux. Ils n'étoient point détruits proprement, mais ils ſe réuniſſoient en ſe réſolvant dans l'ame du monde, en ſe fondant dans cette intelligence de feu, dans ce principe éternel & univerſel dont ils étoient émanés. C'étoit ſans doute auſſi dans ce ſens que nos philoſophes du nord prenoient la choſe : l'analogie nous autoriſe d'autant plus à ſuppléer cette circonſtance, que les poëtes ont toujours été plus occupés du ſoin d'embellir les dogmes reçus que de celui de les expoſer avec clarté. Enfin ce qui doit rendre ce parallèle complet & frappant, c'eſt que dans l'école du Portique, comme dans les prophéties des Iſlandois, la ſcène effrayante qu'on vient de voir étoit ſuivie d'une nouvelle

création repréfentée encore de part & d'autre avec les mêmes traits.

Le monde étant réfolu, dit *Sénéque*, & rentré dans le fein de *Jupiter*, ce dieu fe concentre quelque temps en lui-même, & fe cache, uniquement attentif à fes propres penfées : enfuite on voit naître de lui un nouveau monde, parfait en toutes fes parties ; les animaux naiffent de nouveau, des hommes innocens font produits fous de meilleurs aufpices, pour peupler cette terre digne féjour de la vertu : tout reprend, en un mot, une face plus riante & plus belle. (Voyez *Senec.* Epift. 9. & Quæft. nat. l. 3. c. ult.

L'*Edda* vient de nous faire en d'autres termes les mêmes defcriptions. Elles fe trouvent auffi dans le poëme de la *Voluſpa* dont j'ai cité plus haut quelques ftrophes : en voici encore quelques-unes où l'on reconnoitra aifément les mêmes dogmes.

Alors (c'eft-à-dire, après la mort des dieux, & l'embrafement du monde) *on voit reffortir du fein des flots la terre couverte d'une agréable verdure. Les eaux fe retirent : l'aigle vole déja librement, & prend des poiffons fur le fommet des montagnes.*

Les champs portent des fruits fans culture, les maux font bannis du monde. Balder & fon frère, ces dieux guerriers, reviennent habiter les palais démolis d'Odin. Savez-vous ce qui fe paffe alors ?

Les dieux s'affemblent dans les campagnes d'Ida, ils s'entretiennent des palais céleftes dont ils voyent les ruines : ils fe rappellent

leurs précédentes converſations, & les anciens diſcours d'Odin.

Un palais plus brillant que le ſoleil ſe découvre, il eſt orné d'un toît d'or : c'eſt-là que le peuple des gens de bien habitera, & ſe livrera à la joie durant tous les âges.

Il y a loin aſſurément de la Scandinavie juſqu'aux lieux où la philoſophie ſtoïque avoit cours; cette diſtance étoit même bien plus grande autrefois que dans ces derniers âges où le commerce & les livres prêtent des ailes aux opinions, pour ſe répandre partout en un inſtant. D'un autre côté le ſyſtême dont il eſt ici queſtion n'eſt pas de ceux que tout homme qui penſe imagine aiſément. Il paroît donc vraiſemblable que tous ceux qui l'ont adopté l'ont reçu de la même main, je veux dire des philoſophes orientaux, particulièrement des Perſes, & l'hiſtoire me paroît favoriſer cette conjecture. On ſait que nos Scandinaves ſont venus de quelque contrée de l'Aſie. *Zénon* né en *Chypre* de parens Phéniciens avoit probablement emprunté des philoſophes orientaux les principaux points de ſa doctrine. Cette doctrine étoit à beaucoup d'égards la même que celle des mages. *Zoroaſtre* avoit enſeigné que le combat d'*Orosmade* & d'*Arimane*, c'eſt-à-dire, de la lumière & des ténèbres, du bon & du mauvais principe, dureroit juſqu'au dernier jour, qu'alors le bon principe ſe réuniroit au Dieu ſuprême dont il étoit émané, que le mauvais ſeroit vaincu, aſſujetti, que les ténèbres ſeroient détruites, & que le monde purifié par un

incendie univerfel, deviendroit une demeure lumineufe où le mal ne trouveroit plus d'entrée. (Voyez *Brücker* Hift. Crit. Philof. T. I. L. 2. c. 3.

Les arts, les fciences, la philofophie avoient autrefois leur progreffion de l'orient à l'occident. Plufieurs fiècles avant qu'*Odin* fe rendit de la Scythie Afiatique dans le nord, le dogme du renouvellement du monde avoit déjà paffé chez quelques peuples Celtes. *Orphée* l'avoit enfeigné chez les *Thraces*, au rapport de *Plutarque* & de *Clément d'Alexandrie*, & l'on en trouve des veftiges dans les vers qui lui font attribués. Les Grecs & les Romains en avoient auffi quelque idée, mais la plupart n'embraffoient point le tronc entier du fyftême, fe contentant d'en détacher ce qui regardoit l'embrafement du monde, pour en augmenter l'affemblage bifarre & confus de leurs opinions religieufes.

Je ne puis finir cette note fans en juftifier la longueur; un mot fuffira pour cela. Différens points de la doctrine que je viens d'y expofer d'après l'*Edda* ont été confacrés par la révélation. Il ne fera pas inutile d'avoir fous les yeux les paffages qui en font foi. Voici les principaux : *les cieux & la terre qui font maintenant, font réfervés pour le feu au jour du jugement.* (St. Pierre II. Ep. c. 3. v. 1.) *Ce jour-là les cieux pafferont avec un bruit effrayant de tempête, les élémens embrafés fe diffoudront, la terre fera brûlée avec tout ce qu'elle contient.* (v. 10.) *Mais nous attendons enfuite de nouveaux cieux*

& une nouvelle terre où la justice habite. (v. 13.) *Au dernier jour plusieurs seront scandalisés, se trahiront l'un l'autre, & se hairont.* (St. Math. c. 24. v. 10.) *L'iniquité sera multipliée, & la charité se refroidira,* (v. 12.) *Et aussitôt après l'affliction de ces jours-là, le soleil deviendra obscur, & la lune ne donnera point sa lumière, les étoiles tomberont du ciel, & les vertus des cieux seront ébranlées.* (St. Marc. c. 13. v. 25.) *Il y aura des signes dans le soleil, dans la lune & dans les étoiles ; les nations seront plongées dans une telle douleur qu'on ne saura que devenir sur la terre : la mer & les ondes mugiront, desorte que les hommes seront consternés & abattus par la crainte.* (Évang. s. St. Luc. c. 21. v. 25 & 26.) Le livre de l'*Apocalypse* ajoute à ces traits de nouveaux détails. *Alors* (c'est-à-dire, au jour de la colère de Dieu) *il se fit un grand tremblement de terre, & le soleil devint noir comme un sac fait de poil, & la lune parut ensanglantée.* (Apocal. c. 6. v. 12.) *Les étoiles du ciel tombèrent sur la terre ; le ciel se retira comme un livre qu'on roule, & toutes les montagnes & les isles furent remuées de leurs places.* (v. 13. 14.) *Et il y eut une bataille au ciel : Michel & ses anges combattoient contre le dragon, & le dragon & ses anges combattoient. Mais ils ne furent pas les plus forts, & leur place ne fut plus trouvée dans le ciel.* (c. 12. v. 7 & 8.) *Et le grand dragon, le serpent ancien, appelé le diable & satan, qui séduit le monde, fut précipité sur la*

terre, & ses anges avec lui. (v. 9.) Alors j'ouïs une grande voix dans le ciel qui disoit: maintenant est le salut, & la force, & le règne de notre Dieu, & la puissance de son Christ: car l'accusateur de nos frères, celui qui les accusoit devant notre Dieu jour & nuit, a été précipité: (v. 10.) Après cela, je vis descendre du ciel un ange qui avoit la clef de l'abyme, & une grande chaîne en sa main, lequel saisit le dragon, le serpent ancien, & le lia; & je vis les ames de ceux qui avoient été décapités pour le témoignage de Jesus, & pour la parole de Dieu, lesquels devoient vivre & régner avec Christ... (c. 20. v. 1. 2. 4.) *Ensuite je vis un nouveau ciel & une nouvelle terre, car le premier ciel & la premiere terre s'en étoient allés, & la mer n'étoit plus.* (c. 21. v. 1.) *Et Dieu essuyera en ce jour toutes larmes des yeux des hommes, & la mort ne sera plus, & il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni travail.* (v. 4.) *Et la muraille de la grande cité, de la sainte Jérusalem étoit de jaspe, mais la cité étoit d'or pur.* (v. 18.) *Elle n'a besoin ni du soleil ni de la lune pour l'éclairer, car la clarté de Dieu l'illumine, & il n'y aura aucune chose souillée.* (v. 26.)

Après ces observations générales, il ne me reste plus qu'à éclaircir quelques endroits de la dernière fable de cette partie de l'*Edda*.

(1) *Dans la salle nommée Brymer*] *Brymer* est selon la force du mot une salle bien chauffée, *Okolm* signifie un lieu inaccessible au froid: au dernier jour les calamités devoient

commencer par un grand hiver : les portes & les fenêtres de l'enfer étoient ouvertes du côté du Nord ; on voit bien que tout cela a été imaginé dans un pays froid : les anciens Scandinaves étoient de meilleure foi que quelques-uns de leurs descendans, que le fameux *Rudbeck*, par exemple, qui semble avoir été tenté de placer le paradis terrestre dans sa patrie.

(2) *Tourmente ceux qui y sont envoyés.*] Avant cette strophe de la *Voluspa*, *Bartholin* en place une autre qui mérite d'être rapportée. *Alors le maître, celui qui gouverne tout, sort avec puissance des demeures d'en-haut pour rendre ses divins jugemens, & prononcer ses sentences. Il termine les différends, & établit les sacrés destins qui dureront toujours.* La description qu'on lit ici des enfers a une ressemblance frappante avec celle que les livres religieux des anciens Perses faisoient du même lieu. " Les enfers, disent ces livres, „ sont au bord d'un fleuve fétide, dont l'eau „ est noire comme de la poix, & froide „ comme la neige, où roulent les ames des „ malheureux. La fumée sort à grands flots „ de ce goufre ténébreux, & l'intérieur est „ rempli de scorpions & de serpens. „ V. *Hyde* de Relig. vet. Pers. p. 399 & 404.

(3) *Après la mort des dieux.*] Dans la nouvelle terre qui succédoit à celle où nous habitons, il devoit y avoir aussi des divinités subalternes pour la gouverner, & des hommes pour la peupler. C'est en général ce que veut dire l'*Edda*. Les circonstances dont ce récit

eſt accompagné ſont obſcures & allégoriques; mais on reconnoit aiſément au travers de ce voile que la penſée des philoſophes du Nord, comme celle des Stoïciens, étoit que le monde devoit renaître plus parfait & plus beau. C'eſt ce qui eſt exprimé ici par rapport au ſoleil & à la lune. *Lif* ſignifie *la vie*, autre preuve que par la fable de ces deux hommes qui ſurvivent au bouleverſement du monde, les Celtes vouloient dire qu'il reſtoit dans la terre un principe, un germe de vie propre à réparer la perte du genre humain. Il eſt certain que toutes ces façons de s'exprimer n'étoient priſes chez ces anciens peuples que pour ce qu'elles étoient, des figures, des ornemens du diſcours, & que nous qui perdons ſans ceſſe ce point de vue en liſant leurs ouvrages, nous leur prêtons gratuitement une bonne partie des abſurdités que nous croyons y voir.

(4) *Ce récit a paſſé de bouche en bouche parmi les peuples.*] On me demandera peut-être à l'occaſion de ce paſſage ſi la doctrine qui vient d'être expoſée a été propre aux peuples du Nord, ou ſi les autres Celtes l'avoient embraſſée avec eux. Il me paroît probable qu'ils en avoient adopté du moins les principaux points; en effet ils avoient tous puiſé leurs opinions religieuſes dans la même ſource. *Il eſt très-vraiſemblable*, dit fort bien le ſavant abbé *Banier*, *que les Celtes du nord, pères de nos Gaulois, avoient emprunté leur doctrine des Perſes, ou de leurs voiſins, & que c'étoit ſur le modèle des Mages que les*

Druides s'étoient formés. Mythol. expl. T. II. *in*-4. p. 628. Nous sommes à la vérité très-peu instruits de ce que pensoient sur ce sujet les Gaulois, les Bretons, les Germains; mais le peu que nous en savons s'accordant très-bien avec l'*Edda*, nous sommes autorisés à supposer la même conformité dans ce que nous ignorons. Ceux qui pourroient en douter n'ont qu'à jeter les yeux sur les passages suivans.

Zamolxis (célèbre Druide des Gétes & des Scythes) *enseignoit à ses conviés que ni lui, ni eux, ni les hommes qui naîtroient ne devoient périr, mais qu'au contraire ils se rendroient au sortir de cette vie dans un lieu, où ils jouiroient d'une affluence de toutes sortes de biens.* Hérodote L. IV. §. 95.

S'il faut vous en croire, dit *Lucain* aux Druides, *les ames ne descendent pas dans le séjour des ténèbres & du silence, ni dans l'empire souterrain de Pluton; vous dites que le même esprit anime le corps dans un autre monde, & que la mort est le passage à une longue vie.* L. I. v. 454.

Les Gaulois s'attachent surtout à prouver que les ames ne périssent point. César. L. 6. c. 14.

Valère Maxime dans un passage que j'ai rapporté ci-dessus dans mes remarques sur la 17me. fable, s'approche encore plus du dogme de l'*Edda*, puisqu'il nous apprend que les *Celtes* regardoient une mort paisible comme une fin honteuse & misérable, & qu'ils sautoient de joie à l'approche d'un combat qui

leur fourniſſoit des occaſions de mourir les armes à la main.

Chez les Irlandois, dit *Solin*, *lorſqu'une femme vient d'accoucher d'un fils, elle prie les dieux de lui faire la grâce de mourir en combattant.* C'étoit ſouhaiter le ſalut à ſon enfant. Voy. *Solin.* c. 25. p. 252. Ces autorités peuvent ſuffire ; elles ne diſent aſſurément pas tout ce que dit l'*Edda*, mais c'eſt ce qui fait le prix de ce livre.

IDÉE
DE LA SECONDE PARTIE
DE L'EDDA.

Tous les points les plus importans de la mythologie celtique ont été exposés dans le dialogue qu'on vient de lire, & qui fait la première partie de l'*Edda*. Dans cette seconde l'auteur quittant le ton dogmatique se borne à raconter diverses aventures arrivées aux dieux qu'il vient de faire connoître. Les anciens scaldes ou poëtes sont toujours les guides qu'il suit, & son but l'explication des épithètes & des synonimes consacrés dans leur langage. On y voit aussi régner constamment le même goût & le même ton, des allégories, des combats, des géans aux prises avec les dieux, *Loke* qui les trompe, *Thor* qui prend leur cause en main, &c. Voilà à-peu-près le fonds de cette seconde partie : quoique des trois quarts moins longue que l'autre, ce seroit abuser de la pa-

tience des lecteurs que de l'insérer ici toute entière : j'aurai même peut-être besoin de leur indulgence pour l'idée très-succincte que je vais en donner.

Un seigneur Danois appelé *Æger* voulut à l'imitation de *Gylfe* aller à *Asgard* pour faire une visite aux dieux. Ceux-ci l'ayant su montèrent aussitôt sur leurs siéges sublimes afin de le recevoir avec plus de dignité, & les déesses qui ne leur cédoient en rien y prirent place avec eux. *Æger* fut traité splendidement ; *Odin* avoit fait ranger dans la salle du festin des épées si bien polies & si brillantes qu'on n'avoit pas besoin d'autres lumières. Des boucliers luisans couvroient tous les murs. On but long-temps & largement de l'excellent hydromel. *Brage* le dieu de l'éloquence étoit assis à côté d'*Æger*, & les dieux l'avoient chargé d'entretenir leur hôte. La conversation de ce dieu & d'*Æger* fait le sujet de cette seconde partie de l'*Edda*. *Brage* commença par raconter un tour malin que *Loke* avoit joué aux dieux. On se souvient qu'ils mangeoient certaines pommes confiées à la garde d'*Iduna*, par le moyen desquelles ils prévenoient la vieillesse & le dépérissement ; *Loke* enleva par ruse cette *Iduna*, & la cacha dans

un bois où il la fit garder par un géant. Les dieux qui commençoient déjà à grisonner & à devenir caduques, ayant découvert l'auteur de cette noirceur, lui firent de si terribles menaces, qu'il fut obligé d'employer toute son adresse pour restituer aux dieux *Iduna* & ses pommes.

Je fais grâce aux lecteurs du duel du géant *Rugner* & du dieu *Thor*. Ce géant portoit une lance faite de pierre à aiguiser. *Thor* la lui brisa d'un coup de sa massue, & en fit sauter les éclats si loin, que c'est de-là que viennent toutes les pierres à aiguiser qu'on trouve dans le monde, & qui paroissent évidemment rompues par quelqu'effort. Je dois m'arrêter davantage à l'origine de la poésie. C'est une allégorie où l'on trouvera quelqu'invention.

Les dieux du Nord avoient formé un homme à-peu-près de la même manière que les dieux des Grecs avoient formé *Orion*. Cet homme s'appeloit *Kuaser* : il faut en demander pardon aux oreilles accoutumées aux noms sonores des Grecs. Il étoit si habile qu'on ne pouvoit lui proposer des questions auxquelles il ne satisfît pleinement : il parcourut toute la terre pour enseigner la sagesse aux peu-

ples : mais sa gloire ayant réveillé l'envie, deux nains le tuèrent par trahison, reçurent son sang dans un vase, & le mêlant avec du miel, ils en firent un breuvage qui rend poëtes ceux qui en boivent (1). Les dieux ne voyant plus leur fils en firent demander des nouvelles aux nains, qui se tirèrent d'affaire en répondant que *Kuaser* étoit mort suffoqué de sa science, parce qu'il ne s'étoit trouvé personne en état de le soulager par des questions assez fréquentes ou assez doctes. Mais leur perfidie fut découverte ensuite par un événement imprévu. Les nains s'étant attiré le ressentiment d'un géant, celui-ci se saisit d'eux, & les exposa sur un écueil environné de tous côtés des eaux de la mer. Dans le trouble où la crainte de périr jeta ces malheureux, ils ne virent plus d'autre ressource que d'offrir le breuvage divin pour prix de leur délivrance : le géant satisfait l'ayant emporté chez lui le donna à garder à sa fille *Gunlôda ;* c'est pour cela, ajoute l'auteur qui ne

(1) Il est probable que par le sang de cet homme si sage mêlé avec du miel, on vouloit désigner la raison & les grâces, sans lesquelles il n'y a point de véritable poésie.

perd point ſon objet de vue, qu'on appelle indifféremment la poéſie, *le ſang de Kuaſer*, *le breuvage des nains*, *la rançon des nains*, &c.

Les dieux ſouhaitoient fort de leur côté de ſe rendre maîtres de ce tréſor; mais la choſe étoit difficile parce que le breuvage étoit gardé ſous des rochers: cependant *Odin* voulut tenter cette conquête, & voici comment il s'y prit. S'étant changé en ver il s'inſinua par un trou dans la caverne où le breuvage étoit gardé: là il reprit ſa première forme, & gagnant le cœur de *Gunlôda* il obtint d'elle la permiſſion de boire trois coups de la liqueur confiée à ſa garde: mais le dieu rusé ſut ſi bien faire qu'il ne laiſſa rien dans les vaſes à la troiſième fois qu'il but: alors prenant la forme d'un aigle, il s'envola pour retourner à *Aſgard*, y mettre en sûreté le tréſor dont il s'étoit rendu maître. Cependant le géant poſſeſſeur du breuvage étant magicien ſoupçonna bientôt l'artifice, & ſe changeant auſſi en aigle, il vole rapidement après *Odin* qui étoit déjà bien près des portes d'*Aſgard*: alors les dieux accourent hors de leurs palais pour ſoutenir leur maître, & prévoyant qu'*Odin* auroit de la peine à conſerver la liqueur

ſans s'expoſer à être pris par ſon ennemi, ils expoſent en grande hâte tous les vaſes qu'ils trouvent. En effet *Odin* ne pouvant échapper autrement ſe débarraſſe du poids qui appéſantit ſon vol, les vaſes ſont remplis en un inſtant de la liqueur enchantée, & c'eſt de-là qu'elle eſt paſſée aux dieux & aux hommes; mais dans la précipitation de ces momens, la plupart ne s'apperçurent point qu'*Odin* n'avoit rendu qu'une partie du breuvage par le bec; c'eſt de cette partie dont ce dieu donne à boire aux bons poëtes, à ceux qu'il veut animer d'un eſprit divin. A l'égard de l'autre, c'eſt la portion des mauvais rimeurs; comme elle coula fort abondamment de ſa ſource impure, & que les dieux en laiſſent boire à tous ceux qui veulent, la preſſe eſt fort grande autour des vaſes qui la contiennent, & c'eſt la raiſon pour laquelle il ſe fait tant de méchans vers dans ce monde.

Après cette ſingulière fiction, on trouve dans l'*Edda* diverſes fables qui n'ont preſqu'aucun rapport à la mythologie : ce ſont des traits d'hiſtoire mêlés de fables qui ne ſont ni importans par l'inſtruction, ni agréables par l'invention. Je paſſerai donc tout de ſuite au dic-

tionnaire poétique appelé *Scalda* dont j'ai déjà dit un mot dans mon avant-propos.

On a vu qu'il a été compilé par *Snorron* à l'ufage des Iflandois qui fe deftinoient à la profeffion de poëtes. Comme cet auteur écrivoit dans le treizème fiècle, il a voulu y donner non-feulement les épithètes que l'ancienne poéfie lui fourniffoit, mais auffi celles qui étoient devenues néceffaires depuis qu'une nouvelle religion & de nouvelles connoiffances avoient été apportées dans le Nord. L'ouvrage commence par les noms des douze dieux, que *Snorron* reprend enfuite pour ranger fous chacun les épithètes & les fynonimes qui lui appartiennent. *Odin* en a 126 à lui feul, ce qui peut faire juger du nombre des poéfies anciennes où il étoit queftion de cette divinité. Voici quelques-unes de ces épithètes qu'on n'a pas vues dans l'*Edda*.

Odin le père des fiècles, le fourcilleux, l'aigle, le père des vers, le tourbillon, l'incendiaire; celui qui fait pleuvoir les traits, &c.

Thor eft défigné par douze épithètes, dont la plus ordinaire eft celle de *fils d'Odin & de la terre.*

Loke eſt *le père du grand ſerpent*, *le père de la mort*, *l'adverſaire des dieux*, *leur accuſateur*, *celui qui les trompe*, &c.

Frigga eſt la *reine des dieux*, *Freya la déeſſe de l'amour*, *la fée aux larmes d'or*, *la déeſſe bénigne & libérale*, &c.

Après les épithètes des dieux, on trouve rangées par ordre alphabétique celles des mots les plus en uſage dans la poéſie. Il y en a qui ſont aujourd'hui inintelligibles, quelques-unes paroiſſent inſipides, d'autres reſſemblent aſſez à ces épithètes oiſives des anciens qui ſuivent un mot auſſi conſtamment que l'ombre ſuit le corps, & rempliſſent le vers ſans rien ajouter au ſens. Cependant il y en a qui méritent d'être connues, du moins par leur ſingularité. Ainſi les fleuves ſont appelés chez les Scaldes *la ſueur de la terre*, & *le ſang des vallées;* les flèches ſont *les filles de l'infortune*, *la grêle des caſques;* la hache d'armes eſt *la main de l'homicide;* l'œil eſt *le flambeau du viſage*, *le diamant de la tête;* l'herbe, *la chevelure*, *la toiſon de la terre;* les cheveux, *la forêt de la tête;* s'ils ſont blancs, *la neige du cerveau;* la terre, *le vaiſſeau qui flotte ſur les âges*, *la baſe des airs*, *la fille de la nuit.* La nuit eſt *le voile des diſcours*, *& des ſoucis;* un combat,

le fracas des armes, *la grêle des traits*, *les cliquetis des épées*, *un bain de ſang*. La mer eſt *le champ des pirates*; un vaiſſeau *leur patin*, & le *cheval des flots*; les pierres *les os de la terre*: le vent eſt *le tigre*, *le lion qui ſe jette ſur les maiſons*, & *ſur les vaiſſeaux*, &c. &c.

C'eſt par ce recueil d'épithètes qu'eſt terminé l'ouvrage de *Snorron* tel qu'il a été publié par *Reſenius;* mais dans le manuſcrit conſervé à *Upſal*, & dans quelques autres encore, on trouve après ce dictionnaire un petit traité du même auteur ſur le méchaniſme de la poéſie Gothique ou Iſlandoiſe. S'il nous étoit reſté un plus grand nombre de vers des anciens Celtes, cet ouvrage ſeroit très-précieux, puiſqu'il faciliteroit l'intelligence d'une poéſie dont il y auroit peut-être divers uſages à tirer; mais il a de plus l'inconvénient d'être devenu très-obſcur. Cependant quelques ſavans d'un mérite diſtingué ayant entrepris de l'expliquer, il y a lieu d'eſpérer que ceux qui ſe plaiſent dans les recherches de ce genre n'auront bientôt plus rien à déſirer là-deſſus.

Ce qu'on entrevoit juſqu'à préſent, c'eſt que cette verſification étoit fondée ſur le nombre des ſyllabes combiné avec

le retour régulier de certaines lettres, à la fin, ou au commencement du vers, ce qui se rapprochoit tout à la fois de notre versification moderne, & du goût des acrostiches. Si l'on pousse plus loin ces recherches, je présume qu'on trouvera le modèle de tout ce méchanisme chez quelques peuples de l'Orient, chez les anciens Perses ou chez les Hébreux. La poésie hébraïque étoit pleine d'acrostiches de différens genres. Il y en a de même dans toutes les anciennes odes de nos Islandois. Il n'est pas moins probable que les vers que composoient les Bardes, ces poëtes des Bretons & des Gaulois, étoient du même genre; on a quelques fragmens de poésie Galloise ou Bretonne qui ne laissent presqu'aucun lieu d'en douter. La chose est encore plus certaine à l'égard des vers Anglo-Saxons qui sont parvenus jusqu'à nous.

DE

L'ANCIENNE EDDA.

Sæmund dit *le Savant* avoit composé en Islande, comme j'ai déjà eu plus d'une occasion de l'observer, un recueil des anciennes poésies des nations du Nord relatives à leur mythologie, & l'*Edda* n'en est, à ce qu'il paroît, qu'un extrait & un commentaire fait par *Snorron* plus de cent ans après. La plupart des poëmes qui entroient dans ce recueil, ou cette ancienne Edda, n'avoient jamais été publiés lorsque je donnai la première édition de cet ouvrage. On les regardoit comme perdus, mais ils existoient encore dans des bibliothéques en Islande, en Dannemarc ou en Suède, & quelques savans se sont enfin rendus aux vœux des amateurs des antiquités celtiques, ils ont cherché, trouvé & publié ces poëmes dignes de la curiosité de tous ceux qui aiment à étudier dans leurs sources les opinions religieuses des anciens habitans d'une grande partie de

l'Europe, & des hommes de toutes les nations.

MM. *Sandvig* & *Thorkelin* ſont juſqu'ici les ſeuls éditeurs de ces poéſies qui me ſoient connus. Le premier a publié il n'y a pas long-temps une traduction de tout ce qui a été retrouvé de l'ancienne *Edda*, ou de l'*Edda* de *Sæmund*. Cette traduction eſt en langue danoiſe. Le ſecond a traduit un ſeul de ces poëmes, ſa traduction eſt en latin & accompagnée de notes, avantage qu'on ne trouve point dans le travail de M. *Sandvig* & qu'on y regrette. On a lieu d'eſpérer de ces ſavans de nouvelles lumières ſur ce ſujet, & elles ne pourront qu'ajouter encore à la reconnoiſſance que tous les gens de lettres leur doivent déjà.

La première de ces pièces eſt celle que j'ai tant de fois citée ſous le titre de *Voluſpa* : ce mot ſignifie l'*oracle*, ou la prophétie de *Vola*. On ſait qu'il y avoit parmi les Celtes des femmes qui prédiſoient l'avenir, rendoient des oracles, & vivoient dans un commerce étroit avec la divinité. *Tacite* fait ſouvent mention de celle qui ſe rendit fameuſe chez les *Bructeres*, peuple Germain, ſous le nom de *Velleda*, & qui fut enſuite menée à

Rome. Il y en avoit une en Italie dont le nom approche encore plus de celui de *Vola*; c'eſt cette ſibylle qu'*Horace* appelle *Ariminenſis Folia*, (Horat. Epod. v.) Ce nom étoit peut-être un terme générique par lequel on déſignoit toutes ces femmes : elles le méritoient du moins par l'enthouſiaſme qui les animoit, & l'agitation furieuſe avec laquelle elles rendoient leurs oracles prétendus. *Fol* ſignifioit en gothique ce qu'il ſignifie en françois, en anglois & dans preſque toutes les langues du Nord.

Ce poëme attribué à la ſibylle du Nord contient dans deux ou trois cent vers tout le ſyſtême de mythologie qu'on a vu dans l'*Edda*; mais ce laconiſme & l'ancienneté du langage en rendent l'intelligence très-difficile. Cela n'empêche pas qu'on n'y obſerve de temps en temps de la grandeur, de la force & quelques belles images : du reſte le ton, le défaut de liaiſon, le déſordre qui y régnent, y retracent l'idée d'une haute antiquité, autant que les choſes mêmes. Tels étoient ſans doute les vrais vers ſibyllins conſervés ſi long-temps à Rome, & ſi mal adroitement contrefaits. Le poëme de la *Voluſpa* eſt peut-être le ſeul monument de cette eſpèce qui ſubſite encore aujourd'hui.

Je n'en traduirai que la première ſtrophe. Elle ſuffira pour donner une idée du ſtyle de la pièce entière & des autres poéſies des mêmes ſiécles & du même genre.

« Silence, intelligences ſacrées, gran-
» des & petites ! Je ſuis la fille de
» *Heimdal*, & je veux te raconter, dieu
» des combats, les anciennes prophéties
» qui m'ont été autrefois enſeignées »...

Après ce début impoſant & digne d'une inſpirée, la prophéteſſe révèle à ſes auditeurs les décrets du père de la nature, les actions & les ouvrages des dieux que perſonne n'a connus avant elle. Elle commence en effet par la deſcription du chaos; de-là elle paſſe à la formation du monde & à celle de ſes différentes eſpèces d'habitans, les géans, les hommes, les nains : enſuite elle explique les emplois des fées, les fonctions des dieux, ce qui leur eſt arrivé de plus ſingulier, leurs démêlés avec *Loke*, la vengeance qu'ils en tirèrent. Après quoi elle finit par une longue deſcription des dernières deſtinées de l'univers, de ſon dépériſſement, de l'incendie qui doit le conſumer, du combat des dieux inférieurs & des génies ou géans malfaiſans, du renouvellement du monde, de l'état

heureux des gens de bien, & des supplices des méchans.

L'*Edda*, comme on l'a vu, est rempli de citations de ce poëme. J'en ai emprunté aussi divers traits dans mes notes. Cela me dispensera d'en dire davantage ici.

Ce poëme avoit été déjà imprimé & traduit. Il n'en est pas de même de celui qui est intitulé dans l'ancienne langue du Nord *Vafthrudnis-mal*.

Ce poëme a été publié pour la première fois en 1779 par M. *Thorkelin* d'après un très-beau manuscrit en parchemin qui est du commencement du quatorzième siècle, & qui se trouve dans la bibliothéque du roi de Dannemarc à Copenhague. L'éditeur l'a collationné avec d'autres manuscrits qui se sont trouvés en Islande & en Suède. Il croit le poëme très-ancien, & il en donne des raisons probables. En effet il ne faut pas croire que *Sæmund* en soit l'auteur, non plus que de la plupart des autres poëmes qu'il avoit recueillis & insérés dans son Edda. M. *Thorkelin* nous apprend à cette occasion qu'il y a une commission nommée par ordre du roi de Dannemarc pour faire imprimer toutes les poésies qui composent cette Edda, & pour veil-

ler en général à la conſervation des monumens qui peuvent intéreſſer les antiquités du Nord.

Le poëme ou l'ode dont il eſt ici queſtion eſt en forme de dialogue, comme la plupart des anciennes poéſies du Nord. Cette forme eſt ſans doute la plus naturelle de toutes, puiſqu'elle fut preſque toujours celle que choiſirent les plus anciens écrivains : on vient de la retrouver dans les anciens livres religieux des Indiens. Elle n'a pas été moins du goût des autres Orientaux, elle fut adoptée par les Grecs, & ſi Homère n'en fit pas uſage expreſſément, il s'en eſt bien dédommagé par les longues & très-longues converſations dont ſes poëmes ſont remplis.

Ce qui ne tient pas moins aux mœurs de la haute antiquité c'eſt le ſujet même de ce poëme. *Odin* ſe déguiſe, prend la forme & le nom d'un certain *Gang-rad*, & va voir un géant ou génie d'un rang & d'une réputation diſtinguée & bien méritée, car *il n'ignoroit rien* : *Odin* étoit curieux de ſavoir ſi ce géant ou ce génie en ſavoit plus que lui. J'emploie ces deux mots indifféremment parce que le nom de *Jotun* que l'original emploie ne ſignifie pas ſeulement un géant, mais

auſſi un génie, une ſorte de demi-dieu, ou d'être d'une nature ſupérieure à la nôtre. Ce ſont les génies de preſque tous les anciens peuples, des Perſans, des Grecs, des Latins. On connoît le diſcours que tient Jupiter aux dieux aſſemblés dans le premier livre des métamorphoſes d'Ovide.

Sunt mihi ſemi dei, ſunt ruſtica numina nymphæ
Faunique, ſatyrique & monticolæ ſylvani....

Ces demi-dieux, ces nymphes ruſtiques, ces faunes, ces ſatyres & ces ſylvains ſont ſous un nom latin les mêmes perſonnages fabuleux que l'Edda & toutes les anciennes poéſies du Nord nous préſentent ſi ſouvent : tout ce qu'on débitoit à leur ſujet n'eſt probablement que des fictions, des opinions puiſées dans une ſource commune, qui ont eu cours très-anciennement dans une bien grande partie du monde ; auſſi quand des ſavans reſpectables ont voulu trouver dans l'hiſtoire, & placer tantôt dans les pays voiſins du Tanaïs, tantôt dans la Scandinavie, les différentes nations dont ils font deſcendre ces différentes ſortes de demi-dieux, de géans ou de génies, je crains qu'ils n'aient trop donné aux

conjectures, & que toutes leurs recherches ne portent sur un faux principe. Je reviens au poëme en question, & je ne puis mieux le faire connoître qu'en donnant ici une traduction littérale des premières strophes.

ODIN.

« Donne-moi un conseil, ô Frigga,
» (1) je veux aller voir *Vafthrudnis*,
» car j'avoue que j'ai un grand désir
» *d'éprouver les anciens écrits* (ou les
» anciennes doctrines) avec ce génie qui
» sait toutes choses.

FRIGGA.

» Père des guerriers je vous conseille
» de rester dans les demeures des dieux,
» car je prévois qu'il n'y a point de
» génie égal en valeur à *Vafthrudnis*.

ODIN.

» J'ai déjà fait plusieurs voyages, j'ai
» éprouvé beaucoup de choses, j'ai

(1) C'étoit l'épouse d'*Odin*, & en même temps celle des déesses qui connoissoit le mieux l'avenir. Son mari la consulte par ce motif, & parce que les dieux étant toujours faits à l'image des hommes, devoient être dans le Nord *dociles aux conseils* de leurs femmes.

» éprouvé plusieurs dieux, ainsi je veux
» savoir quelle est la demeure de ce
» génie.

FRIGGA.

» Puisses-tu aller, puisses-tu revenir
» sain & sauf, puisses-tu être conservé
» pour nous autres déesses! puisses-tu
» avoir, père des siècles, assez de science
» quand tu t'entretiendras avec ce gé-
» nie! (1)

Odin s'étant mis en chemin après cette réponse entra sous la figure d'un homme dans le palais du génie & lui parla ainsi:

ODIN.

» Salut à *Vafthrudnis*, je suis venu dans
» ta demeure pour te rendre visite, mais
» je souhaite surtout de savoir si tu
» possèdes la sagesse & la toute-science.

(1) *Frigga* paroit avoir de l'inquiétude sur le compte de son époux. Il faut se rappeler ici que les dieux étoient toujours environnés d'ennemis dangereux, qu'ils n'étoient pas trop en sureté quand ils quittoient la forteresse qu'ils avoient au haut du ciel, ou leur *Olympe*, & que quand deux dieux ou deux hommes s'étoient fait un défi de savoir, ou tout autre défi, le vaincu étoit obligé de subir la loi du vainqueur.

LE GÉNIE.

» Quel est cet homme qui vient m'in-
» terrompre ainsi dans mon palais ? Cer-
» tainement tu ne sortiras pas de cette
» salle si tu n'es pas plus savant que
» moi.

ODIN.

» Je me nomme *Gangrad*; il y a
» long-temps que je suis en chemin,
» j'ai soif & j'ai besoin, ô génie ! que tu
» me reçoives chez toi avec hospitalité.

LE GÉNIE.

» Ne restes donc pas là, ô *Gangrad*!
» à parler debout sur le pavé, viens
» prendre place dans la salle, & alors
» nous éprouverons lequel est le plus
» savant de l'étranger ou *du vieillard*
» *qui enseigne* ».

On retrouve ici les mœurs anciennes. Le génie est d'abord offensé de se voir interrogé par un inconnu. Mais dès que l'étranger réclame son hospitalité il est introduit. Le génie prend ici un titre difficile à rendre en françois, c'est celui qu'on donnoit aux vieillards qui ne pouvant plus aller à la guerre étoient chargés de la fonction d'enseigner la jeunesse, de raconter les exploits des ayeux,

de réciter les hymnes qui contenoient les rites & les dogmes de la religion. J'emprunte cette remarque de M. *Thorkelin*.

Dans les ſtrophes qui ſuivent, le génie fait des queſtions préliminaires à *Gangrad* ſur divers points de mythologie, par exemple, ſur les chevaux qui conduiſent le char du jour & de la nuit, ſur les fleuves qui ſéparent la terre du ciel, ſur le champ de bataille où les dieux & les mauvais génies combattront au dernier jour, &c. Toutes les réponſes du dieu déguiſé ſont juſtes & conformes à ce que nous enſeigne l'*Edda*. Alors le génie voyant qu'il a un antagoniſte digne de lui le fait placer à ſes côtés, & lui dit: *Tu es ſage, mon hôte; viens t'aſſeoir ſur le banc avec moi, entretenons-nous aſſis, & que nos têtes ſoient engagées pour prix du combat de ſcience divine que nous allons nous livrer dans cette ſalle.*

Voilà ſans doute une ſingulière diſpute littéraire. Un duel à mort pour décider qui ſera le plus ſavant! Ainſi l'on s'eſt donc battu de tout temps pour des queſtions auxquelles perſonne ne comprenoit rien, & la mythologie a eu ſes martyrs comme la théologie. J'ai lu que dans certaines univerſités les écoliers, qui ſou-

tenoient des thèſes finiſſoient ſouvent autrefois par enſanglanter les bancs. Etoit-ce un reſte des uſages de l'antiquité?

Les deux docteurs étant aſſis, & le génie étant content de ſon hôte ſe laiſſe interroger à ſon tour. Voici la première de ces queſtions. « Dis-moi donc d'abord, » ô ſavant génie, ſi pourtant tu as aſſez » de ſageſſe pour le ſavoir, d'où vien» nent la terre, & le ciel qui eſt au» deſſus? »

Le génie répond fort bien à cette queſtion, que c'eſt du corps du géant *Ymer* que vient la terre, que les rochers ſont ſes os, que ſon ſang a formé les mers, ſon crâne le ciel, & tout ce qu'on a déjà vu dans l'*Edda*.

Les queſtions ſuivantes ont pour objet l'origine des dieux, des génies, des hommes & ſurtout les grands événemens qui précéderont le dernier jour, & amèneront la deſtruction du monde & des dieux. Toutes ces choſes ſont expoſées ici de la même manière & avec les mêmes circonſtances que dans le poëme de la *Voluſpa*, & par conſéquent comme elles le ſont dans l'*Edda*. Ainſi il ſeroit ſuperflu de traduire ou même d'abréger ces ſtrophes.

Je ne dois pas cependant laiſſer igno-

rer au lecteur l'issue de ce duel savant qui donne lieu aux deux combattans de déployer tant de connoissances.

Odin sous le nom de *Gangrad* ayant interrogé le génie sur tous les détails de la fin du monde, s'avise de lui demander si ce jour-là, son fils *Balder* (ou le soleil) ne périra pas comme les autres dieux, si on ne posera pas son corps sur un bucher, & quelles paroles *Odin* son père lui dira à l'oreille dans le moment de cette cérémonie. A cette dernière question le génie reconnoît *Odin*, il convient de bonne foi que ce dieu seul peut savoir ce qu'il dira alors en secret à son fils, qu'il est son supérieur en sagesse ou en science, & s'avouant vaincu il s'attend en conséquence à mourir. Le poëte n'a pas jugé à propos de nous en apprendre davantage & les commentateurs n'ont pas su nous dire si *Odin* avoit usé de clémence en cette occasion.

Un autre poëme qui entroit dans l'*Edda* de *Sæmund*, & ne cède pas en ancienneté à la *Voluspa*, est celui qu'on nomme *Havamaal*, c'est-à-dire, *discours sublime* d'*Odin*. C'est à ce dieu lui-même qu'on l'attribuoit, c'est lui qui est censé y donner des leçons de sagesse aux hommes : cette pièce est absolument unique dans

ſon eſpèce ; nous n'avons aucun autre monument qui traite de la morale des Celtes ; ce que nous en ſavons d'ailleurs eſt imparfait, altéré, incertain. Ainſi ce diſcours d'*Odin* peut ſuppléer juſqu'à un certain point à la perte que nous avons faite des maximes que dictoient *Zamolxis*, *Diceneus*, *Anacharſis* à leurs compatriotes les Scythes ; maximes que ces philoſophes prétendoient tenir du ciel, & que les plus ſages des Grecs leur ont ſouvent enviées.

Le *Havamaal*, ou *diſcours ſublime*, eſt compoſé d'environ cent & vingt ſtrophes. Il y en a très-peu qui ſoient ſans mérite, mais quelques-unes renfermant des vérités trop communes, & d'autres des alluſions qu'il ſeroit long & difficile d'expliquer, je me borne aux ſuivantes, qu'on trouvera rendues ici avec la plus ſcrupuleuſe exactitude.

» Conſidérez bien toutes les entrées avant que de vous engager quelque part, car on ne peut jamais ſavoir trop bien où ſont les ennemis qui vous dreſſent des embuches.

» L'hôte qui vient chez vous a les genoux froids, donnez-lui du feu : celui qui a parcouru les montagnes a beſoin de nourriture & de vêtemens bien ſéchés.

» Il faut de l'eau à celui qui vient s'asseoir à votre table, il a besoin de s'essuyer les mains ; mais tenez-lui des discours agréables, si vous voulez qu'il vous parle, ou qu'il vous écoute.

» Celui qui voyage a besoin de sagesse. On peut faire chez soi tout ce qu'on veut, mais celui qui ne sait rien s'attirera des regards dédaigneux, lorsqu'il sera assis avec des hommes bien élevés.

» Celui qui va à un repas où il n'est pas attendu parle avec soumission, ou se taît ; il prête l'oreille à tout, il parcourt tout des yeux ; par-là il acquiert de la science & de la sagesse.

» Heureux celui qui s'attire la louange & la bienveillance des hommes ! car tout ce qui dépend de la volonté des autres est hasardeux & incertain.

» Il n'y point d'ami plus sûr en voyage qu'une grande prudence : il n'y a point non plus de provision plus agréable. Dans un lieu inconnu la prudence vaut mieux que les trésors ; c'est elle qui nourrit le pauvre.

» Il n'y a rien de plus nuisible aux fils du siècle que de trop boire de bière ; car plus un homme boit, plus il perd de raison. L'oiseau de l'oubli chante devant

ceux qui s'ennivrent, & leur dérobe leur ame.

» L'homme dépourvu de ſens croit qu'il vivra toujours s'il évite la guerre ; mais ſi les lances l'épargnent, la vieilleſſe ne lui fait point de quartier.

» L'homme gourmand mange ſa propre mort, s'il n'y prend garde, & la gourmandiſe du ſot fait rire les ſages.

» Les troupeaux ſavent retourner à l'étable & quitter le paturage ; mais l'homme ſans honneur ne ſait point mettre de frein à ſa bouche.

» L'homme méchant rit de tout, oubliant qu'il devroit plutôt ſonger à s'abſtenir lui-même de faute.

» L'homme dépourvu de ſens veille toutes les nuits, il conſidère tout, mais quand il eſt las au point du jour, il n'eſt pas plus ſavant qu'il n'étoit la veille.

» Il croit ſavoir tout lorſqu'il a appris quelque choſe de facile, mais il n'a rien à répondre quand on l'interroge ſur une choſe obſcure.

» Pluſieurs hommes ſe croyoient ſincèrement unis, mais l'expérience les a détrompés : c'eſt la querelle des ſiècles qu'un hôte n'eſt pas fidelle à ſon hôte.

» Ce qu'on poſsède, quoique petit, eſt toujours le meilleur....

» Je n'ai jamais trouvé d'homme si libéral & si magnifique, que chez lui recevoir ne fût pas recevoir, & qui méprisât un présent, s'il pouvoit l'obtenir.

» Que les amis se réjouissent réciproquement par des présens d'armes & d'habits. Ceux qui donnent & qui reçoivent restent long-temps amis, & se donnent souvent des festins les uns aux autres.

» Aimez vos amis, & ceux de vos amis, mais ne favorisez pas l'ami de vos ennemis.

» La paix brille plus que le feu pendant cinq nuits, entre des amis mauvais; mais elle s'éteint quand la sixième approche, & alors toute l'amitié se tourne en haine.

» Quand j'étois jeune j'errois seul dans le monde; il me sembloit que j'étois devenu riche quand j'avois trouvé un compagnon. Un homme fait plaisir à un autre homme.

» Qu'un homme soit sage modérément, & qu'il n'ait pas plus de prudence qu'il ne faut. Qu'il ne cherche point à savoir sa destinée, s'il veut dormir tranquille.

» Levez-vous matin si vous voulez vous enrichir ou vaincre un ennemi. Le loup qui est couché ne gagne point de proie, ni l'homme qui dort de victoire.

» On m'invite çà & là à des festins, si je n'ai besoin que d'un déjeûné, & mon fidelle ami est celui qui me donne un pain quand il en a deux.

» Il vaut mieux vivre bien que long-temps. Quand un homme allume du feu, la mort est chez lui avant qu'il soit éteint.

» Il vaut mieux avoir un fils tard que jamais. Rarement voit-on des pierres sépulchrales élevées sur les tombeaux des morts par d'autres mains que celles de leurs fils.

» Les richesses passent comme un clin d'œil; elles sont les plus inconstantes des amies. Les troupeaux périssent, les parens meurent, les amis ne sont pas plus immortels, vous mourrez vous-même: mais je connois une seule chose qui ne meurt point, c'est le jugement qu'on porte des morts.

» Que l'homme prudent use avec modération de son pouvoir; car lorsqu'il viendra parmi des hommes distingués, il trouvera qu'il n'est pas le plus excellent de tous.

» Louez la beauté du jour quand il est fini, une femme quand vous l'aurez connue, une épée quand vous l'aurez essayée, une fille après qu'elle sera ma-

riée, la glace quand vous l'aurez traverſée, la bière quand vous l'aurez bue.

» Ne vous fiez pas aux paroles d'une fille, ni à celles que dit une femme, car leurs cœurs ont été faits tels que la roue qui tourne, la légéreté a été miſe dans leurs cœurs. Ne vous fiez ni à la glace d'un jour, ni à un ſerpent endormi, ni aux careſſes de celle que vous devez épouſer, ni à une épée rompue, ni au fils d'un homme puiſſant, ni à un champ nouvellement ſemé.

» La paix entre des femmes malignes eſt comme ſi vous vouliez faire marcher ſur la glace un cheval qui ne ſeroit pas ferré, ou comme ſi vous vous ſerviez d'un cheval de deux ans, ou comme ſi vous étiez dans une tempête ſur un vaiſſeau qui n'auroit point de gouvernail.

» Que celui qui veut ſe faire aimer d'une fille lui tienne de beaux diſcours & lui offre de bonnes choſes. Qu'il la loue auſſi ſans ceſſe de ſa beauté. Il faut de la ſageſſe pour être habile amant.

» Il n'y a point de maladie plus cruelle que de n'être pas content de ſon ſort.

» Le cœur ſeul connoît ce qui ſe paſſe dans le cœur, & celui qui trahit l'eſprit, c'eſt l'eſprit même.

» Si vous voulez fléchir votre maîtreſſe,

ne l'allez voir que de nuit. Quand trois perſonnes ſavent ces choſes-là, elles ne réuſſiſſent point.

» Ne cherchez point à ſéduire les femmes d'autrui.

» Soyez humain à l'égard de ceux que vous rencontrez ſur votre route.

» Celui qui a une bonne proviſion en voyage ſe réjouit aux approches de la nuit.

» Ne découvrez jamais vos chagrins à un méchant homme, car vous n'en recevrez aucun ſoulagement.

» Sachez que ſi vous avez un ami, vous devez le viſiter ſouvent. Le chemin ſe remplit d'herbes, & les arbres le couvrent bientôt, ſi l'on n'y paſſe ſans ceſſe.

» Ne rompez jamais le premier avec votre ami. La douleur ronge le cœur de celui qui n'a perſonne à conſulter que lui-même.

» Il vaut mieux flatter les autres que ſoi-même.

» N'ayez jamais trois paroles de diſpute avec le méchant. Souvent le bon cède lorſque le méchant s'irrite & s'enorgueillit. Cependant il y a du danger à ſe taire ſi l'on vous reproche d'avoir un cœur de femme, car alors on vous prend pour un lâche.

» Je vous prie, ſoyez circonſpect, mais non pas trop; ſoyez-le cependant lorſque vous avez trop bu, lorſque vous êtes près de la femme d'autrui, & quand vous vous trouvez parmi des voleurs.

» Ne vous moquez point, ne riez point de votre hôte, ou d'un étranger: ceux qui demeurent chez eux ne ſavent point qui eſt l'étranger qui arrive.

» Il n'y a point d'homme vertueux qui n'ait quelque vice, ni de méchant quelque vertu.

» Ne riez point du vieillard, ni de votre vieux ayeul. Il ſort ſouvent des rides de la peau des paroles pleines de ſens.

» Le feu chaſſe les maladies, le chêne la ſtrangurie, la paille conjure les enchantemens, les Runes détruiſent les imprécations, la terre abſorbe les inondations, & la mort éteint les haines. »

Les fragmens de l'ancienne *Edda* ſont terminés dans l'édition de *Reſenius* par le petit poëme intitulé *le chapitre runique*, ou *la magie d'Odin*. J'ai déjà remarqué qu'il s'attribua l'invention des lettres dont on n'avoit probablement aucune idée avant lui dans la Scandinavie. Mais quoi-

que cet art ſoit aſſez merveilleux en lui-même pour attirer à celui qui l'enſeigne toute la vénération d'un peuple ignorant, *Odin* le fit regarder encore comme l'art magique par excellence, l'art d'opérer toute ſorte de miracles, ſoit que ce nouveau menſonge fût utile à ſon ambition, ſoit qu'il fût lui-même aſſez barbare pour croire qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans l'écriture. Il s'exprime du moins dans ce poëme du ton d'un homme qui veut le perſuader.

Savez-vous, dit-il, *comment il faut graver des lettres runiques? comment il faut les expliquer? comment on ſe les procure? comment on éprouve leur vertu?* De-là il paſſe à l'énumération des prodiges qu'il peut opérer, ſoit par le moyen de ces lettres, ſoit par celui de la poéſie.

Je ſais chanter un poëme que la femme du roi ne ſait pas, ni le fils d'aucun homme; il s'appelle le ſecours; *il chaſſe les querelles, les maladies, la triſteſſe.*

J'en ſais un que les fils des hommes doivent chanter s'ils veulent devenir habiles médecins.

J'en ſais un par lequel j'émouſſe & j'enchante les armes de mes ennemis, & je rends inutiles leurs artifices.

J'en ſais un que je n'ai qu'à chanter lorſque les hommes m'ont chargé de liens, car dès que je le chante, mes liens tombent en pièces, & je me promène librement.

J'en ſais un qui eſt utile à tous les hommes; car auſſitôt que la haine vient à s'enflammer entre les fils des hommes, je l'appaiſe au moment que je le chante.

J'en ſais un dont la vertu eſt telle que ſi je ſuis ſurpris par la tempête, je fais taire le vent & je rends la paix à l'air.

On peut remarquer ſur cette dernière prérogative des vers que ſavoit *Odin*, que chez tous les peuples Celtes les magiciens avoient les vents & la tempête en leur pouvoir. *Pomp. Mela* nous apprend, qu'il y avoit dans une isle de la côte de Bretagne (probablement l'*isle des Saints*, vis-à-vis de *Breſt*) des prêtreſſes ſéparées du reſte du monde qu'on regardoit comme les déeſſes de la navigation, parce qu'elles diſpoſoient des vents & des tempêtes. Il y a des peines ſtatuées dans les capitulaires de *Charlemagne*, dans les canons de pluſieurs conciles, & dans les anciennes loix de Norvège, contre ceux qui excitent des tempêtes, *Tempeſtarii*, c'étoit le nom qu'on leur donnoit. Il y a eu de ces impoſteurs ſur les côtes de Norvège, comme

il y en a encore chez les *Lapons*: la peur & la ſuperſtition leur payèrent long-temps tribut. De-là ces bruits ridicules répétés ſérieuſement par tant de voyageurs imbécilles, que des ſorciers vendoient du vent aux navigateurs qui fréquentent ces mers. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que depuis bien des années les pêcheurs même de Norvège auroient ignoré que cette folle opinion eût jamais exiſté, ſi des marins étrangers qui n'en étoient pas déſabuſés comme eux, ne fuſſent ſouvent venus leur demander du vent à acheter, & ſi les premiers n'euſſent pas pris plaiſir à gagner l'argent des autres en ſe moquant d'eux.

Les miſſionnaires, les évêques s'appliquèrent de bonne heure à arracher toutes ces mauvaiſes herbes du champ où ils vouloient ſemer la doctrime de l'évangile. Ils attaquoient la religion celtique avec toute ſorte d'armes. Comme ils avoient ſouvent la foibleſſe de croire aux faux prodiges du paganiſme, ils avoient auſſi celle de vouloir leur en oppoſer qui ne l'emportoient que par la pureté de l'intention: dans une ancienne chronique Iſlandoiſe (1), on voit un

(1) K. Oloff Trygguaſon Sagga. *c.* 33.

évêque

évêque qui appaiſe une tempête avec de l'eau bénite & quelques autres cérémonies. Mais c'eſt trop interrompre le diſcours d'*Odin*.

Quand je vois, pourſuit-il, *des magiciennes traverſer les airs, je les trouble d'un ſeul regard, & je les oblige à abandonner leur entrepriſe*. On a parlé plus haut de ces voyages aëriens.

Si je vois un homme mort, & pendu au haut d'un arbre, je grave des lettres runiques ſi merveilleuſes, qu'auſſitôt cet homme deſcend & vient s'entretenir avec moi.

Odin avoit ſouvent évoqué des morts par le moyen de ſes runes, & quelquefois auſſi par des vers. Nous avons encore une ode fort ancienne conſervée par *Bartholin*, où ce dieu fait ſortir de ſon tombeau une dévinereſſe qu'il veut conſulter. Voici le commencement de cette ode qui peut donner une idée de ce qu'étoit cette poéſie magique connue autrefois de tous les peuples Celtes.

Odin le ſouverain des hommes ſe lève : il ſelle ſon cheval Sleipner, il le monte, & ſe rend dans le ſéjour ſouterrain de Héla (la mort).

Le chien qui garde les demeures de la mort court au devant de lui; ſa poitrine & ſa mâchoire ſont teintes de ſang; il ouvre

ſa gueule avide de mordre, & aboie long-temps à la vue du père de la magie.

Odin pourſuit ſa route, ſon cheval fait trembler & retentir les cavernes ſouterraines: enfin il touche au profond ſéjour de la mort, & s'arrête près de la porte orientale, où eſt le tombeau de la prophéteſſe.

Il lui chante des vers propres à évoquer les morts; il regarde au ſeptentrion, il grave ſur ſon tombeau des lettres runiques, il profère des paroles myſtérieuſes, il demande qu'on lui réponde: enfin la prophéteſſe contrainte ſe lève & parle ainſi.

Quel eſt cet inconnu qui oſe troubler mon repos, & me tirer du ſépulchre où je ſuis depuis ſi long-temps couchée, couverte de neige & arroſée par les pluies? &c.

Les autres prodiges qu'*Odin* ſe vante de pouvoir faire dans le *chapitre runique* ne ſont pas d'une moindre importance.

Si je veux qu'un homme ne périſſe jamais dans les combats, ne ſoit jamais abattu par le fer, je l'arroſe avec de l'eau lorſqu'il vient de naître. On peut ſe rappeler ici ce que j'ai dit du baptême des peuples du Nord encore payens, dans *l'introduction à l'hiſtoire de Dannemarc.*

Si je le veux, je puis expliquer la nature des diverſes eſpèces d'hommes, de génies,

& de dieux. Il n'y a que des ſages qui puiſſent connoître toutes leurs différences.

Si j'aſpire à l'amour & aux faveurs de la fille la plus vertueuſe, je ſais tourner ſon eſprit, & fléchir à mon gré ſa volonté.

Je ſais un ſecret que je ne perdrai jamais, c'eſt celui de me faire aimer conſtamment de ma maîtreſſe.

Mais j'en ſais un que je n'enſeignerai jamais à aucune femme, excepté à ma ſœur, ou à celle qui me tient dans ſes bras. Ce qu'on eſt ſeul à ſavoir, eſt toujours d'un bien plus grand prix.

L'auteur conclud après cela par des exclamations ſur la beauté des choſes qu'il vient de dire.

A préſent, dit-il, *j'ai chanté dans mon auguſte demeure mes ſublimes vers néceſſaires aux fils des hommes, & inutiles aux fils des hommes. Béni ſoit celui qui a chanté! Béni ſoit celui qui a compris! Puiſſe en profiter celui qui a retenu! Bénis ſoient ceux qui ont prêté l'oreille!*

Fin de l'Edda.

ODES

ET AUTRES

POÉSIES ANCIENNES.

J'ai cru devoir joindre à l'*Edda* les Pièces ſuivantes choiſies parmi cette multitude de vers que nous ont conſervés les auteurs des anciennes chroniques.

Ce ſont celles qui m'ont paru les plus propres à caractériſer les mœurs & le génie des anciens habitans du Nord, à ſervir de preuves à ce que j'ai avancé dans l'introduction à l'hiſtoire de Dannemarc, & à montrer que la mythologie de l'*Edda* a été celle de tous les poëtes du Nord, & la religion d'une grande partie des peuples de l'Europe ornée de fictions & d'allégories.

On trouvera d'abord l'*Ode* que *Regner Lodbrog* compoſa dans les tourmens qui précédèrent ſa mort. Le fanatiſme de la gloire animé par celui de la religion a dicté cette Ode. *Regner* fameux guerrier, poëte & pirate, régnoit en Dannemarc vers le commencement du neuvième

ſiècle : après diverſes courſes maritimes dans les pays les plus éloignés, il éprouva enfin la mauvaiſe fortune en Angleterre. Pris en combattant par ſon ennemi *Ella* roi d'une partie de cette isle, il périt des morſures des ſerpens dont on avoit rempli ſa priſon. Il laiſſa pluſieurs fils qui vengèrent cette horrible mort, comme *Regner* l'avoit prévu dans les vers qu'on va lire. On conjecture avec beaucoup de fondement que ce prince n'a composé lui-même qu'une ſtrophe ou deux de cette ode, & que les autres y ont été ajoutées après ſa mort par le poëte chargé, ſuivant l'uſage du temps, de relever l'éclat de ſes funérailles en faiſant chanter des vers à ſa louange. Quoiqu'il en ſoit, cette pièce ſe trouve dans diverſes chroniques Iſlandoiſes, & la verſification, le langage, le ſtyle ne laiſſent aucun doute ſur ſon ancienneté. *Wormius* en a donné le texte en lettres runiques avec une verſion latine, & d'amples notes dans *ſa littérature runique*, v. p. 197. Elle ſe trouve auſſi dans le recueil de M. *Biörner*. Des vingt-neuf ſtrophes dont elle eſt compoſée, j'ai cru que les ſuivantes étoient les ſeules que le plus grand nombre de mes lecteurs verroit avec quelque plaiſir.

Je n'ai point même toujours traduit les ſtrophes entières, & de deux je n'en ai ſouvent fait qu'une, pour leur épargner des endroits obſcurs & peu intéreſſans.



ODE

Du roi Regner Lodbrog.

Nous nous ſommes battus à coups d'épées dans le temps où jeune encore j'allai vers l'Orient préparer une proie ſanglante aux loups dévorans. Le rivage ne ſembloit qu'une ſeule plaie, & les corbeaux nageoient dans le ſang des bleſſés.

Nous nous ſommes battus à coups d'épées, le jour de ce grand combat où j'envoyai les peuples de Helſingie dans le palais d'*Odin*. De-là nos vaiſſeaux nous portèrent à *Iſa*, où les fers de nos lances fumans de ſang entamoient à grand bruit les cuiraſſes, & où les épées mettoient les boucliers en pièces.

Nous nous ſommes battus à coups d'épées, ce jour où j'ai vu dix mille de mes ennemis couchés ſur la pouſſière près d'un cap d'Angleterre. Une roſée de ſang dégoutoit de nos épées, les fléches mugiſſoient dans les airs en allant chercher les caſques : c'étoit pour moi un plaiſir auſſi grand que de tenir une belle fille dans mes bras.

Nous nous ſommes battus à coups

d'épées, le jour où mon bras fit toucher à ſon dernier crépuſcule ce jeune homme ſi fier de ſa belle chevelure qui recherchoit les jeunes filles dès le matin, & ſe plaiſoit tant à entretenir les veuves. Quelle eſt la deſtinée d'un homme vaillant ſi ce n'eſt de tomber des premiers au milieu d'une grêle de traits ? Celui qui n'eſt jamais bleſſé, paſſe une vie ennuyeuſe, & le lâche ne fait jamais uſage de ſon cœur.

Nous nous ſommes battus à coups d'épée. Car il faut qu'un jeune homme ſe montre de bonne heure dans les combats, qu'un homme en attaque un autre, ou lui réſiſte. Ç'a été là toujours la nobleſſe d'un héros, & celui qui aſpire à ſe faire aimer de ſa maîtreſſe doit être prompt & hardi dans le fracas des épées.

Nous nous ſommes battus à coups d'épée; mais j'éprouve aujourd'hui que les hommes ſont entraînés par le deſtin; il en eſt peu qui puiſſent réſiſter aux décrets des fées. Euſſé-je cru que la fin de ma vie ſeroit réſervée à *Ella*, lorſqu'à demi-mort je répandois encore des torrens de ſang, lorſque je précipitois les vaiſſeaux dans les golfes de l'Ecoſſe, & que je fourniſſois une proie ſi abondante aux bêtes ſauvages ?

Nous nous fommes battus à coups d'épée ; mais je fuis plein de joie en penfant qu'un feftin fe prépare pour moi dans le palais d'*Odin*. Bientôt, bientôt affis dans la brillante demeure d'*Odin*, nous boirons de la bière dans les crânes de nos ennemis. Un homme brave ne redoute point la mort. Je ne prononcerai point des paroles d'effroi en entrant dans la falle d'*Odin*.

Nous nous fommes battus à coups d'épée. Ah! fi mes fils favoient les tourmens que j'endure, s'ils favoient que des vipères empoifonnées me déchirent le fein, qu'ils fouhaiteroient avec ardeur de livrer de cruels combats! car la mére que je leur ai donnée leur a laiffé un cœur vaillant.

Nous nous fommes battus à coups d'épée; mais à préfent je touche à mon dernier moment. Un ferpent me ronge déjà le cœur : bientôt le fer que portent mes fils fera noirci dans le fang d'*Ella* ; leur colère s'enflammera, & cette jeuneffe vaillante ne pourra plus fouffrir le repos.

Nous nous fommes battus à coups d'épée dans cinquante & un combats où les drapeaux flottoient. J'ai dès ma jeuneffe appris à rougir de fang le fer

d'une lance, & je n'eusse jamais cru trouver un roi plus vaillant que moi : mais il est temps de finir; *Odin* m'envoye ses déesses pour me conduire dans son palais : je vais assis aux premières places boire de la bière avec les dieux. Les heures de ma vie se sont écoulées, je mourrai en riant.



REMARQUES

Sur l'Ode Précédente.

Je ne dois pas prévenir les réflexions qui se présentent d'elles-mêmes à l'esprit en lisant cette ode, mais je remarquerai cependant qu'elle confirme bien ce que j'ai dit dans mon introduction, de la façon de penser des peuples du Nord à l'égard des femmes. On s'imagine ordinairement que nous devons aux loix de la chevalerie, c'est-à-dire, à une institution qui ne remonte pas plus haut que le onzième siècle, cet esprit de générosité qui rendoit autrefois les femmes les arbitres de la gloire des hommes, qui faisoit de leurs faveurs l'objet & le prix des actions vertueuses & courageuses, qui attachoit au soin de les servir, de les défendre & de leur plaire l'idée du plus doux & du plus noble de tous les devoirs, & qui fait qu'on a encore aujourd'hui pour elles des égards ignorés partout ailleurs. Mais il est certain que bien long-temps avant le onzième siècle cette façon de penser étoit commune chez les Germains & les Scandinaves. On se rappelle ce que dit *Tacite* du respect de ces peuples pour les femmes. Ce ne sont point sans doute les Romains qui ont porté avec eux ces opinions & ces mœurs dans les pays qu'ils ont conquis. Ce n'est point d'eux que l'Espagne, la France, l'An-

glèterre, &c. les ont empruntées. D'où vient donc que d'abord après la chûte de l'Empire l'esprit de la chevalerie se trouve établi partout ? On voit bien que cet esprit propre aux peuples du Nord n'a pu se répandre qu'avec eux. Né de leurs préjugés religieux, de leur goût pour la guerre, de la chasteté naturelle de leurs femmes, lié avec tout le systême de leurs usages & de leurs mœurs, il dut les suivre partout où ils s'établirent, & s'y maintenir long-temps. Mais chez les peuples plus riches & plus civilisés, les effets qu'il produisoit étant relevés par cet éclat, cette politesse qui attirent tous les regards, on en méconnut bientôt la source, & aujourd'hui l'on ne peut y remonter sans avoir à combattre une prévention générale.

Si l'on a trouvé divers traits de la galanterie chevaleresque dans l'ode du roi *Regner*, on croira l'entendre parler elle-même dans celle d'un prince de Norvège nommé *Harald le vaillant*, qui se trouve dans l'ancienne chronique islandoise nommée *Knytlinga Saga*. Elle est beaucoup moins ancienne que la précédente, mais elle l'est encore assez pour montrer que les peuples du Nord ont imaginé d'associer l'amour & la valeur guerrière avant les nations mêmes dont ils ont eu ensuite le plus de penchant à adopter tous les goûts. *Harald le vaillant* vivoit au milieu du onzième siècle. Il étoit un des plus illustres aventuriers de son temps. Il avoit parcouru toutes les mers du Nord, & piraté dans la Méditerranée même, & sur les côtes d'Afrique ; il fut pris

ensuite & détenu quelque temps captif à Constantinople. Dans cette ode il se plaint de ce que la gloire qu'il s'étoit acquise par tant d'exploits n'avoit pu toucher *Elissif* fille de *Jarislas* roi de Russie.

ODE

De Harald le vaillant.

Mes navires ont fait le tour de la Sicile. C'eſt alors que nous étions brillans & magnifiques : mon vaiſſeau brun chargé d'hommes, voguoit rapidement au gré de mes déſirs ; occupé de combats je croyois naviger toujours ainſi : cependant une fille de Ruſſie me mépriſe.

Je me ſuis battu dans ma jeuneſſe avec les peuples de *Drontheim*. Ils avoient des troupes ſupérieures en nombre : ce fut un terrible combat ; je laiſſai leur jeune roi mort ſur le champ de bataille : cependant une fille de Ruſſie me mépriſe.

Un jour nous n'étions que ſeize dans un vaiſſeau ; une tempête s'élève & enfle la mer, elle remplit le vaiſſeau chargé, mais nous le vidâmes en diligence. J'eſpérois de-là un heureux ſuccès : cependant une fille de Ruſſie me mépriſe.

Je ſais faire huit exercices ; je combats vaillamment ; je me tiens fermement à cheval ; je ſuis accoutumé à nager ; je ſais courir en patins ; je lance

le javelot; je m'entends à ramer : cependant une fille de Russie me méprise.

Peut-elle nier, cette jeune & belle fille, que ce jour où dans un pays du midi, je livrai un grand combat, je ne me sois servi courageusement de mes armes, & que je n'aie laissé après moi des monumens durables de mes exploits? cependant une fille de Russie me méprise.

Je suis né dans le haut pays de Norvège, là où les habitans manient si bien les arcs; mais j'ai préféré de conduire mes vaisseaux, l'effroi des paysans, parmi les écueils de la mer, & loin du séjour des hommes j'ai parcouru les mers avec ces vaisseaux : cependant une fille de Russie me méprise.



L'ode qui suit est d'un autre genre ; elle est nommée dans les anciennes chroniques l'éloge de Haquin. *Ce prince étoit fils du célèbre* Harald aux beaux cheveux *premier roi de toute la Norvège. Il fut tué environ l'an 960 dans une bataille où huit de ses frères périrent avec lui.* Eyvind *son cousin, Scalde fameux, qu'on nommoit* la croix des poëtes *à cause de ses talens superieurs pour les vers, fut présent à ce combat, & composa ensuite cette ode pour être chantée dans les funérailles de son parent. C'est* Snorron, *le même à qui nous devons l'*Edda, *qui nous l'a conservée dans sa chronique de Norvège.*



Éloge de Haquin : Ode.

Les déeſſes qui préſident aux combats viennent d'être envoyées par *Odin* (1) : elles vont choiſir parmi les princes de l'illuſtre famille d'*Yngue* celui qui doit périr, & aller habiter la demeure des dieux.

Gondula, l'une de ces déeſſes, appuyée ſur le bout de ſa lance parle ainſi à ſes compagnes : l'aſſemblée des dieux va s'accroître ; les ennemis de *Haquin* viennent d'inviter ce prince avec ſa nombreuſe armée à entrer dans le palais d'*Odin*.

Ainſi parloient enſemble ces belles fées ; elles étoient à cheval couvertes de leurs caſques & de leurs boucliers, & elles paroiſſoient occupées de quelque grande penſée.

Haquin entendit leur diſcours. Pourquoi, dit-il à l'une d'elles, pourquoi as-tu ainſi diſpoſé de ce combat ? N'étions-nous pas dignes d'obtenir des dieux une plus favorable victoire ? C'eſt nous, répond-elle, qui te l'avons donnée, c'eſt nous qui avons fait fuir tes ennemis (2).

Allons, pourſuivit-elle, pouſſons nos chevaux au travers de ces mondes tapiſſés de verdure qui ſont la demeure des dieux. Allons annoncer à *Odin* qu'un roi va le viſiter dans ſon palais.

Odin apprend cette nouvelle & dit : *Hermode* & *Brage*, allez au devant du roi. Un roi eſtimé vaillant de tous les hommes arrive aujourd'hui dans ce palais (3).

Enfin le roi *Haquin* s'approche, & ſortant du combat, il eſt encore dégoutant de ſang. A la vue d'*Odin* il s'écrie : ah ! que ce dieu me paroît ſévère & terrible !

Le dieu *Brage* lui répond : venez, vous qui fûtes l'effroi des plus illuſtres guerriers, venez vous réunir à vos huit frères ; les héros qui demeurent ici vivront en paix avec vous : allez boire de la bière au milieu de la troupe des dieux.

Mais ce brave roi s'écria : je veux garder toujours mon armure : il faut qu'un héros conſerve avec ſoin ſa cuiraſſe & ſon caſque, & il eſt dangereux d'être un moment ſans avoir ſa lance en mains.

Alors on connut combien ce roi avoit religieuſement ſacrifié aux dieux, car le ſénat divin & tous les moindres dieux le reçurent en le ſaluant.

Heureux le jour où naît un roi qui ſait ainſi s'attirer la faveur des dieux! L'âge où il a vécu reſte toujours dans le bon ſouvenir des hommes.

Les liens du loup *Fenris* ſeront rompus, il ſe jettera avec fureur ſur ſes ennemis, avant qu'un auſſi bon roi reparoiſſe ſur la terre réduite maintenant à un triſte veuvage. (4)

Les richeſſes périſſent, les parens meurent, les campagnes ſont ravagées; mais le roi Haquin habitera avec les dieux, tandis que ſon peuple s'abandonne à la douleur.



REMARQUES

Sur l'Ode Précédente.

(1) On a vu dans l'*Edda* qu'elles fe nommoient dans l'ancienne langue du Nord *Valkyries*, ou celles qui *choififfent les morts.* C'étoient les fées qui avoient déterminé ceux qui devoient mourir d'après les ordres d'*Odin.* La famille d'*Yngue* ou des *Ynglingiens* qui remontoit jufques à *Odin*, comme toutes les familles des princes du Nord, occupoit depuis des fiècles le trône de Norvège.

(2) *Haquin* veut dire, pourquoi ne nous as-tu accordé la victoire qu'au prix de mon fang & de celui de mes huit frères ? & les fées répondent que fans elles il ne l'auroit pas obtenue, & qu'il doit être affez content puifqu'il eft vainqueur.

(3) *Hermode* un des fils d'*Odin*, c'eft le même qui étoit allé aux enfers pour en ramener *Balder* dont le méchant *Loke* avoit caufé la mort. *Brage* autre fils d'*Odin*, l'orateur & le poëte des dieux.

(4) C'étoit dire en ftyle poétique que jufques à la fin du monde on ne reverroit un auffi bon roi. On doit fe rappeler ici ce que dit l'*Edda* du loup *Fenris*, image allégorique du mauvais principe ou peut-être feulement du temps qui confume & détruit tout ce qui exifte, & dévorera le monde entier lui-même au dernier jour.

On ne trouvera plus ici qu'une ſeule pièce, mais elle ſera plus conſidérable que les précédentes, & divers détails qu'on y lira, nous retraceront plus vivement encore les mœurs & le génie des temps que nous voulons connoître. Je l'ai tirée d'un recueil d'anciens monumens hiſtoriques du Nord publié par M. E. J. *Biörner* ſavant Suédois, ſous le titre de *Nordiska Kämpedater*, &c. c'eſt-à-dire, *exploits des rois & des héros du Nord*, &c. *Stockholm* 1737. Cet auteur l'avoit publiée ſur un manuſcrit conſervé dans les archives du collége des antiquités en Suède, & il y a joint une verſion ſuédoiſe & une latine. Je me ſuis autant aidé de la première que j'ai pris ſoin de m'éloigner de la ſeconde; car M. *Biörner* après avoir ſuivi fidellement ſon original dans l'une, a employé dans l'autre un ſtyle extrêmement fleuri, ou, pour mieux dire, ſi ampoulé qu'on méconnoit abſolument dans cette traduction l'ancienne ſimplicité des poëtes du Nord. Il me ſemble qu'on ne ſauroit aſſez proſcrire ce goût & ce ſtyle dans des traductions d'ouvrages anciens, dont la naïveté &

la ſimplicité originales ſont le mérite principal.

On ne feroit pas fondé à dire que cette pièce appartenant aux antiquités de Suède, & non à celles de Dannemarc, elle ne doit point avoir place ici. Ceux qui connoiſſent les unes & les autres ſavent qu'anciennement les mœurs & les uſages des deux royaumes ont ſi peu différé que ces emprunts réciproques ne ſauroient cauſer aucune erreur conſidérable. D'ailleurs le poëme dont nous parlons a été reclamé par des ſavans Danois comme une production de leur patrie; on l'a même inſéré à-peu-près tel qu'on le verra ici, dans un recueil d'anciennes chanſons danoiſes (1). Pour moi je ſerois aſſez porté à croire qu'il a pu être chanté dans diverſes parties de la Scandinavie, & que chacun ſe plaiſoit à placer la ſcène chez ſoi pour ſe faire honneur des grands coups d'épée qui y ſont décrits. Les exemples de ce genre ne ſont point rares dans ces ſiècles reculés.

A l'égard du temps où ce poëme a

(1) Voy. N. 20 in Centur. Cant. Danic. prior. Part. prim. ab *And. Velleio* compil. & édit. ann. 1695. cum cent. ſec. a *pet. Syvio.*

été composé, si l'on en jugeoit par le langage de l'original que nous avons à présent, on le croiroit du treizième ou du quatorzième siècle; mais il est constant qu'il doit être d'une date beaucoup plus ancienne, puisque les mœurs qui y sont décrites, & la religion payenne à laquelle il est fait plus d'une fois allusion, appartiennent inconteftablement aux temps qui ont précédé le dixième siècle. Il est donc très-vraisemblable qu'on a rajeuni le langage de ce poëme aussi souvent que le besoin de l'entendre l'a exigé; le succès qu'il a eu dans tout le Nord a dû engager plus d'un poëte à se charger de ce soin. M. *Biörner* nous apprend qu'il l'a encore entendu chanter dans sa jeunesse avec quelques légers changemens par des paysans de la Medelpadie & de l'Angermanie provinces au Nord de *Stokholm.* A l'égard de ce qu'il ajoute que les héros qui y sont célébrés doivent avoir vécu dans le troisième siècle, c'est une chose qu'il est difficile d'avancer avec quelque certitude.

⁂

L'histoire de Charles & de Grym rois en Suède, & de Hialmar fils de Harec roi de Biarmie.

Il y avoit un roi nommé *Charles* qui commandoit à de vaillans guerriers; ses états étoient en Suède, & il y faisoit régner le repos & la joie : son pays étoit vaste & peuplé, & son armée consistoit en une jeunesse d'élite. La femme qu'il avoit épousée étoit la plus belle que l'on pût voir. Elle avoit donné au roi une aimable fille nommée *Inguegerde*. Cette princesse croissoit tous les jours en vivacité, en honneur & en grâces, & l'on disoit d'elle qu'elle n'avoit point de pareille en beauté non plus qu'en richesses. Aussi le cœur du roi en étoit-il tout réjoui.

Or il faut savoir qu'il y avoit un brave comte nommé *Eric* établi pour la défense du pouvoir & des états du roi (1). C'étoit un guerrier qui avoit passé sa vie dans le fracas des lances & des épées, & qui avoit terrassé plusieurs superbes héros. Il avoit épousé une dame très-illustre dont il avoit eu un fils nommé *Grym*. Ce *Grym* fut de bonne heure grand

grand, & habile dans les exercices de la guerre. Il ſavoit rougir ſon épée dans le ſang ennemi, courir ſur les montagnes, lutter; jouer aux échecs, diſcerner les étoiles, jeter bien loin de groſſes pierres, enſorte qu'il n'ignoroit aucune des ſciences qui peuvent illuſtrer un héros. Auſſi dès qu'il eut atteint l'âge de douze ans perſonne n'eût oſé le défier, ſoit à l'épée, ſoit à l'arc, ſoit à la lutte. Cependant il faiſoit ſouvent divers jeux dans la chambre des Demoiſelles en préſence de la belle fille du roi : empreſſé à s'en faire aimer, il lui montroit comment il ſavoit manier ſon excellente épée, & en lui faiſant ainſi voir ſon habileté dans ces belles ſciences qu'on lui avoit appriſes, il en vint enfin à lui faire cette demande : *veux-tu, ma princeſſe, me poſſéder pour époux ſi j'en puis obtenir la permiſſion?* Cette ſage fille répondit : *je ne veux point me donner de mari, mais va parler à mon père, & eſſaie de lui faire la même propoſition.*

Ce brave guerrier s'en alla donc vers le roi, & le ſalua reſpectueuſement en lui diſant : *ô Roi! donne-moi ta belle & riche fille.* Mais le roi en colère répondit: *tu t'es exercé quelquefois à manier les armes, tu as gagné quelques marques d'hon-*

neur; mais as-tu jamais raſſaſié par une victoire les bêtes féroces avides de ſang? *Grym* répondit : *où irai-je donc, ô roi! pour enſanglanter mon épée, & mériter d'avoir cette belle & charmante épouſe. Je connois*, dit le roi, *un homme qui s'eſt rendu redoutable par le tranchant de ſon ſabre; il met en piéces les plus forts boucliers; il gagne des armes brillantes dans les combats, & comble ainſi ſes guerriers de richeſſes. Son nom eſt Hialmar; il eſt le fils de Harec qui gouverne la Biarmie* (1). *Je ne connois pas un homme plus brave, ni qui commande à des guerriers plus réſolus. Va donc ſans délai l'attaquer, & faire ainſi preuve de ta valeur. Livre-lui de violens aſſauts, & fais-lui promptement mordre la pouſſière; alors je te donnerai la belle Inguegerde toute brillante d'or, & avec elle une aſſez grande ſomme d'argent. Mais penſe bien que ce ſera un grand bonheur que d'abattre un héros tel que Hialmar. Quoiqu'il en ſoit, on te gardera en attendant ta belle dans un lieu sûr, & on aura ſoin de la parer richement.* Là-deſſus *Grym* s'en

(1) Province qu'on croit être la Medelpadie, l'Angermanie, &c. d'aujourd'hui. D'autres penſent cependant qu'elle étoit au levant du golphe de Bothnie.

alla chez *Inguegerde*, & la regardant amoureusement il la salua. Elle le voyant lui dit : *quelle réponse as-tu reçue du roi ?* Mais *Grym* devant lui raconter ce qui s'étoit passé devenoit rouge & pâle tour à tour. Enfin il lui dit : *le roi m'a indiqué l'intrépide Hialmar, & je dois lui ôter la vie avant que de t'épouser.* Alors *Inguegerde* s'écria avec douleur : *ah! mon père t'a donc dévoué à la mort ! mais tiens, voici un sabre qui peut entamer & ensanglanter la plus forte armure : gouverne-le bien dans les combats, & donnes-en de grands coups. Grym* considéra le tranchant de ce sabre qui s'appeloit, à ce qu'on assure, *Trausta*, c'est-à-dire, *consolateur.* En même temps sa maîtresse lui donna une armure, & *Grym* à cette vue jura qu'il ne reculeroit ni ne fuiroit lorsqu'il seroit en présence du prince son ennemi. Il alla ensuite vers son père, disant : *voici le temps où je puis accroître ma gloire : donne-moi aussitôt des vaisseaux & des soldats : je te confierai*, lui dit son père, *quinze galères & un grand & superbe vaisseau. Tu peux te choisir toi-même les armes les plus excellentes, & les guerriers que tu aimes le mieux.*

On convoqua donc une assemblée, & il s'y rendit une multitude d'hommes de

plusieurs lieux éloignés. Ainsi *Grym* eut une vaillante troupe d'élite toute composée des plus braves guerriers. Chacun d'eux fut bientôt prêt à le suivre avec un noble empressement. Déjà cette armée d'hommes forts & vaillans s'avance vers le rivage. Ils poussent en pleine mer leurs vaisseaux richement appareillés. Couverts de leurs cuirasses d'un bleu resplendissant, ils déployent les voiles que le vent enfle avec force. Les cordages crient, les vagues écument & mugissent. Cependant *Grym* se disposoit à livrer de rudes combats, & à répandre au loin le carnage, persuadé que nul guerrier n'oseroit tenir devant l'attaque de ses flèches; il exigea de la plupart des siens un serment de fidélité. Ainsi ces braves héros dirigeoient leurs nombreux vaisseaux vers la Gothie, prêts à donner bientôt un repas suffisant aux corbeaux, & un festin abondant aux loups. En peu de temps toute la flotte touche à la terre ennemie, cette terre sur laquelle tant de héros devoient bientôt perdre la vie.

Ainsi *Grym* arriva en Gothie, & une belle femme étoit la cause de ce que les loups alloient se rassasier de carnage, & de ce que ses vaillans & superbes

guerriers s'exposoient à combattre. Ayant regardé autour d'eux, ils virent des tentes dressées qui s'étendoient au loin dans la campagne, & près de-là une belle armée & de grands feux allumés. On ne douta pas que ce ne fût là le camp où commandoit *Hialmar*. En effet, ce héros s'avançant lui-même demanda aux braves soldats de *Grym* à qui appartenoient les vaisseaux qu'il voyoit. Alors *Grym* accourant lui dit son nom, ajoutant qu'il avoit déjà employé tout un été à le chercher. *Puisses-tu donc être heureusement arrivé*, dit *Hialmar*, *& recevoir honneur & santé! Je vais aussitôt te faire présenter de l'or & du vin pur.* Mais *Grym* repliqua: *je ne puis accepter tes offres, je viens ici dans un esprit irrité contre toi, prépare-toi à combattre & hâtons-nous de fournir une proie aux loups dévorans. Je vais te donner un meilleur conseil*, dit *Hialmar* avec une artificieuse adresse, *lions-nous ensemble par une étroite confraternité* (2), *& ne nous quittons ni jour ni nuit. Ne hasardons point le combat que tu te proposes: je connois assez les combats, & je préfère d'aller chercher dans ton pays une belle épouse, & de l'amener ici. Grym* plein d'indignation & de courroux s'écria: *arme-toi au plutôt, te dis-*

je, & cesse de craindre de tirer l'épée; allons, & que nos boucliers se heurtent & se brisent sous nos coups! J'ai une sœur, continue *Hialmar*, *qui est charmante à voir: je te donnerai cette aimable fille en mariage, & de plus la Biarmie avec le nom de prince, si tu veux t'abstenir de carnage pour cette fois. Je ne veux point ta sœur*, répondit *Grym*, *ne m'en parle pas davantage: il faudroit être un lâche pour refuser de combattre dans de pareilles vues, & d'ailleurs cette belle princesse ne tarderoit pas à en être informée. Hialmar* répondit enfin avec colère: *eh bien! c'est assez éluder tes demandes; ensanglantons, puisqu'il le faut, nos épées, & essayons leurs pointes aiguës sur nos boucliers.* En même temps il saisit sa cuirasse blanche, son épée & son écu resplendissant qui n'avoit point de pareil dans le monde. *Grym* de son côté qui devoit donner les premiers coups étoit tout prêt à combattre: aussi emporte-t-il d'abord du tranchant de son sabre le bord du bouclier de *Hialmar*, & lui coupe-t-il une main; mais *Hialmar* peu touché de cette perte, & loin de lui demander quartier, poussant son épée avec furie, enlève à *Grym* son casque & sa cuirasse, le perce dans la poitrine & dans le flanc, & fait couler son sang

avec tant d'abondance que ses forces en sont abattues. Il se plaignoit cependant de ce que son épée avoit si peu blessé son ennemi, assurant que s'il avoit pu l'empoigner des deux mains, il lui eût fait mordre à l'instant la poussière. *Grym* levant alors son sabre des deux mains en frappe le casque de *Hialmar*, mais lui-même tombe aussi affoibli par sa profonde blessure d'où s'élancent des torrens de sang. Les guerriers de *Hialmar* ont soin d'enterrer son corps, & prenant de l'or ils l'enfouissent avec lui (3). *Grym* est emporté sur son vaisseau par ses compagnons qui mettent incontinent à la voile. Et telle fut la rencontre de ces deux illustres héros. Mais tandis que *Grym* navigeant se rapprochoit de sa patrie, ses plaies s'enfloient, ses forces diminuoient, & sa vie alloit en s'évanouissant. A son arrivée le roi & sa fille étant informés de son état, cette princesse entreprit la cure de ce brave héros, & l'ayant achevée ils furent unis ensemble. On prépara pour cela un festin dans la salle du roi, & toute la troupe des courtisans bien parée y fut régalée magnifiquement. Le vin & l'hydromel y coulèrent à grands flots, mais pour l'eau, personne ne s'en souvint. La joie fut

grande pendant les nôces; le roi y distribua de l'or aux conviés, après quoi les premiers du royaume s'en retournèrent chez eux avec des présens d'or & d'argent; mais surtout la belle épouse de *Grym* combloit son héros de toutes sortes de délices.

Il faut à présent rapporter ce qui s'étoit passé auparavant. Les guerriers de *Hialmar* avoient été consternés de voir leur chef tomber sous l'épée du brave *Grym*, & le cœur ulcéré de douleur, ils disoient qu'on ne trouveroit jamais son pareil. Ainsi ils reprirent le chemin de leur pays tristes & abbattus, mais nourrissant en même temps un cruel désir de vengeance. Ils firent voile vers la Biarmie, & la violence des vagues les secondant, ils revirent bientôt le château du roi *Harec* (père de *Hialmar.*) A cet aspect leur douleur fut un peu soulagée, & ayant mis promptement pied à terre, ils entroient chez eux quand le roi parut venant au devant d'eux. Ce prince voyant ses guerriers pâles, défaits, & les yeux éteints, leur demande si *Hialmar* est resté sur son bord, & s'il a obtenu l'épouse qu'il cherchoit? *Hialmar*, répondirent-ils, *n'a pas reçu dans le combat de légères blessures, sa vie lui a été enlevée,*

il n'a pas même pu voir sa belle maîtresse. Le roi consterné pousse un profond soupir, & s'écrie : *certainement c'est une grande perte que la mort de Hialmar : qu'ainsi tous ceux qui le peuvent fassent raisonner le cor. Je veux aller ravager la Suède : que tout guerrier qui porte un écu, pousse les vaisseaux en mer ; commençons de nouveaux combats, que les casques soient rompus, que tout se prépare pour le fracas des épées.* Ainsi tout le pays fut dépeuplé par cette convocation de guerriers qui entretenoient dans leur cœur le désir des froids combats, afin de consoler *Hialmar* par une prompte vengeance. Le rendez-vous des troupes ayant été annoncé, une multitude d'hommes y accourut de tous côtés. Les plus distingués d'entre ces guerriers étoient revêtus de cuirasses, de boucliers, & portoient des armes dorées qui resplendissoient au loin sur leurs corps.

Harec ayant donné aux autres des armures d'un dur acier, des casques, des cuirasses, des épées, des flèches, & des boucliers, conduisit ainsi hors de la *Biarmie* ces guerriers, tous gens dispos & résolus. Ils montèrent incontinent sur leurs navires, & pleins de courage ils mettent à la voile, rangeant sur les

bords de leurs vaisseaux leurs boucliers qui lançoient d'éclatans rayons de lumière : leurs voiles étoient d'une belle étoffe ornée de bandes bleues & rouges. *Harec* les exhortoit à la vengeance & à l'intrépidité par des discours militaires. Tous ses soldats suivant ses avis haussent & déployent les voiles à l'envi les uns des autres ; les froides ondes poussent à grand bruit la flotte, le vent redouble sa violence, la mer s'enfle & s'irrite, les vagues écumantes s'élancent sur les vaisseaux. Toute cette expédition étoit rapide comme l'éclair, & les femmes marines les suivoient à peine pour dévorer la poix dont leurs navires éoient goudronnés. Enfin les héros de Biarmie touchent à la terre de Suède, ils s'y amarrent & jetent leurs ancres dans le fond des ports. Leurs cables poissés sont abbattus & flottans sur leurs bords, & de leurs chaloupes ils gagnent le rivage ; là ils se hâtent de se couvrir de leurs casques : *Harec* irrite leur vengeance par ses discours, & leur commande de mettre tout le pays à feu & à sang. L'armée n'est pas lente à lui obéir, le ravage commence aussitôt, la flamme s'étend sur toute la contrée & ses habitans perdent leur vie avec leur gloire. La Suède est

consumée au loin par le feu, ses héros sont abbatus. On n'entend que les longs retentissemens des clairons, & l'on ne voit que des têtes tranchées par le fer. Enfin le comte *Eric* apprit que la guerre désoloit les états de *son roi;* ce héros ceignit aussitôt sa redoutable épée pour arrêter le désordre. Il appela à soi & les hommes libres & les esclaves dans tout le royaume: bientôt cette troupe fut armée, cette troupe parmi laquelle tant d'hommes étoient destinés à perdre la vie. Les deux armées en vinrent aux mains, les épées s'émoussoient en frappant sur les boucliers & les casques: les guerriers faisoient retentir les trompettes bruyantes, les flèches perçoient les combattans, le fer tranchoit leurs membres, ensorte qu'ils sembloient presque tous dévoués à la mort.

Il y avoit à cette bataille un brave guerrier nommé *Grund*, excellent dans l'art de mettre en pièces les boucliers les plus forts, & d'engraisser par de bons repas les loups affamés. Il faisoit les fonctions de duc dans le royaume de *Harec.* C'étoit un homme plein d'ardeur dans les combats, soit à l'épée, soit à la lance, & qui avoit déjà consacré bien de beaux corps à la mort. Ce vaillant

héros ſe jeta en furieux dans la mêlée, & abattant à ſes pieds pluſieurs guerriers couverts de ſueur & de ſang, il les dévoue aux bêtes féroces. Le comte *Eric* enflammé de colère & de vengeance court au-devant de lui, mais une grêle de flèches l'abbat lui-même & fait reculer ſes compagnons ; le reſte de ſes ſoldats le voyant couché ſur la pouſſière, jette ſes boucliers en terre & ſauve ſa vie en fuiant. Les vainqueurs répandent des flots du ſang des vaincus, & pouſſant d'horribles cris de joie ils uſent les tranchans de leurs épées ſur les boucliers des ennemis. Ceux-ci ſe retirent en hâte dans les bois, laiſſant le champ couvert de leurs pâles compagnons, irréſolus, conſternés, & n'ayant plus ni boucliers ni caſques pour leur défenſe, tandis que les Biarmiens victorieux, peu ſoigneux de la gloire & de la vertu, ſe mettent à brûler les maiſons répandues dans la campagne.

On annonce auſſitôt au roi *Charles* que ſes guerriers, que ſon comte *Eric* lui-même ont péri, & que ſon armée nage dans des fleuves de ſang. On lui dit, qu'il y a à la ſuite de *Harec* un duc nommé *Grund* qui de ſon épée reſplendiſſante a fait un vaſte carnage de ſes

gens. *Grym* entendit auſſi ce récit, & lançant avec force ſon couteau l'enfonça dans la table, mais le roi la perça avec le ſien de part en part. A l'inſtant chacun court à ſes armes, & s'en revêt à ſa manière. La trompette retentit, tout guerrier ſe prépare, & les femmes vivement allarmées s'abandonnent à leurs frayeurs.

Cependant le peuple ſe rendit en foule vers le roi diſant qu'une calamité mortelle s'étoit répandue ſur la Suède, & que le feu dévoroit les biens de tous les habitans ſans diſtinction. Le roi, à l'ouïe de ces malheurs imprévus, rougit de colère, & leur ordonne d'enſanglanter l'acier bleuâtre de leurs armes. Les brillantes trompettes retentiſſent avec fracas, & à ce bruit les ſoldats jurent de venger leurs pertes. *Grym* qui ne reſpire que les rapides combats ſe couvre d'une précieuſe cuiraſſe; revêtu de ſon armure il paroît encore plus beau, & ſon épée répand le plus brillant éclat. Toute ſa troupe impatiente de combattre ſe jette ſur les Biarmiens en lançant des pierres. Les ſoldats d'élite de *Harec* frappent de leur côté & courent aux coups à l'envi. Les plaies s'empreſſent de s'ouvrir ſous la pointe de leurs épées. Les

piques & les flèches se lancent avec force ; *Grund* tranche les jours de tout ce qu'il rencontre : *Grym* enflamme l'ardeur de ses gens : le roi *Charles* témoin du choc de ces héros, frappe aussi long-temps de son épée les boucliers & les casques, & paie à la mort de nombreux tributs. Tout s'écroule à grand bruit sous ses coups terribles ; son épée resplendissante pénètre jusqu'au cœur. Ainsi les guerriers tomboient en foule dans cette bataille ; les vautours s'assembloient pour dévorer leur proie, les aiglons poussoient de grands cris, les bêtes carnassières guêtoient les blessés & les morts. Les éperviers au haut des airs se réjouissoient à grand bruit de voir ce repas fumant. Plusieurs loups étoient aussi présens à cette bataille. Cependant *Grund* se hâtoit de terrasser ses ennemis, & son épée étoit dégoutante de sang. Le roi *Charles* voit ses gens abattus & taillés en pièces par ce guerrier. Ils se rencontrent & le cœur ulcéré d'une horrible colère ils en viennent aux mains. Les coups qu'ils se portent redoublent & se précipitent de moment en moment, mais le roi accablé de blessures tombe enfin, & ses membres flottent dans son sang. A l'instant les brillantes filles de

la destinée l'invitent à entrer dans le palais d'*Odin*.

Charles ayant ainsi succombé à la vue des loups avides & joyeux, *Grym* se jette avec fureur au travers des bataillons ennemis, & hurle au milieu des lames d'épée, tandis que *Grund* se glorifie d'avoir arraché la victoire à ses ennemis en tranchant de son épée, & le roi *Charles* & le comte *Eric*. Ensuite appercevant *Grym*. *Il ne me reste plus que toi*, lui crie-t-il, *avec qui je doive entrer en lice. C'est à toi à te venger : place-toi & combattons seul à seul ; il est bien temps que tu sentes aussi le tranchant de mon épée*. Aussitôt on voit s'élever leurs armes comme une noire nuée. *Grym* paroit tel que l'éclair, ils s'attaquent l'un l'autre, ils agitent leurs épées avec fureur, & les teignent dans leurs blessures. Enfin *Grund* est couvert de plaies, il est inondé des torrens de sang qui en découlent. *Grym* pousse un horrible cri de triomphe & de son épée infectée de poison il fend le casque de son ennemi, met son armure en pièces, & se fait jour jusques dans sa poitrine. Alors une grêle de traits est lancée des deux côtés, les flèches déchirent & tranchent tout ce qu'elles rencontrent, les épées traversent les

corps & abbattent les têtes des guerriers aussi rapidement que si on les faisoit passer dans un monceau de neige. On arrache aux plus illustres les brasselets dont ils sont ornés ; le tranchant bleuâtre de l'épée déchire les boucliers & les armures de tous. Enfin les Biarmiens vaincus gagnent leurs vaisseaux, chacun s'enfuit autant que ses forces le lui permettent. Les vaisseaux sont détachés & éloignés, ces vaisseaux qui doivent porter dans leur pays des nouvelles si funestes ; mais les plus braves ne se retirent que lentement, & semblent en agitant leurs épaules vouloir encore insulter au vainqueur.

Cependant on ne vit pas que *Harec* se fût enfui comme les autres, ni que ce brave roi eût tourné le dos pendant ce combat. On le fit donc chercher soigneusement, mais ses compagnons se rendirent d'eux mêmes avec lui auprès de *Grym* & lui dirent : *tiens, voici, tu as en ton pouvoir cet intrépide héros qui bien qu'appesanti par l'âge combat encore avec l'ardeur d'un jeune homme : ta renommée sera trompeuse si tu lui ôtes la vie, puisque c'est un homme dont on ne trouveroit qu'à peine le pareil.* *Grym* jette alors les yeux sur le roi, & la haine ne sembloit

pas encore éteinte entre ces deux héros. D'ailleurs la mort de *Hialmar* étoit encore regrettée par le peuple quoiqu'elle eût été vengée. Enfin *Grym* prit la parole, & dit : *le roi mon beau-père a perdu la vie, & ton fils étoit célèbre par ſa valeur : que nos pertes réciproques ſoient eſtimées égales, & que la mort de Grund compenſe celle du comte Eric. Pour toi, ô roi, accepte la vie & la paix : tu t'es aſſez ſignalé dans les combats ; garde tes vaſtes vaiſſeaux, & ton royaume de Biarmie.* La réſolution généreuſe de *Grym* plut à tout le monde. Les deux héros formèrent entr'eux une union étroite & fidelle. Le roi ſe réjouit de ce qu'on lui laiſſoit la vie, bientôt il reconduiſit ſa flotte en *Biarmie*. Les guerriers laiſsèrent repoſer leurs armes, les bleſſés furent conduits chez eux & guéris : on éleva des collines pour les morts (4). *Grym* gouverna le royaume, chéri & honoré de ſon illuſtre épouſe : il étoit magnifique, éloquent, affable, & tous les habitans célébroient ſes louanges.

*

REMARQUES

Sur la Pièce précédente.

(1) *Un comte établi pour la défense*, &c.] Dans tous les états Germaniques où la nation obéissoit à un roi, elle se choisissoit un chef, nommé tantôt *comte*, tantôt *duc*. Les rois étoient issus de la famille royale qui avoit toujours quelque dieu pour auteur, mais on prenoit pour chef le plus brave guerrier. *Reges ex nobilitate, duces ex virtute sumunt*, dit *Tacite* des Germains. Ce mot est une clef pour l'histoire du moyen âge, comme M. de *Montesquieu* l'a fait voir. Sous la première race des rois de France les rois étoient héréditaires, les maires électifs. Les Francs avoient apporté cet usage de leur première patrie.

(2) *Une étroite confraternité*, &c.] Voilà bien manifestement les fraternités d'armes dont il est si souvent fait mention dans l'histoire de la chevalerie en France, en Angleterre, & ailleurs. *Joinville* est, je crois, le premier qui en parle en France, où l'usage n'en étoit pas aboli du temps de *Brantôme*. M. de Ste. *Palaye* rapporte les conditions de ces alliances dans ses excellens mémoires sur la chevalerie; elles ne diffèrent à aucun égard de celles qui étoient en usage dans le Nord. On voit des exemples de ces confraternités dans nos plus anciennes chroniques, & en

général tout ce qui constituoit la chevalerie, étoit établi ici dans des temps où il ne paroît pas qu'on connût rien de semblable dans les états méridionaux.

(3) *Ils enfouissent de l'or avec lui.*] On a vu dans l'introduction à l'histoire de Dannemarc, qu'une des principales cérémonies des funérailles consistoit à ensevelir avec le corps du défunt tout ce qu'il avoit possédé de plus cher & de plus précieux. Quand on ouvre ces anciens tombeaux, on trouve encore divers instrumens de fer ou des vases de terre. Car quoiqu'en dise notre poëte, on peut juger par le peu d'empressement qu'on a pour les ouvrir qu'on n'y enfouissoit pas souvent de l'or.

(4) *On éleva des collines pour les morts.*] Ceci prouve bien que les événemens racontés dans ce poëme sont d'une date fort ancienne. Aussi tôt qu'il y eut des églises dans le Nord, on défendit sévèrement d'enterrer en pleine campagne, comme c'étoit l'usage des payens. J'ai déjà remarqué qu'on trouve presque à chaque pas de ces collines funeraires dans la Scandinavie, & les pays voisins de la Baltique. Les Norvégiens portèrent cet usage avec eux en Normandie où l'on a souvent trouvé de ces collines toutes semblables à celles du Nord. On peut voir en particulier la description qu'a faite le savant père de *Montfaucon*, de celle qui fut trouvée en 1605 dans le diocèse d'*Evreux*.

Il seroit inutile d'étendre davantage ces remarques. Le poëme qu'on vient de lire peint

d'une manière trop expressive les mœurs de ces temps pour qu'il soit nécessaire d'y rien ajouter. On y trouvera sans doute, aussi bien que dans presque toutes les pièces qui composent ce recueil, plus d'imagination que l'on n'eut cru devoir en attendre de ces siècles d'ignorance & de férocité, & d'un climat rigoureux. Cependant il faut ajouter que presque tout ce qu'il y avoit de grâces & d'esprit dans ces poésies est perdu pour nous, qui ne les lisons que dans une prose traduite, qui ne devinons que rarement & avec effort les allégories dont elles étoient remplies, & qui n'entrons ni dans le systême de leur mythologie, ni dans les mœurs des temps où ils écrivoient.

Que faudra t-il conclure de tout cela? Douterons-nous que ces Scandinaves poëtes, & quelquefois poëtes animés & ingénieux, n'ayent été les mêmes que les Scandinaves féroces qui ont brûlé Rome, renversé l'Empire, ravagé l'Espagne, la France & l'Angleterre? Ce seroit démentir inutilement l'histoire. Reconnoissons plutôt que le feu des passions peut échauffer les cerveaux au défaut du soleil, & que l'imagination peut être assez cultivée chez les hommes, bien des siècles avant que leur raison sorte de l'enfance.

Je ne puis mieux terminer cette traduction de l'Edda & des poésies anciennes qu'on vient de lire que par ces paroles d'un célèbre savant Anglois qui a fait de profondes recherches sur l'histoire de sa patrie. « Certainement, dit-il, » si l'Edda n'existoit pas les actions de » nos ayeux seroient plongées dans l'oubli & dans d'épaisses ténèbres ; car » quoique ce livre ne puisse servir pour » établir un ordre chronologique dans » l'histoire, on y trouve cependant la » source des connoissances les plus complètes sur leur théologie, leur religion, » leurs mœurs & leurs usages ». (*Sheringham de orig. anglor. p.* 265.)

Fin du Tome second.

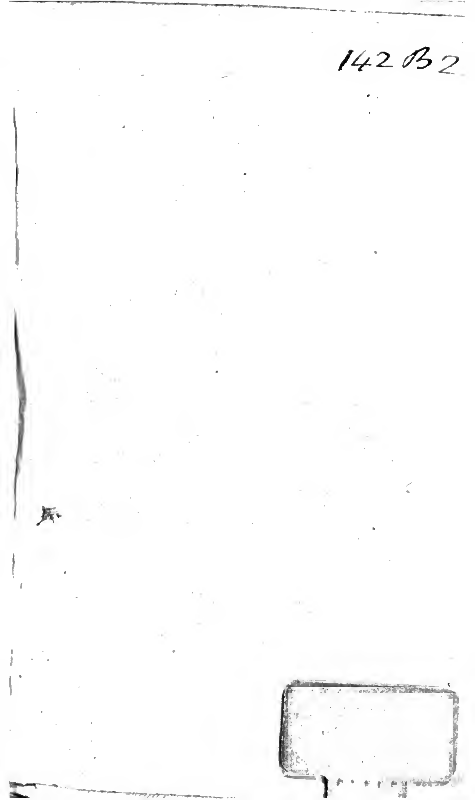
TABLE

DES

PRINCIPAUX ARTICLES

contenus dans ce volume.

Fin de la Table du second Volume.


142 B 2

